

RÉJEAN DUCHARME

# L'Océantume

R DUC

D



0030329712

22234

*nrf*

GALLIMARD

INVENTAIRE 1977

R  
DVC

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays, y compris P. U. R. S. S.  
© Éditions Gallimard, 1968.*

*A Marie-Claire Blais, respectueusement  
comme à une princesse.*

Elle me demande si j'ai bien appris mes leçons, puis elle me crie d'aller me coucher : comme à un chien. La maîtresse d'école a des dents en or plein la bouche. « Mouche-toi donc ! Ne laisse pas couler cela comme cela ! Tu n'as donc pas de mère pour t'élever ? » Nous vivons au bord du chemin, le dos au fleuve, dans un bateau. Ils l'ont cimenté dans le sol, un peu comme une pierre tombale, mais ils ne l'ont pas cimenté tout à fait droit : je souhaite qu'il chavire. Il s'agit d'un steamer que Ina a trouvé en piochant pour enterrer un de ses chiens. Ils l'ont peinturé en noir. Ils lui ont fait des fenêtres et des portes de maison. Avant, nous vivions sur une île, juste derrière. Nous sommes partis en voyage et, quand nous sommes revenus, les rats avaient mangé tout le château, sauf la pierre. Ils avaient même mangé les fenêtres et les portes. Parfois, la nuit, toute la terre de l'île se change en rats et les restes du château chancellent. Huit heures, Iode; va te coucher ! Non ! Elle me flanque une paire de claques à faire tomber le cap Diamant. Je m'entortille comme un bonbon dans mes couvertures. Pendant que peu à peu tout le soleil pris dans la journée sort de moi, je m'imagine que l'école brûle. Je m'imagine que j'ai des dents en or comme la maîtresse et je suce mes dents.

Notre steamer, qui s'appelle « Mange-de-la-merde », est la dernière habitation du chemin. En face, un peu à l'écart, se dresse le manoir. Il était à vendre. Il vient d'être acheté. Avant de se coucher, la vieille Six allumait une lanterne rouge à chaque fenêtre. Ils disent qu'elle était folle. Elle est morte pendant les vacances. L'hiver, la nuit, quand il neigeait, elle sortait son piano, l'installait sous le préau, et jouait de toute sa force. Elle s'est noyée. Ils disent qu'elle se promenait sur le chenal avec son chien et que l'eau s'est ouverte. Je me mettais à genoux dans l'ébrasement de ma fenêtre et j'attendais qu'elle sorte. Elle finissait toujours par sortir. Son chien, qui ne pouvait s'arrêter de japper, la suivait. Elle portait une rame à l'épaule et un fanal à la main. Elle allait tuer des grenouilles; c'est ce qu'elle mangeait. Les gens ont peur de nous comme ils avaient peur de la vieille Six. Ils disent que du pus sort en avalanche de la bosse de mon père, Van der Laine. Mon frère, Ino, pousse des cris de mort quand il voit des étrangers : ils disent que lorsque tout le monde est couché il se promène dans le village en regardant par les fenêtres. (Cela n'a aucun sens : moi-même je ne peux lui faire quitter la chaufferie.) Quand le laitier trouve Ina, ma mère, ivre-morte dans le fossé, je passe des semaines à en entendre parler à l'école. A genoux dans l'ébrasement de ma fenêtre, je regarde le manoir être éteint. Je regarde au clair de lune la vieille Six être absente du manoir. J'attends pour rien. Elle ne sortira pas. Le chien ne jappera pas. Tout cela est fini. Les galeries ont été repeintes. La cheminée rompue par le tonnerre a été réparée. L'herbe qui envahissait la cour a été fauchée. Je me demande qui va venir habiter le manoir.

Ils sont arrivés. Je m'assois sur le bord du chemin et je les regarde décharger les camions lettrés débordant de chaises, de malles, de matelas et d'armoires. Il semble qu'il n'y ait que des adultes. Je n'ai jamais vu à la fois autant d'hommes aussi grands et aussi blonds. Ils ne doivent pas être crétois. Il y en a un qui me demande qui je suis, où j'habite, ce que je fais là. Je ne lui réponds pas. Je ne t'ai rien demandé! Ils ont les mêmes yeux, des yeux d'un vert pâle comme de l'eau, clair comme de l'air. Ils ont les mêmes cheveux, le même nez, le même sourire. La porte d'un des camions s'ouvre. Tous s'arrêtent; tous regardent et sourient dans cette direction. Sort une petite fille. Elle se frotte les yeux et branle. Ils se mettent à rire. Il y en a un qui la saisit à la taille et la lance au bout de ses bras. Un autre la prend sur ses bras et tourne avec elle. Ils ont l'air de l'aimer. Elle doit être leur sœur. La sœur que j'aurais eue est morte quand je suis née. Elle s'appelait Ina, comme ma mère; elle serait devenue la reine Ina Ssouvie 39. La petite fille s'approche de moi, les mains derrière le dos, la tête de côté. Elle se met à sauter à pieds joints en regardant ailleurs. Que me veut-elle? Je me lève, prête à réagir. Brusquement, elle se tourne, me lance un caillou, éclate de rire et se sauve.

Ino et moi sommes crétois, comme notre mère. Quant à Van der Laine, il vient des Pays-Bas.

La petite fille qui m'a lancé le caillou s'appelle Asie Azothé. Aux récréations, tous courent se masser autour d'elle.

C'est à qui serait le plus proche. Ils lui demandent à quelle école elle allait avant, comment c'était. La maîtresse nous la cite déjà en exemple quinze fois par jour.

Mademoiselle se parfume. Elle porte des colliers en or et des bracelets en diamant. Elle a toujours les ongles nets et frais taillés. Elle n'a jamais les genoux sales; après la prière, elle prend une heure pour essuyer ses genoux avec son mouchoir. Elle change de robe chaque jour. Comme les yeux d'un chat, ses souliers brillent perpétuellement. Nous buvons tous dans la tasse d'étain accrochée au robinet. Elle se sert d'un verre de cristal sculpté qu'après utilisation elle désinfecte, rince et essuie pendant une heure. Elle dit qu'à sa fête, ses frères se mettent en habit et l'emmènent danser dans un grand hôtel. Elle a tellement de crayons qu'elle peut faire un éventail avec. Son encrier, taillé dans une défense de narval, a la forme d'un chien assis. Elle dit qu'elle a une voix d'ange. En Finlande, des barons et des comtes venaient l'entendre chanter, lançant à ses pieds des couronnes de fleurs. Un jour, un roi a fait lancer à ses pieds une couronne de roses plus grosse et plus lourde qu'une des grandes roues d'un tracteur, si grosse et si lourde que le théâtre a penché et que ses huit frères ensemble n'ont pu la soulever.

La bouche grand ouverte, de toutes leurs forces, ils l'écoutent mentir. Ses cheveux, presque blancs, sont tous roulés en boudins. Quand elle marche, elle s'arrange pour qu'ils sautillent sur sa nuque.

Elle n'est qu'une petite vache. Je la déteste; je la tuerais. Je l'ai battue, l'ai rebattue et la battrai encore. Je lui inspire une grande terreur. Je m'ingénie à déjouer tous les calculs qu'elle fait pour m'éviter. Le matin, je pars une heure plus tôt, ramasse une bonne provision de cailloux, me cache dans un bon fourré, et j'attends qu'elle passe. Je vais lui apprendre à lancer des cailloux aux gens et à aller se réfugier entre les jambes de ses huit frères après! Le moment venu, je ne la rate pas, je ne la mitraille pas pour rire. Je la pousse dans le fossé. Ou je lance son cartable par-dessus

le chenal (qui a deux cents pieds de largeur), parmi les gaurs de York.

La petite vache est en train de leur dire que son frère aîné a parlé au chef de police de ma conduite.

— Le chef de police a promis à mon frère aîné qu'il la ferait chasser de l'école.

— Moi, je crois qu'il ne faut pas la traiter comme cela. Il faut avoir pitié d'elle. Ce<sup>1</sup> qui donne sa famille à quelqu'un ne l'a pas gâtée. N'oublions pas que son frère est fou, sa mère ivrognesse et son père bossu.

— Je n'ai jamais vu un fou. J'aimerais bien voir son frère.

— Je l'ai vu, une nuit. Il me regardait me déshabiller par la fenêtre. Il avait le visage jaune comme une banane et il se tortillait comme un ver. J'ai tiré le store d'un coup sec.

— Je ne te crois pas. Ma mère dit que personne ne l'a jamais vu.

Le frère aîné de la petite vache a téléphoné au steamer. C'est Ina qui a répondu, et elle était soule. Elle a raccroché à son nez après lui avoir dit d'aller faire lonlaire.

Sa chambre donne sur une fenêtre du brisis. Descendant le perron du steamer, je la vois se pomponner dans l'ombre. Je parcours un mille ou deux, m'assois au milieu du chemin. J'attends qu'elle veuille bien poindre à l'horizon. Elle m'aperçoit. Elle s'arrête, puis, attendant que je me remette en marche, tourne en rond.

Elle me suit, de loin, comme le trentième wagon du train suit le troisième, maintenant méthodiquement entre nous la distance comprise entre deux poteaux télégraphiques, distance

1. « Ce qui donne... » est mis pour « Dieu » si « la chose » qui distribue les familles aux enfants est Dieu. (N. D. A.)

trop grande, suppose-t-elle, pour que je l'atteigne si je veux la lapider et que je la rejoigne si je me mets à courir après elle. Quand je m'arrête, elle s'arrête. Je recule, elle recule.

Il a suffi que Jacques Cartier plante une croix à Gaspé pour que les Français lancent, avec la bénédiction du pape et l'éloge de la moitié du monde, des boulets de canon aux Anglais qui montraient leur nez dans le golfe du Saint-Laurent. Et je n'aurais pas le droit de lancer des cailloux à une Finlandaise qui s'est mise à passer comme sur rien sur un chemin que je parcours seule matin et soir depuis des années...? Il n'y a pas deux poids deux mesures. Il n'y a pas une loi pour les Français et une pour moi. S'ils étaient logiques avec eux-mêmes, ils ne me menaceraient pas de me faire chasser de l'école : ils m'élèveraient une statue, comme à Frontenac. « Allez dire à votre maître que je lui répondrai par la bouche de mes canons! » Va dire à ton frère aîné qu'il se tienne tranquille s'il ne veut pas que je troue le milieu de son front avec un vilebrequin à mèche chauffée à blanc. On ne s'aperçoit vraiment que sa main est sienne que lorsque quelqu'un la touche. Avant que Asie Azothé vienne y traîner ses souliers de poupée, je ne sentais pas que ce chemin m'appartenait. Il est mon bien autant que ma chambre. Je n'y avais jamais entendu que mon silence. Comme des jouets brisés au fond d'une garde-robe, comme des fauteuils crevés dans un grenier, toutes les gaietés, indifférences et amertumes que j'ai eues ces trois dernières années traînent tout le long de cet ancien lé. Quand il y pleut ou y neige, c'est comme s'il pleuvait ou neigeait dans mon lit. Je n'y endurerai personne, surtout pas cette Asie Azothé. Le sol battu y affleure à travers le gravier. Des pieds de plantain l'étoilent. Mais je n'ai pas besoin d'aller raconter tout cela à cette mijaurée... Certains ont besoin de dire à ceux qu'ils frappent pourquoi ils frappent. Je foudroie sans avoir pipé mot. Je gaspillerai ma salive : je suis sûre que la notion de propriété ne lui est jamais passée par la tête. Il ne faut pas en demander beaucoup à ceux qui sont fascinés par le lustre de leurs souliers.

Je m'arrête. Elle aussi. Je la regarde. Sa vue m'est insupportable. Je la vois : c'est accablant comme avoir un bœuf sur les épaules. J'avance puissamment à sa rencontre. Il faut l'anéantir, la faire disparaître de ma vie en surface et en profondeur. Un grand cri elle a poussé. Elle court de toute sa force. Follement inquiète, comme embarrassée par télépathie de la force de ma colère, elle titube, zigzague. Je peux courir deux fois plus vite qu'elle. Je me rapproche, mon ombre la touche, je la rejoins, la happe aux bras. J'enfonçe mes doigts dans sa peau, mes ongles dans ses os. Où que mes mains serrent, la chair est comme pleine de cœurs minuscules que mes pressions ne font que faire cogner plus fort. Elle est de plus en plus tendue : c'est comme si ce que je voulais rompre se durcissait à mesure que je presse. Ses joues et son menton tremblent comme de la gélatine. Son dégoût de moi l'agite comme si était prisonnière en elle une girafe en état de crise médiumnique.

— Ne me bats pas! Ne me fais pas mal! Non! Non! Je t'en supplie! Pitié! Demande-moi tout ce que tu veux! Je ferai tout ce que tu diras!

— Marche dans le fossé! Je ne veux plus te voir sur ce lé! Ce lé est à moi, entends-tu? à moi seule! Je l'ai et le possède! Que je ne te reprenne plus à marcher dessus! Je tue quand je suis en colère! Compte pour un miracle que tu sois encore en vie!

— Ne me tue pas! Je marcherai toujours dans le fossé dorénavant! J'aurais toujours marché dans le fossé si j'avais su! Je ne veux pas te déplaire! Je ferai tout pour que tu ne te fâches pas! Lâche-moi, s'il te plaît! Pitié! Tu me fais si mal!

Elle pleure comme une cleure, hurle et se débat comme un clébat. Plus les larmes jaillissent et plus elle s'agite, plus je suis troublée et plus mon impuissance m'impatiente. Je ne sais plus quoi faire. Elle fera tout ce que je voudrai mais elle ne se soumet pas, ne se rend pas; au contraire : elle veut partir, me repousse; ses spasmes, son visage, son corps, tout d'elle reste invinciblement dressé contre moi.

Je m'engage dans le sous-bois. Cachée sous des voûtes de fougère, j'attends qu'elle passe. Mes prescriptions sévères et mes prérogatives sacrées seront-elles ignorées? Je le souhaite, ardemment, du venin sur la langue. Comptant sur l'occurrence d'un flagrant délit, j'ai élaboré pendant la nuit le plan de l'offensive fatale, finale, létale. Ses blonds cheveux, je les couperai : j'ai des ciseaux. Sa petite bouche, je l'élargirai assez pour qu'un train y circule : j'ai la lame de rasoir qu'il faut. Soudain, j'entends chanter.

— Il était un petit vampire, il était un petit vampire, qui faisait pipi dans les encriers, qui faisait caca dans les escaliers...

Elle n'a pas l'air inquiète comme une assiette. Sa voix est claire comme le ciel et gaie comme les oiseaux. Elle foule le talus à longues enjambées, avec une allure de militaire en parade. Son sac à bretelle bat sur ses genoux au rythme de sa chanson. Ici et là, elle applique de grands coups d'épaule au perchis. Elle s'arrête devant les poteaux télégraphiques, se tait et y appuie l'oreille.

— Il était un petit satyre, il était un petit satyre, qui menait Lili sous les peupliers, qui battait Gigi à grands coups de pied...

La voix se répercute de la terre au ciel comme du plancher au plafond dans une chambre, comme d'un rameau à l'autre le bruissement des feuilles. Elle couvre, inonde, le doux guilleri qui monte de la terre. Cet entrain est épouvantable. Cette envergure cosmique dont elle se permet de jouir, le cœur léger, sous mon nez, en dépit des humiliations sans nom et sans nombre que je lui ai fait subir, me déçoit amèrement, me désoriente complètement, me rompt net.

J'éclate de rire, faussement. Je ris, très fort, comme si je l'avais prise en train d'être ridicule. Du coup, elle achoppe

sur une butte, plonge, se relève, prend ses jambes à son cou. La poursuivant, je l'entends râler, âprement. Je sens ses nerfs se bander contre moi comme des arcs, son esprit se démener contre moi comme une anguille dans une épuisette. Je sens son âme se barricader, son être élever contre moi sa plus haute montagne. C'est toujours la même chose. Il n'y a rien à faire. Je crie grâce.

— Je ne te veux plus de mal. N'aie plus peur. Attends-moi. Arrête. Je te jure que je ne te toucherai pas.

Soudain, sa bretelle se casse. Le cartable bondit et roule jusqu'au fond du fossé, dans l'eau et la boue. Asie Azothe le retire, l'ouvre. Elle sort un à un les livres presque tous monstrueusement maculés. Déconcertée, désarticulée, elle s'effondre. Elle pleure doucement, le visage dans l'herbe.

— Ce n'est pas la fin du monde. Cesse de larmoyer.

Je fais de mon mieux pour réparer l'irréparable. J'essuie le plus épais avec ma manche. Je saupoudre le reste de poussière, pour qu'il sèche plus vite. Mes livres ont la reliure arrachée, les coins bouclés comme les cheveux du petit Jésus, les pages sales comme un mécanicien. L'intérieur de ceux de Asie Azothe est clair, luit comme des feuilles de peupliers, semble aussi propre et neuf que l'intérieur d'un fruit. Une douce odeur s'y est incrustée, celle de son visage, une odeur de savon, de bonbons, de pommes et d'oranges. Je feuillette, fascinée, presque à corps défendant, les rares manuels épargnés. L'âme de mes livres m'est repoussante, comme ma présence. La présence imprégnée dans ses livres est si douce qu'elle saisit; elle les polit, les patine, les argente, les allume. J'en suis comme extasiée. Je me sens visitée : je me suis laissée entrer en communication avec quelque chose d'aussi terrible que moi-même, avec quelqu'un. Je suis vaincue, et je me laisse envahir de curiosité et de désir. On m'a brisée et j'explose. Je ne sais comment me donner à Asie Azothe : je me jette dans ses mains, comme si j'étais un jouet longtemps convoité. Je ne sais comment être prise par elle : je m'empare d'elle.

— Nous jouerons ensemble. Je n'ai jamais laissé personne venir chez moi : tu pourras y venir quand tu voudras. Tu pourras m'apprendre à lire et à écrire : je n'ai jamais laissé personne me faire cela. Nous serons bien ensemble, tu verras. Je te montrerai tout ce que j'ai. Si j'ai des choses que tu aimes, je te les donnerai.

Mais Asie Azothe n'a pas entendu l'oracle, n'a pas assisté au miracle. Elle demeure prostrée, dédaigneuse, de glace.

— Va-t'en! Laisse-moi tranquille! Rends-moi cette grammaire! Gilles de Retz féminin!

Qu'est-ce qui cloche? N'a-t-elle pas vu l'avalanche, entendu tout ce que je possède se répandre à ses pieds, senti l'aigle que j'excitais contre elle se poser sur son poignet pour se faire flatter? Ce que j'ai toujours refusé de dire, je veux qu'elle l'entende. Je lui dis oui. N'entend-elle pas crier oui? N'entend-elle pas tonner quand il tonne? J'ai passé en quatre mots de la haine la plus impérative à l'amitié la plus pressante. Je n'exagère pas. Ce fut comme si tout à coup un barrage avait éclaté, comme si un géant s'était brusquement échappé de l'intérieur de moi. Je m'aperçois que j'ai divagué, que je me suis trahie, que ma raison a flanché! J'ai honte. Je ne me suis jamais sentie si médiocre. Je n'ai jamais commis une aussi grave erreur. Voici ce qui est arrivé : j'ai perdu pied, lâché prise. Ce barrage qui a cédé, c'est moi. Moi : voilà ce géant qui s'est échappé de l'intérieur de moi. Dieu qu'elle est belle! Elle a l'air fragile comme un œuf de Pâques.

Ma mère est la reine Ina Ssouvie 38. Mon père s'appelle Van der Laine. Mon frère et moi nous appelons Ino Ssouvie et Iode Ssouvie, non Ino der Laine et Iode der Laine. C'est ainsi. Si on n'est pas content, on n'a qu'à skier. Si tu trouves ton nom laid, grosse valétudinaire, tu n'as qu'à aller te faire renommer.

Asie Azothe vient de plus en plus souvent au steamer. Elle m'aide à réussir mes devoirs et à mémoriser mes leçons. Ce qu'avec la maîtresse je me suis entêtée pendant trois ans à ne pas comprendre, il me suffit d'un sourire de Asie Azothe pour que mon intelligence le saisisse. Je songe même pas à résister. Je ne me suis jamais tant laissé faire. Asie Azothe est plus jeune que moi de deux ans. Et elle est petite pour son âge. Ses doigts sont si *small*, si *little* qu'il semble que je casserais sa main comme un soldat de chocolat en la saisissant. La bosse de Van der Laine la fait rire, la réputation de Ino frémir.

Il y a trois milles du steamer à l'école. Je pars le matin et reviens le soir. Je me décrotte les yeux, me beurre quatre tranches de pain, et la famille est débarrassée de moi pour la journée. Souvent, il n'y a rien dans l'armoire, même pas de pain. Ina n'oublie jamais d'acheter de quoi boire mais oublie la plupart du temps d'acheter de quoi manger. Il ne faut pas s'en faire. Il faut prendre la vie du bon côté. Il faut se dire que le bon Dieu est bon. Il suffit d'être optimiste. Il ne faut pas faire sa petite révoltée. Ce n'est pas en envoyant tout le monde scier qu'on calme sa faim.

Les champs de pommes de terre ne sont pas rares le long du chemin. Que j'aie faim ou non, j'en déterre toujours une couple de tubercules en passant. Je les essuie sur ma robe, je broie leur pulpe dure et juteuse. Le goût est bon, d'autant plus qu'il se mêle aux plaisirs de déposséder et posséder, de détruire et recevoir en soi.

— Iode Ssouvie!

Pour la troisième fois la maîtresse crie mon nom. Je fais comme si elle n'avait rien dit. Je garde le regard fixé au haut de la baie vitrée. Je suis appelée, encore et encore.



Je transporte lentement le regard jusqu'au-dessus de sa tête. Je ne regarde personne dans les yeux. J'examine ses dents, son nez, son front, ou au-dessus de sa tête. Je ne veux rien dire, et malgré soi les yeux parlent, appellent, demandent. Chacun ses poivrons!

— Debout, Iode, je te prie! Lève-toi quand je t'adresse la parole!

Tu peux toujours crier, grosse valétudinaire. Ta voix n'est pas de taille à côté de mes voix et mes voix me commandent de ne pas bouger. Tu peux te fâcher aussi, si tu veux; rien ne t'empêche et c'est à ta portée.

La maîtresse est vicille. Comme tous les vieux, elle n'est pas un être humain. Elle fait partie d'une sorte d'inter-règne mi-animal mi-autre chose. Je ne l'ai jamais vue rire ou courir. C'est comme si elle était instantanément friable et qu'elle avait si peur qu'elle n'osait bouger.

Trois milles séparent le steamer de l'école. L'hiver, plus il gèle, plus je marche lentement. Le froid me captive, m'ensorcelle. Ce matin-là, la salive se solidifiait dans ma bouche. Le temps serrait mon visage avec ses mains, serrait mes mains avec les siennes. L'air était dur comme de l'eau. J'écoutais mon être s'enfoncer dedans et le fendre. Je m'assois dedans pour pouvoir être plus attentive. J'avais envie que le froid me givre, me fasse prendre comme au cours de la nuit il avait fait prendre le fleuve. Quand mes oreilles sont gelées, c'est comme si elles m'étaient devenues étrangères. Les tâtant, je ne sens rien. C'est comme si je touchais les oreilles de quelqu'un d'autre. Je voulais geler d'un bout à l'autre, de la tête aux pieds. J'ai passé l'avant-midi à errer dans le froid, à attendre d'être gelée. Tout à coup, je me suis aperçue que je ne sentais plus mon poids, que je ne sentais plus rien, même plus la forme de mon nez. Je suis entrée dans la classe en bondissant de joie. J'étais contente de moi, si contente même que je n'ai pu m'empêcher de le dire, de le leur cracher à la figure.

— Regardez-moi! Je suis plus glacée que le fleuve! Je suis

prise jusqu'au cœur, jusqu'au fond! J'ai les yeux gelés et le ventre gelé. J'ai les jambes en bois et les bras en corne! Je suis au centre d'un bloc de pierre! Frappez aussi fort que vous voulez, vous qui me faisiez mal hier; il y a entre vous et moi, tout autour de moi, vingt pieds de métal!

La maîtresse n'a pas trouvé cela drôle. Elle n'a pas le sens de l'humour, elle prend tout au sérieux. Elle m'a renvoyée au steamer. « Retourne là d'où tu viens. Tu reviendras quand tu seras toute fondue. Tâche de dégeler avant les vacances. Je veux dire : arrange-toi pour revenir à temps pour ne pas rater tes examens finals pour la quatrième année consécutive. »

La maîtresse insiste. Elle veut à tout prix que je me lève. Tu ne me feras pas lever le petit doigt, grosse hypocondriaque célibataire! Je continue, imperturbablement au possible, à épouiller ma crinière brune et graisseuse. Elle s'envole de la tribune. Sur moi elle saute. Elle est aussi hérissée de bras qu'une pieuvre. Elle s'agite tellement et crie si fort que, soudain, ses lunettes tombent sur ma tête. Je reste indifférente, passionnément. Je chasse mes poux comme on se cramponne à sa planche de salut. Je veux ne dire rien, que rien ne sorte de moi, ne rien lui donner, ne rien laisser paraître. Tais-toi, raton laveur! Fais l'aveugle, le sourd et le muet. Que tout reste bien enfermé! Que je reste à l'abri au fond de moi-même! Que je me garde intacte, entière! Qu'elle aille au théâtre si elle veut entendre des cris, se rincer l'œil, jouir pour presque rien de l'âme des autres!

Souvent mes oreilles gèlent. Elles se gonflent en dégelant; j'aime cela.

Hier, au milieu de la nuit, Ina est apparue au-dessus de mon lit. Elle était si soûle et si malade que sa tête retombait de son cou à mesure qu'elle la relevait.

— Veux-tu laisser maman coucher avec toi, enfant terrible? Maman a tellement vomi dans sa chambre que l'odeur y est trop forte pour qu'elle puisse se rendormir.

Et elle s'est glissée sous les couvertures en répétant que

j'étais gentille à mort de la laisser gésir près de moi. Sa chemise de nuit était gluante de glaire : je la lui ai arrachée comme j'ai pu, ai ouvert la fenêtre et l'ai jetée dehors. Comme je rentrais dans le lit, elle m'a saisie puis, comme elle appuyait sa bouche sur mon front pour me remercier de prendre soin d'elle comme cela, un puissant haut-le-cœur l'a soulevée et elle a rendu sur moi tout ce qui restait d'immondices et d'entrailles entre la peau de son recto et la peau de son verso. Des choses de ce genre se sont produites si fréquemment que j'y suis résignée. Il ne faut pas s'en faire. Il faut prendre la vie du bon côté. On n'a qu'à se dire que la Providence est là qui veille, les yeux ouverts jusque par-dessus le front. Il suffit qu'on se dise qu'avec de l'optimisme on arrive à tout surmonter, même ce qui ferait mourir de pessimisme l'inventeur de l'optimisme. Il ne faut pas faire sa petite révoltée. Tu n'as qu'à te dire : « Depuis Rimbaud, être révolté n'est plus une attitude métaphysique originale en diable. » Dis-toi : « Dans le genre révolté, depuis que Aristote s'est masturbé sur la place publique, il n'y a plus rien de surprenant en diable à faire. »

8

Je sais tout lire et tout écrire maintenant, mais je continue de me conduire en classe comme un glyptodon dans une glyptothèque. Chacun ses pois de senteur ! Quand elle est ivre, Ina vient me trouver, pleurant et répétant : « Je suis ta maman. » Je ne réponds rien. Mais j'aimerais bien qu'elle sente que cela ne la regarde pas, que j'aime croire que je me suis mise au monde, qu'en ce qui me concerne je ne suis la chose de personne que de moi. « Iode Ssouvie, reine de tout lieu, fille supérieure de Iode Ssouvie, veut se marier avec Iode Ssouvie, impératrice de partout, tombée de son

propre ventre. Que ceux qui connaissent des empêchements à cette union viennent me voir. Tout le monde sait que dix pour cent du montant de la dispense tombe dans la poche du sycophante. » Asie Azothe m'a appris l'alphabet sous promesse de ne le dire à personne. Ino ne veut pas voir Asie Azothe. Quant à elle, elle n'a plus peur de lui et elle dit qu'elle est sûre qu'elle pourrait lui inspirer confiance. Je suis en première année depuis trois ans et quelques mois, et dans trois ans et quelques mois je serai en première année. J'aurais horreur de sentir que la maîtresse pense qu'elle m'a appris quelque chose. J'exige qu'elle sente que j'exige qu'elle garde pour elle tout ce qu'elle a, qu'elle sente aigrement que je ne veux rien tenir d'elle, même pas la définition de l'article simple. Pour ne pas l'entendre donner son précieux enseignement, j'emplis mes oreilles d'amanites, de coulemelles, de lactaires, de bolets, de russules, de morilles et de clavaires, ce qui est assez extraordinaire, avouons-le. Vivre ne m'intéresse pas : j'attends en silence que cela cesse ou change. La maîtresse ne démord pas : elle est entêtée à tout casser. Je ne sais pas ce qu'elle a ! Devant toujours être la première à l'École normale, elle doit avoir du mal à admettre qu'avec certains élèves elle n'arriverait à rien même si elle avait toujours été l'avant-première à l'École normale. Elle est toujours sur la brèche, aux aguets, en train de m'essayer. Aujourd'hui, par exemple, pour illustrer, je suppose, comment il faut s'y prendre pour reconnaître un complément circonstanciel de manière de transport dans la phrase (il n'y en a pas dans la rue), elle a écrit mon nom au tableau : « Iode Ssouvie porte un fez bleu à glands noirs sur la tête. » Hier, elle est venue me dire que sa chatte avait eu trente-trois chats, et elle m'en a offert un.

— Si tu en veux un, tu peux prendre n'importe quel.

J'ai dit non.

— Prends-en un et donne-le à ta mère.

J'ai redit non. J'ai eu un chat, il y a quelques années. Je l'ai épilé comme une arcade sourcilière et l'ai pendu comme

s'il s'était agi de Joseph Goebbels. Je l'ai enterré dans l'île, sous les regards des gaur de York. Je l'ai exhumé quelques mois plus tard; et, après avoir arraché l'espèce de cuir raide qui l'enveloppait, j'ai apporté le squelette à Ino. Ino l'aime, joue avec lui. C'est notre chat plumé. J'avais horreur de cet animal. Je l'appelais et, si je n'avais rien à lui donner à manger, il ne se dérangeait pas. J'aurais voulu qu'il me suive, mais il ne voulait pas. Il semblait me dire : « Je suis beau; contente-toi de cela. » La vie ne m'intéresse pas mais je n'y suis pas aussi indifférente qu'avant. Je commence à en éprouver de l'horreur, du dégoût, du mal. Mêlez-vous de ce qui vous regarde!

9

La nuit, un œufrier à plusieurs coupes dans une main, je traverse le chenal à la nage. J'attache l'œufrier à la branche la plus basse du poirier sans écorce et sans feuilles qui grandit à la vitesse d'un pied par jour au centre des restes du château, et les gaur viennent s'assembler dessous comme autour d'un candélabre. Je me couche au milieu d'eux et m'endors. D'ailleurs, l'été, dans le steamer, on étouffe. Asie Azothe me reproche d'avoir toujours l'air de bouder, d'être toujours comme sur le point de vomir. Ne crie pas des injures à tout le monde, Iode; ce n'est pas beau! Et quoi encore, Asie Azothe?

Je me promets à tout bout de champ de ne plus leur laisser entendre de moi que mes rots et mes borborygmes. Un cri pousse en moi qu'il ne sert à rien de lancer. Un cri pousse en moi, comme l'oxygène force dans la bonbonne. Au fil des jours, en moi, quelque chose d'aigre et de lourd grossit, s'anime quelque chose d'une pression déjà insupportable, auquel je ne comprends rien, sur lequel je ne peux absolument pas

24

agir. Un état de vive impatience me gagne peu à peu, et je n'ai rien fait pour cela, et je ne peux rien faire contre cela. Chaque matin, je m'éveille mille fois plus inquiète que la veille; avant, je n'étais pas inquiète du tout. Je suis comme enfiévrée, comme malade. Où est passée ma tranquille indifférence? Où est partie la douce insipidité? Je n'ai rien dit, rien fait, rien cherché. A la nécessité de quoi dois-je tout cela? J'ai l'impression que tout cela va mal tourner. Tiens-toi bien, Iode chérie; on part! A tout ce qu'ils diront, réponds : « Oh là là! » Ils raconteront que tu manques d'imagination, mais au fond ils se sentiront frustrés. Frustrés comme il faut, Iode chérie! N'aille pas peur! Frustrés-les jusqu'à ce que leurs dents tombent de leurs bouches avec fracas.

10

J'ai fini de conquérir Asie Azothe. *Veni, vidi, vici*. Je ne l'aime pas vraiment. J'aurais trop honte de moi si je me laissais aller à avoir besoin d'elle. Je l'ai vaincue, rendue inoffensive; point final. Elle s'ajuste à moi au fur et à mesure avec la douceur et la fluidité de l'air. Je l'ai réduite au plus total assujettissement. Plus je la presse, plus elle donne. Elle ne me quitte plus; une vraie mouche à viande. Elle me dit qu'elle a contracté un besoin tyrannique de ma présence. C'est gentil, tendre, tout ce qu'on veut. Ses yeux ne cessent de me chercher, convoiter et prendre. Elle m'aime comme j'ai d'abord eu envie qu'elle m'aime. Efface-toi et écoute! Elle s'efface et écoute. Certes, si je ne l'avais pas, je verserais dans une méchanceté sans bornes; mais cela n'importe guère. Suis-moi comme je voulais que le chat me suive. Docilement, elle me suit comme je voulais que le chat me suive. Chaque matin, assise sur son cartable, appuyée contre le piquet de la boîte aux lettres, elle m'attend. Je sais : je ne suis qu'une

25

arrogante hautaine, prétentieuse, présomptueuse, froide et égoïste. J'en ai entendu, des sermons. Il ne faut pas croire qu'il n'y a que soi qui aille à la messe le dimanche.

Pour elle, toute chose est bonne et désirable. Il faut l'entendre disserter sur le manque de présence d'inhumanité dans l'âme humaine. Elle parle en ce cas avec une éloquence qui n'est vraiment pas descriptible, avec la fougue d'un de ces vicaires qui donnent l'impression qu'ils ne finiront pas par défroquer. L'émotion la transfigure, un délire la possède, elle lâche de gros soupirs. On sent son cœur se gonfler; on a presque peur qu'il éclate et que tout ce qu'il contient vous vole à la figure. Ses yeux inapparents à force de transparence s'enrobent d'une pellicule chatoyante.

— Si j'en avais le temps et si je m'en donnais la peine, je pourrais convaincre tous les habitants de la terre de se laisser être bons et sereins. Les gens ont peur de laisser dominer en eux leur propension à la douceur et à l'indulgence. Je le sais par expérience. Quand je me montre gentille avec une personne, elle se montre gentille avec moi; même, elle rivalise de gentillesse. Les gens sont craintifs, ont toujours peur d'être heurtés. Il suffit de les rassurer par l'étalage de vos bonnes dispositions.

— Je ne vois pas cela du même oeil. Encore un peu et je te traiterais d'idiote. Ce que tu prends pour ta gentillesse n'est que basse complaisance. Quand les gens te sourient, ce n'est pas inclination naturelle, ce n'est que l'épanchement irrésistible du plaisir grossier qu'ils éprouvent à se sentir écoutés, sollicités. Veux-tu savoir pourquoi on est tellement gentil avec toi? Je vais te le dire : on l'est parce que tu te laisses dominer, mener par le bout du nez, parce que tu t'acquittes avec zèle d'exigences dont ne s'acquitterait même pas un domestique, parce que tu te donnes et te soumets sans demander de réciproque, parce que tu les laisses pieusement te raconter des inepties, parce que tu flattes et fais comme si t'étonnait tout ce qui t'est produit. Qui n'exprimerait pas par une mimique ressemblant à la manifestation d'un penchant

irrésistible pour la bienveillance la satisfaction qu'on éprouve aux assiduités d'un petit bout de chou aussi servilement disposé que toi? Vois-tu où je veux en venir? Non! Évidemment! Cesse de leur jouer ton petit jeu, pour voir... Cesse de leur donner le spectacle que tu leur donnes comme s'ils étaient tous rois et toi seule sujette, pour voir... Tu cesseras aussitôt de les trouver bons, excellents et meilleurs. Tu te mettras à crier : « Maman, maman, viens me chercher, ils me font des grimaces patibulaires! »

Je reprends mon souffle. Il faut lui donner le temps d'avalier cela. Tu peux toujours avaler; ce n'est pas défendu. J'ai perdu le fil de mes pensées. Je ne sais plus de qui et de quoi je parle. Je continue quand même.

— Ils s'éloigneront de toi avec mépris, après t'avoir jugée bonne à rien, après t'avoir traitée de membre inutile de la société, puis ils te condamneront à l'exil. Poignant vilain, il vous oindra. Ils traitent comme des chiens ceux qui cessent d'être fidèles comme des chiens. Au fond, ils dédaignent ceux qui se donnent à eux : ils les outragent à la première occasion. Ils n'ont de respect que pour ceux qui arrachent, qui les traitent comme des chiens, comme les chefs de pègre et les chefs de cabinet. Je veux qu'ils me redoutent, me haïssent. *Asinus asinum fricat!* Comme il n'y a que les ânes que les ânes aiment, je serais un âne s'ils m'aimaient.

Laisse faire les plus petits communs multiples, grosse valétudinaire. Cesse de bombarder mes oreilles avec tes plus gros communs diviseurs! Ceux qui ne me trouvent pas si drôle n'ont qu'à aller se plaindre au Comité de Salut public! Je ne suis pas du genre de ceux qui paient les autres pour que les autres les trouvent facétieux. Ferme ta gueule et mange, grosse hédoniste. Range tes livres et va te coucher, grosse studieuse. Il n'y a plus de pain encore! Qu'est-ce qui te prend? Est-ce que tu te fais des sandwiches à l'alcool maintenant, grosse intempérante?

Il nous est arrivé, en route pour l'école, une aventure dont nous n'oublierions jamais les péripéties, que nous évoquerons comme un drapeau quand nos regards s'attacheront l'un à l'autre sans raison.

Soudain, une montgolfière flotte sous le ciel, glisse vers nous entre les maisons et les nuages. Il va sans dire que nous la dévorons des yeux, que nous la regardons grossir bouche bée, que nous n'arrivons pas à en revenir, que nous en prenons le plus possible avec ce que nous pouvons. Plus elle avance, plus ses couleurs flamboyantes flambaient, plus elle a l'air d'une énorme tête de totem. L'ombre qu'elle traîne emplit le chemin, coule comme si le chemin s'était changé en rivière. Quelque chose court devant cet envahissant mobile d'ombre : cela gratte le gravier, soulève la poussière. On dirait d'un lièvre. Et cet étrange corps donne l'impression d'émaner de la montgolfière, d'y être attaché, d'en pendre. Nous nous lançons à sa rencontre. C'est une ancre. Elle est portée par une échelle de cordage aérienne à demi fondue par l'éclat du soleil, un escalier mou qui ne peut être que le guide-roppe du ballon. Pendant que dessous, indécise, affolée, Asie Azothé trotte en rond, je monte au cordage, mue par le même élan qui m'a portée à le reconnaître. Suis-moi ! Elle me crie que non.

— Si cela gagne de la vitesse, nous ne pourrons pas redescendre. Si cela passe au-dessus d'une ville, nous percuterons contre un gratte-ciel.

— Et si cela passe au-dessus d'un océan, nous nous ferons happer par une couple de cétaqués... Viens-y, fille ! Grimpe ! Grimpe donc !

Elle secoue un visage livide. Elle ne veut pas. Tapant du pied, les yeux pleins de tendresse, elle me conjure de revenir sur terre.

— Redescends, voyons ! Saute, fille ! Reviens ! Je t'en conjure !

L'aérostat prend de l'altitude. L'ancre lèche une dernière fois le sol, s'élève. Asie Azothé ne peut plus tergiverser.

— Monte ! Dépêche ! Embarque ! C'est ta dernière chance, fille...

Elle se résigne.

— Et puis zut et puis tant pis !

Elle laisse tomber son cartable, de l'air d'avoir la certitude de quitter pour toujours le plancher des vaches. Elle gravit deux trois degrés, se cramponne et reste cramponnée là, presque en rase-mottes. Je me suis haussée jusqu'au-dessus des arbres. Je domine tout le village. J'aperçois une bonne moitié de l'océan Atlantique.

— Nous allons mourir ! J'ai mal au cœur ! Je suis tout étourdi ! Mon doux Seigneur ! Mon Dieu mon Dieu ! Petit Jésus !

Être étourdi, comme ivre. Et elle se plaint ! Et elle geint ! Je continue de grimper. Je lui crie de faire comme moi, d'y aller gaiement. L'indubitable assurance d'être en voie de mourir, sans la rendre téméraire, laisse sa peur sans fonction. Elle passe de degré en degré, aussi mal qu'elle peut. Sur chacun elle stationne, réfléchit longuement, prend une heure pour ravalier son vertige. Je ris, à perdre haleine, comme je ris quand je suis debout aux ridelles du camion de York, qu'il file à toute vitesse et que le vent pince mon visage, s'enfoncé comme des clous dans mes narines, tire mes cheveux. Je ne peux plus m'empêcher de rire. Je renferme une masse de rire trop grosse pour moi. Asie Azothé arrive enfin à mon niveau. Elle pousse un cri de diable. Roide et livide, elle lâche tout et lance comme deux coups de fouet ses bras autour de mon cou. Elle me serre, elle m'étrangle. Entre sa poitrine et la mienne, son cœur bat comme une cloche de tocsin, une grosse cloche. Sa vie remue le long de moi comme un vol de hérons.

— Dépends-toi de moi ; tu vas perdre pied ! Agrippe-toi comme il faut à une marche ; il n'y a pas de danger.

Comme je lui parle, une brusque secousse venue d'en bas décroche ses jambes.

— Je te l'avais bien dit!

Ma nuque supporte tout son poids. C'est une meule, un promontoire. Elle gémit et elle gigote. Elle se colore et elle se décolore. Elle pédale fort dans le vide. Tels deux oiseaux sans pattes, ses pieds déploient en pure perte les efforts frénétiques qu'ils déploient pour se percher. Le malheur de Asie Azothe ne m'atteint pas; la gravité de sa situation ne produit rien en moi. J'ai trop à faire, trop à rire. Je suis étouffée d'hilarité : j'ai chaud, mon visage ruisselle de larmes. D'ailleurs personne n'est vraiment en péril; nous survolons le confluent du fleuve et de la Ouareau et nous savons nager. L'église à l'étrave, le village vogue à notre rencontre.

— Ne t'en fais pas, fille. C'est comme si nous étions dans l'échelle du quai. Si nous tombons, nous tombons dans l'eau. Ce sera humide et non mortel.

Nous pendillons, entre oiseaux et poissons, entre nuages et vagues. La queue d'une étoile filante lente comme un escargot nous emporte. Je voudrais me laisser osciller et traîner jusqu'en Micronésie, jusqu'à la fin, jusque de l'autre côté du jour, jusqu'au commencement du néant. Mais Asie Azothe est à bout de nerfs; il faut déjà songer à atterrir. L'ancre cogne les cheminées. Le guide-rope se love autour des arbres, arrache les feuilles, casse les branches. Nous fluctuons sans cesse. Mais veines et artères pètent comme des clous dans les membres de Asie Azothe; il faut jeter du lest. Nous passons au-dessus du grand toit plat du presbytère, un building d'une bonne dizaine d'étages.

— Saute, Asie Azothe! Saute ou je te flanque de grands coups de genou au ventre!

Nous sautons. C'est fini. Nous et la montgolfière nous quittons pour toujours. Les pompiers volent à notre secours. Bien qu'ayant les os assez fêlés, nous parvenons, à la course, à échapper à la foule. Les zostérées sont un groupe de plantes dont la zostère est le type, et la zostère est un genre de maïadacées marines.

Sa queue blanc et noir flottant comme une plume à un chapeau, la mouffette boite. Je ne la vois pas plus tôt que je me mets à courir après elle. Asie Azothe jure.

— Ne fais pas cela, fille! Ne fais pas ta folle! Elle pissera sur toi et tu pueras comme le diable pendant cent jours!

— Viens! Dépêche-toi! Elles ne pissent que sur les porcs-épics!

— En es-tu bien sûre?

— Que t'ai-je dit? Qu'as-tu à atermoyer tout le temps?

Elle prend ma parole. Qui m'a fait accroire que les mouffettes ne pissent que sur les porcs-épics? Où, Lucifer, ai-je pris notion pareille? Nous nous faisons arroser, comme il faut, comme si nous étions l'incendie du siècle. Les mots me manquent pour donner idée du calibre du jet et de sa puissance. Qu'il suffise qu'on sache que si on veut cesser d'avoir le feu au derrière on n'a qu'à courir devant le derrière d'une mouffette. Nous n'avons plus qu'à nous jeter telles quelles, sans même enlever nos chaussures, dans le fleuve et nous frotter pendant des heures. L'eau est glacée. On est en novembre, dans l'hémisphère boréal. Nous n'avons pas la chair de poule, mais la chair d'autruche. Nous ne grelottons pas et nous ne claquons pas des dents; nous nous trémoussons comme les squelettes de *La Danse macabre* et nous faisons plus de bruit qu'eux. Plus nous frottons, plus cela sent mauvais. Et Asie Azothe qui a peur de s'être empoisonnée parce qu'elle en a avalé un peu par le nez!... Ta gueule pour l'amour du Soldat Inconnu! Nous décidons que les plantes aquatiques sont excellentes pour faire partir les odeurs infectes. Nous nous déshabillons, pendant nos vêtements au soleil, et retournons dans l'eau douloureuse, où nous commençons d'interminables massages réciproques aux algues. Asie Azothe pleure. L'école

est commencée depuis longtemps! Nous serons punies! Ferme-toi et frotte! J'en ai avalé un peu par le nez; crois-tu que c'est venimeux? Par ta faute, par ta faute, par ta très grande faute! Tu n'as qu'à faire comme moi à l'avenir, qu'à ne pas passer ton temps à te moucher! Quand on a les narines pleines de cochonnerie, on n'avale rien par le nez! Fatiguées de frotter sans résultats, nous nous rhabillons, nous étendons au soleil (qui est moins chaud que l'eau) et attendons d'être à peu près sèches. Aux grands maux les grands remèdes : nous ferons l'école buissonnière.

Elle a été dure à convaincre, mais elle me suit joyeusement à travers les champs d'avoine, de blé et d'orge coupés en brosse. Elle se détourne soudain, lève les bras vers le ciel et... appelle son cartable.

— Mon cartable! Mon cartable!

Elle est sans son cartable! Où, dans le monde, a-t-elle bien pu laisser son cartable? Fais comme moi, idiot! Flanque-le sous un calorifère avant de sortir de l'école! M'as-tu jamais vue égarer mon cartable? Nous revenons sur nos pas, à la recherche du cartable, que nous retrouvons sur la plage. Nous passons le reste de la journée dans la haute futaie, à visiter les nids, qui sont tous vides, et à ruminer des feuilles de gaulthérie à moitié brunies.

13

Mon frère ne s'appelle plus Ino que pour quelques semaines. Les huit frères de Asié Azothé sont grands comme des fous, beaux comme des fous et gentils comme des fous pour elle. Le seul que j'aie est fou à lier.

Ses longues tresses en forme d'amarres, elle est obligée de les couper, à cause des poux que je lui ai donnés. Les ciseaux les tranchent. Elles tombent mortes sur le perron. Elle dit que cela ne lui fait rien. Mais cela fait tout à ses frères,

32

qui m'injurient, me chassent, jurent ma perte. En Finlande, ils étaient buveurs de lacs. Il s'assoiaient autour d'un lac, tétaient toute l'eau avec des pailles, emplissaient mille tonneaux avec les poissons gigotant au fond, et ils partaient joyeusement pour la foire de Helsinki.

Ina a fait porter jusqu'ici à mon frère le nom de Ino à cause de sa ressemblance avec le sien et à cause de sa consonance mythologique. Elle a décidé de le changer parce que Inachos marque mieux ce double caractère maternel et légendaire qu'elle veut voir dans le nom de son unique fils. En un mot, il s'appellera Inachos : elle l'a dit, elle a notifié sa décision au ministère public, et si Van der Laine n'est pas content il n'a qu'à aller faire lonlaire. Ina est le chef de la famille. C'est son nom que nous portons. Van der Laine n'est que son ex-fécondateur, son sperme passé; et, bien qu'il ne manifeste pas beaucoup son contentement, il est toujours content, il ne contredit personne, il se la tient toujours fermée bien juste. Je voudrais parler de Ina Ssouvie, ma sœur morte, la trente-neuvième et dernière reine de ce nom, qui mourut sans descendance à l'âge de quatre ans. Mais je ne l'ai pas connue. Elle est morte quelques minutes avant que je ne vienne au monde, et c'est ainsi qu'il se fait que j'inaugure la branche cadette de la dynastie. Ino est étendu au fond de la cale, dans la chaufferie. Le chat plumé dans les bras, il ne bouge pas, il passe son temps à faire semblant de ne pas pouvoir bouger. Il est faussement inerte. Si je n'étais pas née, mon frère ne serait pas faussement inerte, ma sœur ne serait pas aussi morte que l'homme de Neandertal et ma mère ne boirait pas comme un sas. Que la vie est compliquée!

14

Que je raconte tranquillement, pas vite, dans quelles circonstances ma mise à vie s'est effectuée. On était le

33

2 novembre. Il pleuvait à boire debout. A minuit et demie, Ina s'étant déclarée en gésine, le reste de la famille a été réveillé. La tradition exige que les Ssouvie enfantent debout, sans aide et isolées. Devant quitter immédiatement le château, Van der Laine, ma sœur et Ino (qui avait alors deux ans) sont allés trouver refuge dans la maisonnette du garde du corps. Ivre mort, celui-ci dormait sur la table de la seule pièce. Afin de ne pas le réveiller, chacun a déplacé le moins d'air possible. Il avait été sergent dans le « Régiment de la Ouareau ». Il avait fait la guerre et cela l'avait considérablement aigri. On savait que lorsqu'il avait bu, il décrochait souvent le fusil suspendu à deux clous au-dessus de sa porte et en battait les murs et le plancher, blasphémant et sanglotant, jusqu'à ce qu'il tombe de fatigue. Mais, cette nuit-là, il dormait comme un loir. Il ne sortirait du sommeil qu'au matin, à jeun, docile et compatissant. A cette époque, ma mère était une amazone rieuse et insurmontable. Mon père était déjà le reflet de ce qu'il n'avait pu être, un songe-creux, une chose aussi inutile pour elle-même que pour le reste du monde.

Ma sœur, dégourdie malgré ses quatre seuls ans, retourne le matelas du seul lit, change les draps, puis, après avoir disposé des coussins sur un fauteuil à l'intention de Van der Laine, se couche sur le lit avec Ino et s'endort. Une heure après, Van der Laine, qui est médecin, après avoir lu une étude sur la fibrine dans le magazine américain *Doctor International*, se laisse lui aussi, sans trop d'inquiétude, aller au sommeil. L'orage n'a pas cessé. Il empire. La foudre se met à frapper à droite et à gauche. Tant et si bien que soudain, dans la petite maison dépourvue de paratonnerre, tout le monde y reposant comme le Christ dans l'ostensoir, une explosion tumultueuse se produit. La cheminée éclate. Les briques volent, lancées avec une telle force qu'elles crévent les murs, fendent les poutres. Le plancher et le plafond vibrent, comme le tambour sous les coups des baguettes. Mais le pire reste encore à arriver. La déflagration ayant cessé, le garde du corps

est debout, brandit son fusil, hurle, se lance d'une cloison sur l'autre. Hagarde, ma sœur secoue son père, qui a tout entendu mais qui, les yeux toujours fermés, croit vivre un cauchemar. Van der Laine n'a que le temps d'ouvrir les paupières et d'entrevoir la face hilare et inondée de sang du domestique. Il est aussitôt assommé d'un coup de crosse. Debout à sa fenêtre, Ina mère entend tout, devine tout. Oh! voler au secours de son aînée, dont chacun des cris, de plus en plus vifs, transperce son cœur!... Mais elle ne peut. Les us et coutumes millénaires auxquels la noblesse de son héritière doit tout son sens la clouent sur place. Elle ne peut employer tout ce courage auquel l'excitant les appels répétés de la petite dauphine qu'à hâter une gestation difficile, douloureuse, impossible. Le fœtus se débat sans dessus dessous dans son ventre, comme s'il voulait grimper, remonter. Ces phénomènes augurent la naissance d'une fille, d'une Ssouvie : n'étant les circonstances, elle s'en réjouirait. Voici qu'une fenêtre de la petite maison vole en éclats. Le garde du corps sort par le châssis, poussant des cris de guerre et des râles d'agonie. La démente rend comme lumineux ses yeux et sa face. Il s'est accroupi, a épaulé son fusil et, dans cette attitude, va se jeter et noyer dans le chenal. Cette scène inspire à Ina une force, une résolution et une urgence d'agir incoercibles. Elle attrape par un de ses pieds le fœtus agité, l'arrache d'un coup de son ventre, l'emballé dans un drap et le laisse là. Je suis née; j'ai les membres brisés et j'inaugure la branche cadette de la dynastie des Ssouvie, dynastie royale dont personne ne s'occupe. Épuisée, après être passée des diverses formes de la course à celles de la marche puis à celles de la reptation, elle atteint les lieux foudroyés et ensanglantés de la tragédie. Elle y trouve ma sœur morte, si morte qu'elle éprouve une sensation de froid à son contact. Elle la trouve debout, dans l'encoignure où elle s'est réfugiée pour mieux protéger Ino des coups du possédé. Ses bras, rigides, étreignent encore Ino qui vagit d'un air impertinent, qui est intact. La vie n'est pas toujours rose!... Les naïadacés



sont de la famille des monocotylédones et les monocotylédones sont orphelins.

15

Je dormais dans le même lit que Ino. A travers cette nuit d'automne, comme à travers celle dont il vient d'être question, de l'eau tombait. Plusieurs années avaient passé. Une grande lumière et un grand tapage se sont produits. C'était Ina. Elle portait une bouteille d'alcool au bout de chaque bras. En passant elle avait renversé tous les meubles. Ses yeux étaient sortis de sa tête. Nous ne l'avions jamais vue en tel état. Nous la savions distante mais tendre, triste mais souriante. Elle nous a commandé de l'écouter. Comme mes yeux se fermaient tout seuls tellement j'avais sommeil, elle m'a giflée de part et d'autre. Alors elle nous a fait un récit horrible de la mort déjà horrible de notre sœur : « Ma seule vraie fille ! Ma seule véritable enfant ! Ma seule victoire possible sur ces fabricants de cheveux-vapeur et ces faiseurs de choses rouges en plastique ! » Jusque-là, on ne nous avait rien dit de ce drame. Elle nous a harangués jusqu'à l'aube. Ses paroles vibraient plus que les carreaux sous les fouets de la pluie ; et, plus amères que des oignons crus, leur violence faisait gicler les larmes de nos yeux. Elle nous les lançait en plein cœur, poings serrés, mâchoires crispées, comme avec un arc. Et elle tournait comme un lion en cage. Elle ne finissait pas d'arpenter. Elle ne s'arrêtait que pour s'en jeter un derrière la cravate ou nous enfoncer jusqu'au fond des os, au bon moment, son regard brûlant. Elle ne mâchait pas ses mots. Elle s'adressait à des coupables, des meurtriers. Le lendemain, Ino, qui avait été, jusqu'à cette seconde nuit blanche, un garçon vif et turbulent, commençait à devenir cette pâte molle qu'il est, cette chose immobile et impassible que j'ai pour frère.

36

Ils disent qu'il est braque. Il ne bouge pas : il fait semblant d'être mort ; voilà tout ! Souvent, dans son sommeil, il se dresse et parle. Singeant la voix aiguë et les accents comminatoires de Ina, il répète jusqu'à bout de souffle les bouts les plus sanieux de son réquisitoire. « La nuque béante ! Son sang rose séché sur sa chemise rouge ! La cervelle écoulée ! » Ino ne peut supporter sans entrer en transe que ma présence et celle de Lange. Il ne sait ni lire ni écrire ; et c'est un peu à cause de lui que je ne veux rien apprendre à l'école. Il parle très mal ; il semble extraire chaque mot qu'il prononce des profondeurs de son ventre. Ils l'appellent l'Innocent, Ino l'Innocent. La chaufferie n'a ni portes ni fenêtres : il s'y plaît, c'est le seul lieu qui ne l'écœure pas. Il ne se réveille pas plus tôt qu'il y descend, le plus péniblement possible : rampant, se traînant sur le ventre. Il ne veut pas marcher, même pas se mettre debout. Le soir, quand il s'est endormi, Van der Laine vient le prendre sur ses bras et le monter à sa chambre. Je lui parle de Asie Azothé comme d'une divinité de gaie douceur.

— Zozote ! s'exclame Ino en riant ; ce qui est bon signe.

Il comprend tout. Et il n'oublie rien. Souvent même il me parle de souvenirs communs que j'ai du mal à reconnaître. Il est veule, veule ! « Tu es un veule, un pur Van der Laine ! » lui crie Ina quand elle est ivre et qu'elle veut le blesser. C'est vrai, il est veule : il ne veut pas, pas du tout, pas une miette. C'est ce qui me choque en lui, m'impatienté, me mortifié.

— Veux-tu que je te dise ? Tu es mou, visqueux, tu es pire que ton crachat. Tu es fait comme moi ; tu n'as qu'à faire comme moi. Tu as deux bras, deux jambes : je n'en ai pas plus que toi. Et je parle, je marche, je joue, j'étudie. Veux-tu savoir ? Je me fiche de la mort de Ina ! Je me moque de sa nuque béante comme de l'an quarante ! Je me moque de son courage et de sa noblesse comme de l'an quarante ! Son héroïsme me laisse froide, tellement froide même qu'il ira un jour jusqu'à me donner la grippe espagnole ! Elle a voulu

37

faire l'intrépide, elle en est morte, tant pis pour elle, tant mieux pour toi!

Il s'allonge contre la fournaise et joue à n'être rien. Avant, il réussissait tellement bien à mimer la mort que, malgré la chaleur suffocante des lieux, ses mains devenaient de glace et ses lèvres mauves. Quel mal j'ai eu à l'amener à seulement s'apercevoir qu'il jouait la comédie! Il a même fallu, pour rendre sensible mon éloquence, que je lui administre quelques bons coups de pied, comme à un mauvais chien; ce que d'ailleurs Lange m'a félicitée d'avoir fait. Je réussirai à le guérir; à le faire tenir debout, marcher, et surtout : vouloir. Mes efforts ont déjà porté des légumes.

— C'est toi sa vraie mère et son vrai docteur, m'a dit Lange. Ino est très intelligent. Il ne lui manque que les mots, et la volonté de réfléchir, de produire un travail. C'est de toi qu'il dépend, pour que ces mots lui soient appris et pour que cette volonté lui soit inculquée.

Lange dit encore que pour parvenir à vaincre la torpeur de Ino il suffit de l'aimer et que je l'aime comme jamais personne. Quant à Ina, elle le hait; et elle est loin de s'en cacher. Quand elle est alcoolisée, elle irait jusqu'en Australie pour rire de lui, l'insulter, lui cracher à la figure, le frapper. Souvent, si je n'avais pas été là pour la stopper, elle l'aurait tué. Ma sœur était la seule raison de vivre de ma mère et cela n'a pas changé, sauf que ce qui était amour est devenu haine, et que ce qui était espoir est devenu désespoir. Il est inutile de chercher à comprendre les énérgumènes comme elle.

J'essaie d'apprendre à Ino tout ce que m'a appris Asie Azothe. Je lui lis des contes de fées : il ne doit pas être si fou puisqu'il en prévoit presque toujours le dénouement et qu'il les trouve ennuyeux. Il n'est pas vide; ce qu'il a, il le cache, le met à l'abri des excités comme Ina. Je sens, loin au fond de lui, quelque chose grouiller, briller, agir. Ina dit qu'il sait ce qu'il fait, prétend que son comportement est tactique, tendu vers une fin précise.

— Il est rusé, le petit morveux! Il veut que je me sente

coupable des misères et des hontes qu'il se crée. Il veut me faire payer le mal qu'il se donne, m'en rendre responsable. Je suis sûre qu'il n'hésiterait pas à se tuer s'il était sûr que je tomberais dans son piège, que je mourrais de remords par la suite, par exemple. Sa mise en scène accuse, et c'est moi qu'elle accuse. Il se venge. Fort bien, petit purulent! O.K.! A ton aise!

Le meilleur moyen de lui apprendre des mots est de lui lire des pages de dictionnaire. Les mots qui lui plaisent, il faut que je les lui répète cent fois, puis que je les lui écrive. Plus je les lui écris gros, plus il les trouve beaux. Il les regarde comme on regarde passer un train, puis il les cache, pour mieux les posséder. Je sais où il les cache. Quand Lange reviendra de voyage, je les lui montrerai. Il sera fier de moi. Il me prendra par le cou. Il m'a envoyé une carte postale magnifique. « Chère Iode, ici, il fait beau. Ino a besoin de toi. J'ai hâte de te revoir. » Et c'est signé : « Michel Lange, ton énorme ami et vieil associé. » Il aime se moquer de moi. Il est chauve comme une ampoule électrique. Il rit quand je lui dis que sa tête brille. Il est gros comme une femme enceinte. Arrête de m'enceinter ou je te tords la cervelle.

16

« Sousceyrac, Lot, ch.-l. de c.; 1 200 hab. » Allez y comprendre quelque chose! Quand je me heurte dans le dictionnaire à des difficultés de la sorte, j'en profite pour faire ressortir mon ignorance et plaider la cause de Asie Azothe.

— Elle, elle saurait. Elle, elle t'expliquerait.

Lorsqu'il s'agit d'une ville, d'un fleuve, ou d'une montagne, il faut que je répète le nom toute la soirée, que je le calligraphie en lettres d'un pouce, puis que je raconte, invente, en ajoute, rajoute, surajoute. Et s'il s'agit d'une ville, d'un fleuve ou

d'une montagne du Chili, de l'Islande, de la Bulgarie ou de la Chine, c'est encore pis, il est encore plus exigeant, j'ai à tordre la folle de mon logis jusqu'à la dernière goutte. Car, selon la géographie que j'enseigne, ces pays sont les quatre plus éloignés du steamer, ceux fixés comme des ballons à des ficelles au bout de chaque ligne cardinale. Le sud, le nord, l'est et l'ouest ont leur centre dans la chaufferie même, qui les projette comme la pieuvre ses tentacules, le soleil ses rayons, le moyeu les rais. Les mots qu'il assimile avec le plus de voracité, qu'il caresse avec le plus de plaisir, sont les moins utiles, les plus inopinés. « Hallstatien », « lactodensimètre », « dromathérium », « physostigma » et « chondrostome » sont les plus populaires de son répertoire, pour le moment. Il les récite comme une prière, me les lance à brûle-pourpoint à la suite en guise de « *Ad majorem Dei gloriam* », les rumine comme du chewing-gum. Il a passé une semaine à m'appeler « Stil-de-grain ». Il trouvait stil-de-grain si drôle qu'il en avait pour une heure à rire aux larmes après l'avoir prononcé. Le nom d'un animal qu'il ne connaît pas pique au vif sa curiosité. Qui gagnerait si un zorille et un phacochère se battaient en duel? Pauvre vieux, je ne sais même pas si ce sont les poules ou les requins qui n'ont pas de dents! Asie Azothé saurait! Elle, elle pourrait t'affirmer avec assurance et sans se tromper qui sortirait vainqueur! Il a aussi un faible pour les termes médicaux. Il aimerait devenir médecin, tout à coup. L'effort pour devenir médecin peu à peu lui paraissant impossible à produire.

17

Le président de la Commission scolaire ne met pas des gants blancs. L'inspecteur député par la Régie de l'Éducation nationale n'y va pas par quatre chemins. Ils affirment avec assu-

rance, comme si ce n'était rien, que si je continue à ne faire aucun progrès, à obtenir des zéros en tout, surtout en conduite, je serai internée dans une institution pour débiles mentaux.

— Débiles mentaux toi-même!

Les deux satrapes, deux gros pleins de soupe, me disent de quitter la pièce, de m'en aller, de partir.

— Et n'oublie pas en sortant de refermer la porte!

Ils restent seuls avec Ina. J'ignore ce qu'ils se disent, ce qu'ils décideront. Mais je ne serais pas surprise du tout d'être bientôt chassée de l'école et de passer comme Ino, Inachos à présent, sous la férule mignonne comme tout de Lange.

18

« Contraindre Inachos, par astuce, à l'effort de volonté suffisant pour stimuler les muscles de ses jambes et lui faire ainsi éprouver par échec l'insuffisance de leur tonus. Seule peut encore le sauver l'expérience cérébrale de la déchéance physique où il s'est laissé tomber, déchéance si grande qu'elle pourrait lui interdire d'abord de supporter son seul poids. Une crise, mes enfants! Une crise!» Voilà ni plus ni moins ce que Lange préconise. Faire faire une crise à Inachos!... Autant vouloir débalourder un gyroscope avec une brouette! Autant déboulonner le pont de Québec avec des brucelles, aller nu-tête à pied débonder l'océan Glacial, faire peur à un porc-épic avec un cure-dent, ou scier en deux la tour de Pise avec un peigne!

Le plan que nous avions longuement mûri et élaboré n'a rien donné, est sorti amoindri chaque jour des involutions et des révolutions que Inachos, méfiant à l'extrême, lui a fait subir. Notre malheureuse ruse consistait à glisser sous sa tête des oreillers, dont une accumulation prudente aurait

haussé son dos peu à peu jusqu'en position assise, d'où, le faisant passer sous un prétexte religieux par l'agenouillement, nous l'aurions amené insensiblement, ne lui faisant d'abord que plier et déplier les jambes, à admettre comme fait accompli la station verticale. Mais, comme cela n'a jamais marché, cela ne va plus. Il ne nous reste plus qu'à trouver autre chose, et vite. La vie achève de s'écouler des jambes de Inachos. Quelques mois encore du traitement qu'il leur inflige et, jaunies, bletties, les muscles fondus, les os amollis, elles seront irrécupérables. Pour se rendre de sa chambre à la chaufferie, il exerce des modes de locomotion dont Ina seule peut supporter le spectacle sans baisser les yeux. Il déboule de son lit, puis, ayant à traverser le salon et la cuisine, se porte en se roulant et se tortillant comme un ver jusqu'à la trappe; puis, ayant soulevé celle-ci juste assez avec la bouche, il se laisse glisser, à plat ventre, tête la première, ne cherchant même pas à freiner sa chute, de haut en bas de l'escalier. Et il ne souffre pas qu'on l'aide. Veux-tu que je t'assiste, Inachos? Euh! Euuuuuh! Toute la journée, il reste couché sur le dos sur les tôles brûlantes de la chaufferie. Il fait ses petits besoins sous lui, insouciantement. Entrant pour la première fois, Asie Azothe s'est pincé le nez. Tu n'as qu'à te dire, fille, que Jésus-Christ n'hésitait pas à donner un baiser à ce qu'il y avait de plus lépreux, qu'on s'habitue à tout. Nous sommes samedi, jour de congé et d'apostolat. Nous sommes dans la chaufferie et nous attendons que Asie Azothe arrive. Un enchaînement intempestif de pointes et de facettes a provoqué une hilarité que la moindre bêtise fait éclater comme baril de poudre aussitôt qu'on commence à la dominer.

— Plus chauve que vous, docteur, n'est pas trouvable. Le crâne de Yorick n'était pas moins poilu quand le fossoyeur l'a passé à Hamlet.

Inachos n'en peut plus de rire : il gémit, siffle. Les spasmes qui le secouent sont tels qu'on peut entendre clapoter ses viscères. Un bouton du gilet de Lange pète, saute, heurte un

conduit; sa montre jaillit de sa pochette comme Polichinelle. Parvenant à reprendre son souffle et se contenir, Inachos y va d'une autre.

— Vous êtes aussi chauve qu'un globe terrestre.

— Je l'ai fait exprès, pour ne pas attraper les poux de Iode.

L'éruption nous ressaisit, nous tord de nouveau. Suffoquant, nous nous serrons le ventre, nous roulons. Alors, soudain, Asie Azothe apparaît, et le miracle arrive. Le caractère particulier de la maison l'a induite à se prendre pour un amiral. Envahis de gaieté nous ne l'avons pas entendue descendre l'escalier.

— Debout là-dedans! Fixe, moussaillons! N'a-t-on plus de respect pour les galons?

Spontanément, Lange et moi jouons le jeu. Nous nous dressons, claquons des talons. Tout à coup, l'air enjoué tombe comme un masque du visage de Asie Azothe. Ses paupières se dilatent; elle pousse un cri, se mord les poings. Que se passe-t-il? Inachos! A quatre pattes, hagard, terrifié, affreux, il déploie des efforts surhumains. Il tremble et chancelle comme un veau naissant; il s'écroule. Encore et encore il essaie de se mettre debout.

— Je ne peux pas! Iode! Je ne peux plus!

Des fourmis par millions parcourent mon échine, tourbillonnent dans ma tête. Je suis si heureuse!

— Je ne peux pas me lever! Je ne peux plus marcher! Iode! Iode! Iode!

— Oui! Oui, Inachos! Oui, mon chéri!

J'accours. Asie Azothe accourt. Mais Lange nous rattrape.

— Je vous défends de l'aider! Laissez-le faire! Il a bien mérité ce qui lui arrive!

Inachos s'affale une dernière fois, pleure, s'endort d'épuisement.

— Victoire! soupire Lange, nous prenant par le cou et nous serrant contre son bedon.

Les autres sont partis. Me rongant les ongles, j'attends que Inachos se réveille. Van der Laine montre son nez par

la trappe, voit que Inachos dort et vient le prendre pour le mettre au lit. Inachos le repousse avec vigueur.

— Laisse-moi! Je peux monter tout seul! J'ai deux jambes!

Il essaie de monter l'escalier tout seul. C'est pitoyable. Pris de trémulation, ses genoux fléchissent, puis cèdent. Il tombe et retombe, s'entassant sur lui-même comme un manteau tombant d'une patère. Il m'appelle. Il me supplie de le secourir. Il se pend à mon bras, se hisse debout. Bien que je sois solidement agrippée à la rampe, je ne peux résister à la tension qu'il exerce, et je m'écrase sur lui. A la fin il se laisse saisir sous les épaules par Van der Laine et moi. Il se laisse traîner jusqu'au pont comme un gros poisson par les ouïes. Ses jambes, comme des queues, frôlent les marches, battant sans pouvoir prendre appui.

C'est tout un noyau que celui formé par Inachos, Asie Azothé, Lange et moi. Nous allons de progrès inespéré en développement inattendu.

19

Nous sommes dans la chaufferie.

— Que pourrais-je faire d'extraordinaire de ma vie si je pouvais marcher?

Nous ne voyons pas où il veut en venir. Élucide!

— Ceux qui peuvent boxer peuvent devenir champions de boxe, ceux qui peuvent nager champions de natation...

Lange suggère qu'il pourrait être le plus grand coureur de fond du monde. Je suggère qu'il pourrait escalader les montagnes que jamais personne n'a pu escalader, ou battre dans le domaine du ballet tous les Uerressestois. Asie Azothé, concentrée comme tout, ne dit d'abord rien. Aujourd'hui, je suis d'humeur massacrante, Asie Azothé d'humeur rêveuse. Elle trouve enfin ce qu'elle cherchait.

44

— Tu pourrais être le premier à marcher sur l'eau et sur l'air. Il n'y a pas au monde plus petite vache Marie-Chantale. C'est la suggestion de Lange qui est agréée.

— Le plus grand coureur de longues distances de tous les temps, ce sera moi.

Passionnément penché sur le guidon de la bicyclette statique, il pédale, il sue. La conversation languit. Triste, à l'écart, couchée en chien de fusil, le chat plumé dans les bras, Asie Azothé jongle avec ses rêves. Je la vois faire et cela m'agace. Je vois Inachos se démener contre les pédales comme Roland à Roncevaux, et cela m'horripile. Lange passe son temps à sucer sans succès et à allumer en pure perte sa pipe, et le tabac me tombe sur la rate, les ratons et tout le reste. Je ne sais pas ce que je veux. Je voudrais qu'ils me regardent attentivement, qu'ils manifestent qu'ils ont besoin de moi, qu'ils me demandent quelque chose d'important; mais s'ils faisaient cela j'aurais envie encore plus de leur arracher les yeux. Vont-ils finir de ne pas me voir, de ne pas me solliciter? Je tourne en rond, les mains derrière le dos, le fiel débordant sur les flancs de mon cœur comme l'eau bouillant trop sur le ventre de la bouilloire. Qu'ai-je, bon Dieu? Qu'est-ce que j'ai, Christ? Caressant les os félines, Asie Azothé contemple Inachos. Cesse de regarder cet idiot comme cela, idiot! Elle le fixe comme de l'autre côté du temps, sans le voir, comme émerveillée d'une vision. Une grande tendresse rayonne de ses yeux transparents, de ses yeux plus pâles que son visage de morte. Imbécile! Petite sottie! Petite vache! Truie! Petite truie! Petite truie hypocrite! Petite truie Judas! Qu'est cela qui me travaille, me brûle, comme une surabondance de vie? Soudain, comme si elle terminait à haute voix la lecture faite en silence d'un conte de fées, elle nous montre le fond de ses pensées Marie-Chantale.

— Et ils me diront : « Comment allez-vous, madame Inachos Ssouvie?... »

Depuis un mois, elle ne parle plus que de se marier avec Inachos!... J'en ai assez!

45

Je bondis, vole en éclats : j'entre dans une grande colère. On usurpe si effrontément je ne sais quels droits que j'aurais que je lance les tabourets contre la fournaise.

— Inachos est à moi! C'est mon frère! Si tu veux absolument te marier, marie-toi avec un des huit tiens; laisse tranquilles les frères des autres!

Des chars d'assaut sortent de mes yeux et écrasent Asie Azothé comme un ver, pendant que je lui flanque des coups de pied en chair et en os. Toute démontée par la violence et la soudaineté de ma haine, elle se met, le temps de le dire, à pleurer à verse. Distrain d'une suite d'heures de réflexions profondes, Lange sursaute et intervient. Il n'est pas tout à fait au courant. Il a cru comprendre que je voulais fonder une famille avec Inachos. Je me garderai bien de le détromper. Qu'importe après tout?

— Inachos est ton frère. Il est défendu de s'unir par le lien conjugal avec un membre de sa parenté.

— Défendu! La belle affaire! C'est ridicule! Défense de faire de la navigation à voile sur ce gazon! Défense de bâtir sa maison sur cette autoroute! On s'en fiche! Pourquoi courir la campagne pour trouver un pur étranger disposé à ce qu'on se donne à lui quand on a un frère qui a besoin de vous comme la terre du soleil? Pourquoi? Dites-moi pourquoi! N'est-ce pas stupide? Pourquoi abandonnerais-je là, pour suivre une espèce d'individu que je ne connaîtrais ni de Ève ni de Adam, un frère que j'adore et qui se laisserait crever de faim si je ne coupais pas sa viande et ne portais pas la fourchette à sa bouche? Pourquoi? Dites-moi! Ai-je seulement le droit de laisser Inachos seul aux mains de cet aboulique qui ne s'aperçoit même pas qu'il y a un nez planté au milieu de sa face et de cette alcoolique qui passerait son temps à le frapper comme plâtre? Que voulez-vous que je fasse? Que j'aïlle de ce pas au village faire du porte-à-porte? Que je passe de maison en maison demandant à chacun de ces faux jetons qui prennent Inachos pour un obsédé sexuel s'il trouve que j'ai d'assez belles cuisses

pour qu'il me prenne pour épouse? J'ai seule le cœur de le comprendre, de le guérir et de le défendre! C'est moi qui l'aime : c'est moi sa femme et la mère de ses enfants!

Lange reste calme. Les deux autres tremblent de peur.

— Inachos n'est peut-être pas d'accord...

— Il l'est! Nous sommes toujours d'accord! Nous ne nous querellons jamais! Et qu'il n'en soit plus question! Vous cherchez tous à me l'enlever! Vous m'écœurez!

— Aucun prêtre ne voudra bénir votre mariage.

— Je m'en fiche! Nous nous marierons pas confarréation!

Je marche, sans pouvoir m'arrêter, arpentant, tournant en rond. Je marche, sondant les profondeurs de ma méchanceté, cherchant en vain à en découvrir les ressorts. Je ne laisse pas souvent cette fureur s'emparer de moi. Plus folle, plus urgente et plus douloureuse chaque fois, elle me fait peur. J'ai les ongles enfoncés dans les paumes, les boyaux noués. J'ai chaud, je transpire.. Je suis plus en colère que cent géants en colère. Je hais comme si j'étais mille. Qu'est-ce? Pourquoi donc? Les eaux d'aucune mer ne sont assez abondantes pour calmer cette soif qui m'étreint jusqu'aux os. Aucune hécatombe ne serait ni assez cruelle ni assez sanglante pour rassasier le dieu azthèque dix fois plus grand que moi qui s'est dressé en moi. Impuissante à comprendre, à me répondre, je m'écroule. Me jetant à genoux entre les jambes de Lange, je presse mon visage contre son ventre, nez le premier.

— Pourquoi faut-il que je haïsse tant? Pourquoi ces envies de vengeance, de faire mal, que j'ai? De qui, de quoi, de quel crime faut-il que je me venge s'il faut pour ne pas devenir folle que je me venge?

Soudain, la trappe s'ouvre et Ina paraît. Elle est dépoitrillée, échevelée et couverte de boue. Elle éclate de rire. Inachos, qui s'était remis à pédaler, s'arrête net de pédaler. Elle lance une orange pour chacun et laisse retomber la trappe. « *Lady of Spain j'adore you.* »

Nous avons trouvé un beau grand arbre au bord du fleuve, loin, au-delà de la fin du lé, et nous avons passé la nuit à califourchon sur ses branches hautes, comme deux singes. Des contingents de phares désarçonnés passaient, à la dérive entre ténèbres d'eau et ténèbres d'air. Nous avons parlé de la vieille Six, des fantômes, des loups, des tueurs à gages, des assassins qui s'évadent et qui rôdent.

— Nous sommes amies une fois pour toutes, n'est-ce pas, fille?

— Pour aussi longtemps que tu voudras.

— Jure-le. Trace une croix sur ton cœur crache pas : et dit : « Cochon qui s'en dédit. »

Ina a fait repeindre en jaune orange à Van der Laine les deux cheminées grandes comme des cheminées d'usine du steamer. Van der Laine passe son temps dans sa chambre à lire et à faire brûler des cigarettes. La moitié des cheveux sur la figure, elle a dû agiter les mains pour s'y reconnaître dans la fumée et lui dire : « Allez repeindre un peu en jaune orange les cheminées. Je ne vous nourrirai pas éternellement à ne rien faire. » Quand elle l'envoie se faire couper les cheveux, je pourrais mourir de rire. « Voici cinquante cents. Allez voir le barbier. S'il vous regarde comme si vous tombiez du ciel et vous demande ce que vous venez faire chez lui, dites-lui que vous désirez vous faire couper les cheveux. S'il répond qu'il voudrait bien mais qu'il a peur d'esquinter ses ciseaux, permettez-lui de se servir de sa tondeuse à gazon. S'il vous demande un pourboire, chantez-lui une petite chanson. »

Ina est venue s'asseoir près de nous sur le rebord large comme une margelle de la cheminée. Elle a actionné deux fois le sifflet assourdissant et elle est redescendue. Elle barbote dans le chenal, en slip et soutien-gorge, comme si de rien n'était, brisant sur ses genoux comme soucoupes et assiettes les morceaux de glace achevant de fondre. Nous dominons la terre, tout ce que l'œil d'un coup peut prendre de l'univers. La rivière Ouareau, au loin, a l'air d'une bande de chrome.

— Je me demande où commence la rivière Ouareau, comment elle commence... Un jour, nous irons en excursion, voir. Ce sera notre premier voyage. Dans dix ans, nous aurons tellement voyagé que nous aurons les jambes usées jusqu'aux genoux.

Asie Azothé trépine, applaudit.

— Nous emmènerons Inachos.

Nous essayons d'imaginer où nous serons dans cinq ans, à la même heure. Complètement absorbées que nous sommes par l'effort de transmigration, la peinture fraîche cesse d'irriter nos mains et nos mollets, toute la cheminée se dérobe sous nous. Nous sommes loin, à Sousceyrac, à Kaboul, plus loin que cela. Nous éprouvons le sentiment troublant de vivre tout en étant absentes de ce que nous vivons. Nous rêvons. Non; nous ne resterons pas ici à gâcher du mortier. Nous ne bâtirons rien; nous n'aurons pas le temps. Nous nous répandrons sous tout l'azur, comme le vent et la lumière du soleil. Nous nous mêlerons au monde comme une goutte d'encre à l'eau d'un verre : à toute sa surface comme à toute son épaisseur. Nous nous diluerons en lui jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de nous que lui. Nous nous

laisserons absorber par la création tellement qu'à la fin ce sera nous qui aurons absorbé. Nous ne sommes pas ici pour faire, mais pour prendre.

— Parle, Asie Azothe. Tu ne dis rien; n'as-tu donc rien dans le ventre?

— Que c'est haut ici! Que nous sommes bien ici! D'ici, la terre a l'air si grande que ma tête tourne!

Le monde est divisé en deux. D'une part, il y a nous sur notre terre; d'autre part, il y a tous les autres sur leur terre. Ils sont des milliards et chacun d'eux ne veut pas plus de nous qu'un serpent d'un serpenteaire. Appelons-les la Milliarde.

— La quoi?

— La Milliarde. Nous ne les rencontrons qu'un par un, mais ils forment un tout, ils sont unis, syndiqués, et c'est contre nous qu'ils le sont. Au centre du gazon de chacun est plantée une affiche qui dit, souvent en anglais : « Défense de marcher sur ce gazon. »

— Je sens que tu vas te fâcher encore.

— Pense à ce qui est hors de nous, à ce que nous ne portons pas; à ce qui ne nous suit pas. Disons qu'il n'y a qu'une carotte et que la Milliarde et nous mourons de faim. Qui mangera le légume? La Milliarde ou nous?

L'écume aux commissures des lèvres, je continue.

— Un jour, nous sortirons d'ici, un peu comme au printemps une rivière déborde. Mais nous n'inonderons pas quelques îlots et quelques maisons, nous couvrirons tout. Ils fuiront devant nous noyés jusqu'aux cuisses. Leurs oh et leurs ah épouvantables finiront en glouglou sous notre poussée continentale. Nous entraînerons lacs et fleuves, un peu comme la goutte de pluie, dans sa glissade sur la vitre, grossit en agglutinant les autres. Notre crue sera leur deuxième déluge. Abandonnant feux et lieux, les survivants se grouperont en une masse compacte que nous pousserons jusqu'au plus haut sommet de la plus haute montagne et séquestrerons là. Ils ne pourront plus alors que s'entre manger.

Asie Azothe voit cela comme si elle y était.

— Et après nous pourrons pénétrer partout. Nous entrerons, après avoir brisé les fenêtres dans les gares, les usines, les magasins, les couvents, les gratte-ciel, les bateaux et les banques, dont ils auront verrouillé les portes en partant. Ouvrant les maisons, nous trouverons les unes pleines de papillons et les autres pleines d'ânes. Nous visiterons les greniers, y emplirons des sacs de statues brisées et de voiliers embouteillés. Il fera un silence tellement grand que, d'une ville à l'autre, nous pourrons nous entendre chanter. En se retirant, nos eaux auront semé la terre de merveilles. Des algues géantes draperont les forêts blanchies de sel. Les rues des villes, comme des cassettes, regorgeront jusqu'aux toits de poissons de couleur, de barres de galions, de jambes de bois de pirates, de pièces d'or méconnaissables et de pierres précieuses. Marchant dans les marguerites, nous buterons contre des baleines.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. La Milliarde s'est organisée exprès pour que nous la haïssions et la combattions. Ils se vautrent sur nos territoires exprès pour que nous les en chassions. Ils mangent avec nos couteaux et nos fourchettes exprès pour que nous les leur enfoncions dans la gorge. C'est cela, la guerre de Troie, la guerre des Gaules, le traité d'Utrecht, la victoire de Aegos-Potamos. Ne crois pas ce qu'on se dit de soldat de la Milliarde à soldat de la Milliarde. Ne crois que moi : je suis la seule qui soit du même côté que toi. Il y a guerre, tout le temps. Si ce n'est pas toi qui vains, c'est toi qu'on vainc. Si tu ne te bats pas, tu es battue : tu les laisses jouir d'une victoire remportée sur personne. Tous ces nuages, toute cette herbe, toute cette eau, tout cela, à qui crois-tu que c'est? C'est à nous ou à la Milliarde. Où es-tu, crois-tu? Chez nous ou chez elle?

Elle me répond que je suis méchante.



Asie Azothe pense encore à l'inondation, à la couche de sel déposée par nos eaux en se retirant, aux paquebots échoués sur les flancs des montagnes.

— Tu as sucé la haine avec le lait, Iode.

— Que veux-tu que je fasse, Asie Azothe? Que j'aïlle à confesse?

Nous aidons Inachos à marcher en nous relayant. Inachos ne remet plus que rarement les pieds dans la chaufferie. Il n'y a jamais personne. Quand j'y vais, la vue du chat plumé me prend à la gorge comme une absence d'air. Tout ce qui devait se passer dans la chaufferie est passé. Est-ce cela qui reste quand une chose est finie? Inachos vit au grand air maintenant.

Ina est membre de la Milliarde, un point c'est tout. Tout est pour le mieux ainsi. Plus la Milliarde est nombreuse, plus on rit. Plus il y a d'eau, plus l'océan est grand. Plus il y a d'ennemis, moins la victoire est possible. Plus c'est impossible, plus c'est drôle. Je suis assise devant le chenal, sur un cheval mort. Asie Azothe soutient Inachos par la taille et il s'appuie sur son épaule : elle l'aide à marcher. J'appelle Asie Azothe. J'ai besoin d'elle. J'ai froid, et j'ai l'âme si vide.

— Viens ici, fille. Laisse tomber Inachos et viens t'asseoir près de moi. N'aie pas peur : laisse-le choir. Laisse choir cet imbécile, te dis-je! Plus tôt il mourra, plus tôt je serai débarrassée, plus tôt je n'aurai plus de raison pieuse de vivre.

Retirant doucement son bras, elle laisse Inachos s'abattre et, l'abandonnant loin sur la plage, se met à courir vers moi. Pris de panique, Inachos hurle. Ces cris font peur à Asie Azothe, la font courir plus vite. A bout de souffle, elle s'assoit près de moi, sur la tête trop étroite pour deux du percheron

laissé par les vagues. Inachos peut continuer tout à son aise de geindre comme un laindre : le danger est passé; pressée contre moi, elle ne craint rien, même pas Horus et le livre où il note les bonnes actions sur les pages de droite et les mauvaises sur celles de gauche, elle ne tremblerait pas devant le géant le plus hideux. Asie Azothe, rose parlante, je te vomis de ma vie, de toute la force de ce vide immense que tu laisses immensément vide.

— Dis-moi quelque chose, n'importe quoi. Mets des mots dans mes oreilles : il y a tellement rien dedans qu'elles vont éclater.

Il n'y a que de la sérénité dans la tête de Asie Azothe, un peu comme il n'y a que du néant dans un ciel serein.

Nous allons à l'école en skis. Un pied de neige neuve recouvre le sol. Il semble que nous pourrions, sur nos planches vernies étroites et minces, passer en ligne droite d'un continent sur l'autre. Les traces de la Milliarde ont été effacées, comme les taches dans le cendrier par le torchon. Les empreintes des bottes de leurs soldats sont enfouies, comme Troie sous Hissarlik. La terre est recommencée : et c'est Asie Azothe et moi qui, nous étant levées plus tôt que les autres, l'avons recommencée.

Ina a décidé de dormir tout l'hiver. Elle ronfle, serrant dans ses bras, comme un enfant sa poupée, un jerrican plein de somnifères. Aussitôt qu'elle reprend conscience, une autre poignée de pilules la remet knock-out. Elle ne prend même pas le temps d'avaler une bouchée. Tant mieux pour toi, grosse atrabilaire; cela te fera maigrir. Et si tu veux te faire sauter la cervelle, vas-y; fais comme chez toi. Quant à Van der Laine, depuis que je le connais, il lit pendant que les autres dorment

et dort pendant que les autres vivent. Il se lève, aspire deux gorgées d'un thé qui a passé la journée à pourrir sous son lit et va, traînant les pieds, chercher à la bibliothèque une brassée de romans tapissés de chiures de mouches. Nous avons eu une bonne. Elle n'a pas fait long feu. Elle volait, faisait de bonnes tartines à la mclasse, mettait le linge dans le réfrigérateur pour le faire sécher et ne s'arrêta pas de demander des augmentations de salaire. Je ne la laissais pas : elle riait tout le temps et avait des yeux bruns jaunissant au soleil qui me fascinaient. Après la mort de ma sœur, il n'y avait plus de corps à garder, Ina n'a pas engagé d'autres gardes du corps.

Si Asie Azothé ne venait pas me réveiller le matin, personne ne s'en occuperait. Les portes du steamer n'étant jamais verrouillées, Asie Azothé peut entrer comme dans un moulin. Elle saute tout à coup dans mon lit tiède, comme une sorte de soleil, propageant des rayons de froid. Elle enlève ses moufles et saisit mes chevilles avec ses mains glacées : j'ai le souffle coupé. Elle me tend ma robe. Elle range mon pyjama. Ina m'a acheté une robe quand j'ai commencé à aller à l'école et c'est celle-là que, été comme hiver, je porte depuis. Elle est infecte. On dirait qu'une division blindée a passé dessus. Quant à mon visage, surtout le matin, il n'est guère plus ragoûtant. Quand je dors, machinalement, je gratte mes bubes jusqu'au sang. Ma purulence ne dérange pas beaucoup Asie Azothé. Elle me sourit comme si j'étais la Vierge Marie. Son regard s'enfonce dans mes yeux comme si j'étais Rudolf Valentino. En plus de m'avoir prise en grippe, son frère aîné est avaré. Ce qui fait qu'elle doit voler tout ce qu'elle m'apporte à manger.

— Je t'ai apporté des chinois. C'est bon comme tout et c'est enivrant. On a de la difficulté à se tenir debout après en avoir mangé un. Mon frère aîné les gardait pour une grande occasion.

La jarre qui contient les chinois est énorme. Elle doit peser cinquante livres. Nous avons toutes les peines de l'enfer

à dévisser le couvercle. Ayant bien déjeuné, nous cachons la jarre comme il faut. Il ne faut rien laisser traîner : Inachos et Lange sont de redoutables affamés.

Qu'il a neigé ! Le sentiment d'être des conquêtes s'empare de nous, en dépit de nous, comme par effraction. Derrière nous s'étend ce dont nous venons d'entrer en possession, ce qui a été découvert. Ivres de puissance autant que de chinois, nous nous arrêtons de temps en temps pour regarder les sillons de nos skis, qui se sont remplis d'ombre. Devant, tout reste à découvrir : à voir, entendre, toucher. Peut-être des bijoux de glace, en forme de mouches et de papillons, sont-ils tombés du ciel en même temps que la neige. Où personne n'est encore passé, ne se peut-il pas qu'on trouve des ailes d'anges, des auroles, des branches d'étoiles, ou quelques-uns de ces œufs donnant naissance aux fleuves et aux lacs ?

Le menton sur le guidon de la bicyclette statique, Inachos pédale comme un dédale.

Cet hiver est le dernier à nous tenir prisonniers. Quand la neige sera fondue, nous nous en irons. Nous ne partirons vraiment que de Saint-Jean du Nouveau-Brunswick, où nous nous serons rendus en train pour éviter d'avoir des ennuis avec la police. Nous marcherons sur le bord de l'océan, vers le sud. Nous suivrons le littoral, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Je nous vois déjà trotter, à travers la ville, jusqu'à la gare. Je nous vois descendre du train à Saint-Jean et déambuler jusqu'à la grève. Inachos, qui est l'auteur de notre itinéraire, dit que le canal de Panama nous donnera du fil à retordre. Il ne croit pas qu'un pont l'enjambe. Sur toutes les photos qu'il a vues de cette œuvre de Lesseps, aucune construction

de ce genre ne figure, pas même une passerelle. D'ailleurs un canal n'est-il pas par définition le contraire d'un pont?

— Qu'est-ce qui te prend? Qu'avons-nous à faire de ponts? De toute façon, pont ou pas pont, nous traverserons le canal de Panama à la nage, entre les bateaux, entre l'étrave des uns et l'étrambot des autres.

— Tu ne penses qu'à toi! Tu sais bien que Inachos ne sait pas nager.

— Pour apprendre à nager on n'a besoin que d'eau! Et ici, au confluent d'un fleuve majestueux et d'une rivière limpide, ce n'est pas cela qui manque!

Nous marcherons, tout le long, sans chaussures, dans du sable blanc comme du sel et chaud comme du sang. Nous passerons sur des arcs de roc grands et minces comme des arcs-en-ciel. Nous ne fermerons pas l'œil. Ce sera si délicieux que de peur d'en perdre nous ne dormirons pas. Ce sera un jour sans fin, un seul jour. Nous ne mangerons pas : nous n'aurons pas faim. Des caravelles blanches nous accompagneront de loin, des caravelles autour desquelles tellement de mouettes tourneront que nous ne les verrons pas. Au sortir des villes nos traces dans le sable seront ensablantées.

25

— Referme la porte, fille.

Asie Azothe obéit, aussi silencieusement que possible. Nous nous accroupissons au flanc du lit de Ina et la regardons faire. C'est comme si elle faisait un cauchemar sans fin. Elle ne s'arrête pas de remuer, de donner des coups de tête. Elle est agitée comme un sac rempli de chiots à noyer. Quand je suis en colère, j'ai l'impression qu'un oiseau plus gros que moi, un aigle géant enraciné, bat des ailes de toute sa force dans ma poitrine. Nous sommes de la même race, grosse

56

atrabilaire sans tempérance! Je connais ce qui lui fait mal, ce qui la serre, tord, fouette, possède des pieds à la tête. C'est la médiocrité de la mise en scène. C'est le fait que la vie soit si banale et qu'on ne puisse la changer. Le terne, le tiède et le lent engluent.

— Elle est peut-être malade pour mourir.

La sueur perle sur son front brûlant et fait luire les lignes de ses paumes glacées. Elle a les paupières rougies, les lèvres blanches et gercées. Ses couvertures gisent, en accordéon, de chaque côté du lit. Ses oreillers sont entassés dans l'ébrasement de la fenêtre. Elle les y a lancés probablement parce que le soleil l'éccourait.

— Couvrons-la comme il faut.

Ina a cessé de se démener. Comme les héroïnes des œuvres défendues, elle ne porte qu'un slip et un soutien-gorge.

— Crois-tu qu'elle se réveillera si j'agrafe son machin?

Tout intimidée, grimaçant comme si c'était bouillant, Asie Azothe agrafe la porte-mamelles. Ina sue de partout, tellement qu'elle luit : son corps est comme couvert de squames. Serrant sa bouche à deux mains, Asie Azothe éclate de rire.

— Ce n'est pas ma faute. Les doigts de pied et le nombril des grandes personnes m'égaient.

— Tu n'as qu'à ne pas regarder les doigts de pied et le nombril des grandes personnes, petite vache!

Chacune d'un côté du lit, prenant les couvertures chacune par un bord, nous les étendons aussi doucement que Dieu le permet sur Ina et les replions sous le matelas. C'est comme si nous étions ses mères. Asie Azothe a repris tout son sérieux; pour tout dire, je ne l'ai jamais vue si gourmée. Elle bat les oreillers comme si elle mesurait six pieds et pesait deux cents livres. Puis, comme s'il s'agissait de la prise de Louisbourg, elle m'expose d'une voix blanche le plan qu'elle a élaboré pour qu'ils puissent être mis en place sans troubler le sommeil de Ina. Je soulèverai la tête juste assez pour qu'elle puisse les glisser dessous. Comme stratégie,

57

Napoléon a fait plus brillant. On n'a qu'à songer à la victoire de Québec.

— Elle respirait peut-être plus librement avec son machin dégrafé.

— C'est sûr. C'est certain. Il n'y a pas moyen d'en douter.

Toute rouge, Asie Azothe plonge ses bras sous les couvertures et dégrafe le couvre-buttes.

— Je suis habituée à ces choses-là. En Finlande tout le monde est tout nu l'été.

— Si tu retournes là-bas, emmène-moi.

Je repense à ce qu'un jour Ina a dit à Inachos et moi.

« Si j'avais eu conscience de ne plus être une enfant, je ne vous aurais pas faits, mes enfants. Ma mère me disait : " Fais des enfants, ma fille : c'est bien, c'est beau, c'est bon ! " La vieille idiote ! Nous avions tous vingt ans au moins, et elle ne s'apercevait pas que ce n'étaient pas d'enfants dont elle avait accouché, mais d'adultes, de pareils à elle ! Avoir des enfants ! Permettre que se créent des âmes où, comme dans la sienne, le fiel montera jour après jour comme minute après minute le sable dans le sablier ! Laisser des visages se former où, comme dans le sien, on pourra lire l'étonnement et l'espoir, puis le dégoût et le mépris ! Quelle dérision ! Quelle farce ! En faire d'autres à sa triste image et à sa misérable ressemblance ! Autant passer sa vie devant un miroir où on peut se voir de la tête aux pieds ! Être mère ! Pouvoir dire que ceux-là c'est vous qui les avez plongés dans l'inarrêtable dégringolade lente, que ces deux ou trois-là c'est d'entre vos mains tendres et douces et sous votre regard plein d'amour qu'ils sont partis se faire écœurer par les autres et écœurer les autres ! Tapotez un peu leurs petits derrières et envoyez-les se faire matraquer jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus se relever, puis frappez à coups de mouton jusqu'à six pieds sous terre ! Et qu'on n'oublie pas avant qu'ils partent, comme sa mère avant qu'on parte, de leur dire d'être forts, de ne se laisser abattre par rien. Peu importe qu'on sache bien qu'après avoir résisté jusqu'à la vacuité de leurs veines, après qu'ils auront

été vaincus à plate couture et qu'il leur aura semblé avoir tout perdu, ils s'apercevront qu'il n'y avait pas d'ennemis et qu'ils n'ont rien perdu, qu'ils se battaient contre des ombres et qu'ils n'avaient jamais rien possédé. Donner la vie, ce poison ! En faire venir d'autres en ce monde, cette galère ! Qu'il faut être cynique, méchant ou stupide ! Ici, il faudrait ne rien faire et ne rien dire. Ici, quoi qu'on fasse finit en mauvaise plaisanterie faite à ses dépens ! Ici, quelque jeu qu'on joue se termine en bon tour joué à soi-même, finit avec soi-même dans la banalité et l'angoisse jusqu'aux oreilles ! Ici, rester assis sur une chaise à attendre que les formes et la lumière se changent en néant et ténébres est tout ce qu'on peut faire sans se tromper. Mais allez, yeux et oreilles grand ouverts, rester assis sur une chaise ! Tout miroite. Tout vous fait signe, vous sollicite. La vie en vous, cette contraction spasmodique, cet élan morbide, se gonfle, vous gonfle, déborde, vous emporte. Que tu aies horreur des viandes, des pâtes, des fruits, des légumes et de tout ce qui se mange n'importe pas : la vie te forcera à manger. Je n'aime plus vivre, mais, et là est le hic, j'ai besoin de vivre, de m'accrocher à ce qui, je le sais, se brisera dans mes mains, de me fixer dans cet océan où volerait en miettes un quai en fer. Mais je ne me laisse plus enivrer par ce besoin : je ne suis pas masochiste, je ne veux pas souffrir. N'aidez pas la vie à se moquer de vous. Ne bougez pas : restez assis. Ne dites rien, ne faites rien : ne collaborez pas. Ne courez pas : ne vous élancez pas vers les gouffres ; regardez les gouffres avancer jusque sous vos pieds. Ou, si vous voulez à tout prix faire œuvre pie, défaites tout : abattez ce qui se dresse, éteignez ce qui éclaire, tuez ce qui vit et suicidez-vous. Ainsi, peut-être, vous aurez sauvé la face. »

Nous ne succomberons pas, Asie Azothe et moi. Nous ne nous laisserons pas abattre. Nous vivrons sans déchoir et nous mourrons en riant, et nous disparaîtrons grasses, et ce sont des cadavres resplendissants qu'ils viendront voir dans notre chapelle ardente. Nous chanterons dans le martyre. Tellement nous les aurons étonnés, les nègres qui nous auront

torturées se disputeront la viande de nos cœurs. Ce qui m'amène à penser aux gaux que York fait paître sur l'île l'été, depuis quelques années. York est fou à lier ! Cette année, il a décidé de les faire hiverner sur l'île, à ciel ouvert. Même, de peur que l'épaisseur de la neige ne les aide à s'échapper, il a fait hausser de cinq pieds la clôture. Les pauvres gaux ne s'arrêtent pas de beugler; plus il fait froid, plus fort je les entends.

26

Le dictionnaire sur les genoux et un stylo dans la bouche, Inachos n'a plus besoin de personne pour enrichir son vocabulaire. Quand il tombe sur un nom géographique, il l'entoure d'une spirale rouge, va d'une mappemonde à l'autre le retrouver et lui faire subir la même opération, puis se croise les bras et rêve. Les murs de sa chambre sont tendus de continents aux couleurs plus brillantes que drapeaux et perroquets; le plancher est bondé de pays plus multicolores que des tapis. Plus les spirales qui constellent les cartes ont de révolutions, plus Inachos a aimé. Que c'est beau, une Yougoslavie verte comme un billard, une Bulgarie jaune comme une banane ! L'eau, partout, est bleue. Inachos s'empare du nom « Carpentarie ». Il devient navire. Il flotte; le vent gonfle ses voiles. Le golfe de Carpentarie a donné son immensité à son âme. Il perd pied; il est parti, absent.

— Êtes-vous passé par là, docteur ?

— Non, Inachos. Pas encore.

Lange dilapide en voyages tout l'argent qu'il gagne à soigner Inachos. Il reste parti des semaines, des mois. Il revient joyeux, bavard, distrait : il rit différemment; il semble moins gros; il a changé de souliers et de veston; il nous regarde, mais son regard porte ailleurs; il salue Ina comme s'il la voyait pour la première fois. C'est par lui que nous avons été

initiés. Il ne sait rien de notre plan d'expédition, de nos réunions, de nos chartes et de nos recherches. Nous nous cachons de lui. Il ne comprendrait pas, lui qui voyage en fauteuil capitonné, en chambre à coucher munie d'un tourne-disque et qui s'en vante. Plus le paquebot était luxueux, plus il a joui. Il serait offusqué monsieur : c'est sûr et certain. Il essaierait de refroidir, avec toutes les observations pertinentes qu'il pourrait trouver, notre enthousiasme. Il ferait tout de toute sa force pour nous écœurer. Il n'est pas de notre espèce. D'ailleurs, si, lui ayant raconté tout, il lui prenait la fantaisie de vouloir venir avec nous, il faudrait, prenant bien garde de le vexer, que nous le blackbouillions, que nous lui fassions comprendre que gros et pataud comme il est il ne pourrait que nous ralentir. Il fait presque pitié : il prend soin de nous comme de son estomac et nous le traitons en intrus.

Nos réunions se tiennent dans la chambre ancillaire. Notre patente royale y est cachée : elle a été glissée sous le revêtement de fibro-ciment d'un tuyau. La porte est toujours fermée à clé. Nous parlons tout bas. Lange regarde partout et ne nous trouve pas. Bang ! Je me flanque un coup de massue sur les doigts : la séance est ouverte. Notre trésorière demande la parole. Elle a terminé l'enquête dont nous l'avions chargée et brûle de nous en communiquer les conclusions. Je suis capitaine-présidente. A Inachos a échoué le grade de sous-chef.

— Nous vous écoutons, madame la trésorière. Parle ou je te flanque un coup de massue sur la tête ! Qu'attends-tu pour parler, petite vache ?

Un littoral est-il interrompu ou ininterrompu ? Pue-t-il ?

— Étant donné que l'Océan Atlantique s'étend d'une façon ininterrompue depuis la péninsule de Boothia jusqu'à la Terre de Feu, son littoral, qui n'est autre chose que sa frange, devrait s'étendre ininterrompu depuis cette péninsule jusqu'à cette terre; et, par conséquent, nous devrions pouvoir suivre celui-ci sans difficultés, sans rencontrer de solutions de continuité, un peu comme on peut suivre un trottoir, un couloir...

— Un tiroir, une histoire, un mouchoir, un entonnoir, un cigare...

— Il n'en est rien! Nous nous sommes laissé emporter par notre imagination! L'humeur vagabonde nous a obnubilés à n'en plus pouvoir voir le bout de nos nez! Le coup d'œil le moins attentif sur une mappemonde nous découvre un littoral sectionné, lézardé, brisé, entrecoupé de larges et profondes fissures. A tout bout de champ, la côte s'arrête et fait place à des masses d'eau appelées embouchures dont certaines sont insurmontables (je sais que l'adjectif « insurmontable » ne peut qualifier que des choses convexes et que les embouchures ne le sont pas, mais je m'en fiche pas mal)... Je continue! ... Dont certaines, disais-je, témoignent...

— Témoignent!... On se croirait au procès de Dreyfus.

— S'il arrive qu'on soit obligé de se passer de vos commentaires, on n'en mourra pas, vous savez, madame la capitaine-présidente... Témoignent, disais-je, de cours d'eau larges comme des fous qui... proviennent... de l'autre côté du continent.

— Est-ce que « large comme un fou » est plus large que « large comme tout »?

— Dans un cours d'eau large comme un fou cent bateaux peuvent naviguer de front. Est-ce que cela répond comme il faut à votre question? Je continue! Nous qui sommes si ferrés en géographie, ne savons-nous pas que des rivières et des fleuves glissent jusque dans des océans après être tombés du haut de montagnes? Je me contenterai de citer onze noms : Saint-Jean, Penobscot, Hudson, Susquehanna, Rio Grande, Orénoque, Amazone, Paraguay, Chalia, Choile et Gallapagos. Un littoral est ininterrompu, certes. Mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'il soit pédestrement praticable. Pour des globe-trotters de notre acabit, un littoral est une succession de morceaux de littoral séparés par des abîmes. J'ai dit!

— Les fleuves! Les rivières! Pourquoi pas les ruisseaux et les voies de pluie pendant que tu y es?

— Il y a des ponts, Asie Azothé. J'ai lu dans le *American Geographical Magazine* qu'il n'y a pas un cours d'eau qui ne soit enjambé par au moins trente ponts.

— Je m'en fiche, monsieur le sous-chef! Les ponts n'ont rien à voir avec le fait qu'un littoral, qui est la lisière d'un océan, soit ou non ininterrompu!

— Peu importe! Pour des géants de notre acabit, aucun estuaire, aucun delta, aucun golfe n'est assez profond pour que nous ne puissions le traverser à gué!

— Si, en plus de n'avoir rien de fertile à dire, tu n'es pas ENGAGÉE (il faut bien que tu manges, pauvre toi) par quelque simplet ou quelque niais pour critiquer, tu ferais peut-être aussi bien de te tenir coite.

— Vous voulez savoir si un littoral est ininterrompu ou non... Je vais vous le dire; tenez-vous bien. Tout est relatif. Pour un pou, les joints entre les planches brisent l'uniformité de la surface du parquet, mais pour un être qui est assez grand, qui a les jambes assez longues, aucune rimaye n'est assez large ou assez haute pour briser l'uniformité de quoi que ce soit!

Tout est consommé. La séance est close. La capitaine-présidente, le sous-chef et la trésorière se retirent à la queue leu, en file indienne, en rang d'oignons.

— York, vous êtes presque aussi sadique que Sacher Mosoch. Qu'est-ce, dans le monde, qui vous a poussé à priver les gauris de stabulation cet hiver?

— La curiosité scientifique.

Il fait si froid depuis une semaine que les rivets pètent aux sutures de la coque du steamer. Mais les gauris n'ont pas qu'à se débattre pour ne pas mourir de gel. Il leur faut aussi,

afin de ne pas mourir de faim, pour avoir accès à une paille verglacée, fouir *unguibus et rostro* une neige dont la couche ne cesse de s'épaissir. York nous a affirmé qu'il ne leur ferait pas porter un seul brin du foin dont sa grange regorge.

Il doit être minuit. Asie Azothé me téléphone.

— Le beau York sort d'ici. Il a dit qu'il avait trouvé deux des gauris morts ce matin.

Il en rit; il s'en vante presque. Il les a trouvés sur le dos, les pattes tendues vers le ciel comme pour l'implorer, raidées comme la fille de Loth après avoir été changée en statue de sucre.

— Il n'y a plus une seconde à perdre.

— Habille-toi; je te rejoins. Attends-moi sous le préau; j'arrive.

— Bravo, fille! Je suis prête.

Nous travaillons toute la nuit. Nous voyons l'heure de ne pas pouvoir pénétrer par effraction dans la grange. Renforcées de larges bandes de fer et barrées d'énormes lambourdes cadennassées, les portes se révèlent imprenables, momentanément insurmontables. A tout hasard, nous le souhaitant moins invulnérable, nous montons sur le toit. Diable merci! Une sorte de tabatière la coiffe. Quelques bons coups de pied, et tout éclate, carreaux comme petits-bois. Je sauterai la première. Le puits d'ombre qui s'ouvre sous nos yeux n'offre rien de riant.

— Et si tu meurs empalée.

— Aucune importance! Je suis si laide La vie ne vaut pas la peine d'être vécue quand on n'est pas assez belle pour que les garçons aient envie de faire des cochonneries avec vous.

Je me laisse pendre un moment des bords du châssis violenté. J'oublie tout, lâche tout. Je plane, retiens mon souffle. Ouf! Je ne suis tombée ni sur une machine aratoire ni sur le fil du fer d'une hache. J'appelle Asie Azothé; son visage d'albâtre brille comme une lune dans le clair de neige.

— Viens, fille; saute. Pas de danger. Une mer de foin!

Sur quoi atterrit-elle? En plein sur ma tête! Mais cela nous fait plus rire que cela ne me fait de mal. Nous piétons dans le noir, tâtant tout. Le foin embaume, sent encore l'été du soleil et des prés. Nos vêtements sont blanchis, comme tout salés. Marchant à la façon des sonnambules, nous heurtons une roue de charrette. C'est ce que nous cherchions. Le chargement s'effectue rapidement. Je lui tends le foin par brassées. Elle le prend et le foule à pieds joints. Le foin, si sec qu'il semble prêt à prendre feu, semble souffrir dans mes bras glacés et sous les bottines enneigées de Asie Azothé. Sortir la charrette de cette barricade ne sera pas très facile : mais plus le fourrage s'entasse dans la charrette et moins (l'heure où nous l'aurons résolu approchant à mesure) le problème a de sens et d'importance. Nous dénombrons neuf cadenas, plus gros les uns que les autres. Reentrant dans la grange, nous butons sur un coffre à outils qui contient de tout.

— Une scie à métaux! Nous avons la baraka! Sésame, tu vas t'ouvrir ou tu vas dire pourquoi!

De cadenas en cadenas, la scie mord de moins en moins. Au septième, devenue brûlante, elle se rompt brusquement, fouettant mon visage. Patientes comme des anges, nous usons jusqu'à la corde les moitiés de la lame, puis retournons nous plonger dans l'étude du contenu du coffre à outils. Il ne nous reste plus qu'un cadenas à vaincre et il est à demi vaincu. Je saisis un vilebrequin, un rabot, un tournevis, un pied à coulisse... Une pince-monseigneur! De façon qu'elle prenne appui sous la lambourde, nous introduisons l'extrémité la plus étroite du levier dans l'arceau aux pieds profondément entaillés de notre dernier obstacle. Nous poussons, tirons, secouons : la serrure ne donne pas signe de faiblesse. Je me juche sur la lambourde, flanque des coups de pied à la pince-monseigneur, saute dessus : rien à faire, monseigneur. Sers à quelque chose, fille : aie une idée! Nous trouvons un bout de tuyau le long de l'embase. Nous allongeons notre levier avec, nous mettant en boule, nous y pendons. Crac! La soudaineté de la rupture nous surprenant, nous

sommes projetées tête la première contre la fondation de ciment, tant et si bien que nous passons près de nous assommer. Asie Azothe dit qu'elle gardera le cadenas en souvenir. Elle tapote pendant quelques instants la poche de sa canadienne où elle l'a enfoui. Il sort de petits nuages de nos bouches. Exténuées, nous les regardons sortir. J'écoute mon petit bout de chou d'amie respirer comme d'autres écoutent une valse de Charles de Gaulle. A l'œuvre! Laisse-moi le temps de souffler! Nous soulevons la lambourde de ses mentonnets; elle nous choisit sur les ortels; nous la faisons culbuter hors de la voie. Toute seule, la grande porte rouge s'est entrouverte. Nous suivons le sentier battu par le traîneau de York. Les grandes roues minces comme des épées s'enfoncent jusqu'aux moyeux dans la neige. Attelée à un seul brancard, j'exerce une faible traction. Arc-boutée contre le caisson, Asie Azothe exerce rien... de toute sa force. A chaque congère, nous nous enlisons, échouons, ancrées jusqu'au cou. Il faut déblayer de nos seules mains les milliers de pieds cubes de neige, et les mains de Asie Azothe ne jaugent pas plus qu'une cuiller. Une forte bise souffle. Elle nous ravit notre foin par javelles, nous en éparpille et charrie le quart d'un seul coup. Nous avons franchi le chenal, sans nous en rendre compte. Nous atteignons la barrière du pacage. Nous exultons. Les gaus vont humer le fumet capiteux de notre cargaison et se ruer sur nous. Il n'en est rien. Ils ne redressent même pas la tête. Ils restent à l'abri du vent, accotés contre les restes du château.

— Mange! Mange! C'est bon! Boudes-tu? Ce n'est pas gentil, tu sais, après tout le mal que nous nous sommes donné...

La manne que nous avons entassée jusqu'au mufle de chacun, ils ne la reniflent même pas. Ils ne desserrent pas leurs gueules hérissées de glaçons de bave.

— Ils ne sentent pas la faim : ils ont bien trop froid.

Nous nous sommes trompées. Tout ce que nous pouvions faire pour les gaus s'est avéré dérisoire, inutile. Toute découragée, je regarde les yeux battus de Asie Azothe. Ne

nous laissons pas écœurer! Dussions-nous mettre le feu à la neige, nous les réchaufferons! Je demande à Asie Azothe si elle sait s'il y a du pétrole au manoir. Elle ne sait pas, la petite vache! Nous fouillons le hangar et le garage, y mettons tout à l'envers, ne trouvons rien. Dans le tambour de l'entrée latérale, nous tombons sur un bidon de xylol.

— Bien que dégageant une chaleur terrible, ce carbure brûle excessivement lentement. Il entretiendra la combustion jusqu'au lever du soleil.

Nous portons le bidon sur une luge et, à toutes jambes, traînons le tout vers le pacage. L'allumette lancée dans la charrette vidée et copieusement arrosée de xylol se transforme, après une sorte de coup de tonnerre, en torche. Les gaus regardent, les yeux débordant de points d'exclamation et de points d'interrogation. Des bouffées de la chaleur intempestive caressant leurs visages, ils ruent et encensent, comme à Lourdes Isabelle Rimbaud quand pour la première fois la Sainte Vierge lui est apparue. Timidement, un gaur s'approche, puis un autre. L'aube les voit, comme une nombreuse famille autour de la table, tous assemblés autour du feu. Ils ont mangé tout le foin. Ils ont l'air contents. Asie Azothe dort, pelotonnée comme le chat sous le poêle. Un gaur s'étant couché pour ruminer plus à son aise, elle s'est assise contre lui, dans la chaleur de son ventre, à l'abri du vent, et elle s'est endormie. Prenant bien garde de la réveiller, je la dépose sur la luge. Comme c'est touchant, quelqu'un de beau qui dort. Toutes les fenêtres du manoir sont illuminées. Quatre voitures de police sont alignées dans la cour, de celles qui sont empanachées d'un lampion rouge. Asie Azothe est sur mes bras; elle ne s'est pas réveillée. Je l'emmènerais bien coucher au steamer, mais cela ne ferait que lui compliquer davantage l'existence. C'est celui de ses huit frères qui a deux doigts d'une main coupés qui m'ouvre. Arrivée au bout du hall, toute la population du village se rue sur moi. Ils sont tous en pâmoison. J'étriperai comme rien cette division blindée de banalité bête de la Milliarde, ces grosses valétu-



dinaires et ces metteurs enceinte de grosses valétudinaires! Entre autres, je reconnais Van der Laine. Je leur échappe de justesse. Je vole tant la haine m'excite. J'atteins le haut de l'escalier. Je laisse tomber mon fardeau sur son lit. Je saute par la fenêtre.

— La petite sorcière!

— C'est une incarnation du diable, une possédée!

— Regardez ses yeux; on dirait de la braise. Il fait trente degrés sous zéro et elle ne porte pas de moufles!

— Mon doux Seigneur! Elle ne porte même pas de bas!

— Qu'attendons-nous pour la faire enfermer?

— Les niches de Mancieulles ne sont pas assez sûres pour un monstre pareil!

— J'ai un neveu à Mancieulles : c'est un ange à côté d'elle. Il ne ferait pas de mal à une mouche. Tandis que cela j'en suis sûre, n'hésiterait pas à donner l'estrapade à Sa Sainteté le pape Pie XII.

— On a su qu'elle prend plaisir à dépecer vivants les petits animaux.

Je suis trop fatiguée. Aussitôt revenue de l'école je me couche. Je me réveille : il fait noir. J'entends Van der Laine tousser, depuis l'autre bout de la coursive. Le vent hurle derrière ma fenêtre givrée, assez fort pour briser les carreaux. La maîtresse a dit que de mémoire d'homme il n'a jamais fait si froid. L'espagnolette brille de glace. Je claque des dents. Je descends dans la cale, me promène, examinant, calculant. J'ai pris ma décision; je remonte. Je noue un cache-nez autour de mon cou, sors. Une poudre-rie pire qu'une mer en furie déferle, embrase en blanc toute la campagne. La bourrasque qui m'accueille m'ar-

rache du sol, me lance. Je me relève : je suis déjà transi. Je ne peux plus fermer les paupières : elles sont gelées. Les mitrailles de grêlons tirées de la crête des congères me fouettent, plus pénétrantes qu'un embrun. J'ai peur que mes yeux se brisent comme des œufs, j'ai peur tout court. J'ai envie de faire demi-tour. Et puis zut! Je n'en mourrai pas! Qu'est-ce que pâtir? Après, on ne s'en souvient même plus. Qu'il fera bon, quand tout sera fini, s'allonger contre les tôles de la chaufferie! J'ai lancé pelote de neige après pelote de neige en vain contre la fenêtre du brisis. Asie Azothe n'est pas venue à l'école aujourd'hui. Elle devrait être fraîche et dispose. Ou a-t-elle contracté une grippe? Je piétine, tourne en rond, arpente la cour. Il me semble que, bien qu'elle ne puisse me prêter qu'une assistance négligeable, sans elle, sans sa présence douce, étonnée et attentive, le succès de l'entreprise, comme son échec, perdra presque tout son sens. Tu aurais du mal à te passer d'elle, n'est-ce pas, grosse valétudinaire? Soudain, une lueur jaune imprègne la glace ciselée de la fenêtre. Les battants battent.

— Iode? Est-ce toi?

— Qui veux-tu que ce soit? John F. Kennedy? Joseph Staline? Charles Aznavour?

— Attends! Je m'habille!

Elle reparait, tout en couleur, tout emmitouflée.

— Je ne peux descendre! Il y a du monde plein le salon!

— Saute par la fenêtre!

— Hein? Parle plus fort!

— Saute par la fenêtre!

— Tu es folle! Des plans pour me tuer!

— Pas de danger! J'ai sauté hier! Je n'ai rien senti!

Elle se lance. Elle vole : on dirait un ballon de plage. Sa forme multicolore disparaît sans bruit dans la neige. Son visage à deux doigts du mien, elle rit. Son rire résonne en moi comme dans une grotte. Elle presse son front encore chaud contre le mien : c'est comme si quelqu'un braquait une lanterne sous mes yeux. Quelque chose serre mes jugu-

laïres : une envie folle de l'embrasser. Je lui dis en deux mots ce qui m'amène.

— Crois-tu que nous allons pouvoir?

Elle déplore ce qui est arrivé à mes oreilles. Cela est-il douloureux?

— Je les ai trouvées comme cela ce matin. C'est tout.

— C'est drôle. Comme elles sont grosses! Qu'elles sont épaisses!

Elle tâte les pauvres oreilles, fort intéressée par l'espèce d'élasticité qu'elles ont prise en se transformant. Cesse de tâter! Regardez, mais ne touchez pas : vous êtes dans une librairie, non dans une salle de lecture!

— Pauvre toi! Tu as l'air d'un vrai mauvais esprit maintenant.

Le blizzard crie si fort et charrie si épais de neige que nous avons parcouru le pacage de part en part sans entendre ou voir un seul gaur. Où sont-ils passés?

— J'entends beugler. Par là! Viens!

Nous les trouvons groupés autour de la charrette calcinée. A travers la tempête, nous ne pouvons vraiment voir que ceux qui ont des taches noires.

— Ils étaient sûrs que nous reviendrions. Ils sont restés, pour nous attendre, à l'endroit même où nous les avons quittés.

— Qu'as-tu, Asie Azothe, à délirer comme cela? Es-tu malade? As-tu la peste?

Les gaur sont bien là. Comment, dans le monde, allons-nous nous y prendre pour les amener à nous suivre? Asie Azothe a l'impression qu'ils comprendront si elle leur explique tout comme il faut. Tu peux toujours essayer, petite vache. Elle leur parle. Ils ne m'écoutent même pas! Ce qui est excessivement surprenant! Il me vient une idée : Hâthor. Hâthor est leur roi. Il nous suffira de convaincre Hâthor. Tous les autres gaur, comme au temps de la jungle indienne, suivent Hâthor, où qu'il aille, les yeux fermés. C'est York qui m'a dit cela. Où est Hâthor?

— C'est celui qui a les cornes coupées et un anneau dans les naseaux.

N'y voyant rien, nous sommes obligées d'explorer à tâtons chaque muflle.

— Je l'ai! Ici!

Je n'ai jamais été en très bons termes avec Hâthor. Monsieur n'aime pas qu'on le touche. Et, à la moindre contrariété, il peut se cabrer et foncer sur tout ce qui se trouve devant lui. Sans fausse bravoure, résolue au pire, je le saisis par l'anneau et tire. Plus, de mon côté, je force, plus Hâthor, du sien, résiste. Il ne m'aide pas.

— Viens! Viens donc! Avance donc, gros salaud!

Pour sa part, Asie Azothe, se frappant les cuisses et sifflant, l'appelle comme on invite un chien. Hâthor, ayant pris son air buté, commence à renâcler et à piétiner : sa colère monte. Arc-boutée, des deux mains, je tire de plus en plus fort. Tue-moi, gros fou; cela ne me fait rien! Excédé, il secoue largement et violemment la tête. Je reste opiniâtrement accrochée à l'anneau. Il me soulève de terre. Il m'agite, un peu comme le peureux son drapeau blanc. Je sens mes os se disloquer, mes bras s'arracher. Je lâche tout et suis projetée à vingt pieds.

— Essayons autre chose.

Il faut bien. L'appât d'une poignée de paille ramassée fêtu par fêtu ne nous réussit pas plus que la manière forte. D'autres ruses se soldent par des résultats également négatifs.

— Faisons semblant de nous en aller.

Faisons toujours... Nous partons, laissant la barrière ouverte. Nous nous éloignons, tranquillement. Nous lançons de temps en temps un regard hypocrite en arrière. Rien. Rien, par-delà la vaste neige brassée, ne semble bouger.

— Marchons encore un peu.

Nous marchons encore un peu. Nous nous arrêtons de nouveau, prêtons de nouveau l'oreille. Rien. Asie Azothe appelle Hâthor, lui crie de sombres avertissements.

— Hâthor! Hâthor! Hâthor chéri! Nous nous en allons

pour de bon! Nous ne reviendrons plus! Vous mourrez tous de froid et ce sera ta faute!

Toujours rien. Les mains en porte-voix, la tête levée, dressée sur ses ergots, Asie Azothé se remet de toute ses cordes à lancer des invitations et des choses comminatoires. Si je n'étais si gelée, la voir faire me ferait pouffer. Toujours rien. Aucune réaction. Aucune sorte de réponse. Nous nous laissons choir dans la neige. Nous sommes complètement découragées. Nous démissionnons.

— Tant pis pour eux!

D'un coup, le visage livide, comme si l'heure de la résurrection des morts sonnait, Asie Azothé se lève. Elle sent, voit ou entend quelque chose.

— Écoute! Cela beugle!

Elle a raison. Un grondement lointain, plus grave que celui du vent, bien distinct, peut être entendu. Qui plus est, prêtant attentivement l'oreille, nous éprouvons le sentiment, une sorte de certitude physique, qu'un lourd convoi ébranle le sol et qu'il se déplace vers nous.

— Cela y est! Je les vois! Les vois-tu?

Nous bondissons de joie. Dans les bras l'une de l'autre nous nous roulons dans la mousse blanche, poussant des cris aussi aigus que possible. En silence, ils nous talonnent. Quand nous changeons de direction, ils changent de direction. Nous arrêtons-nous; ils s'arrêtent. Zigzaguons-nous; ils zigzaguent. Ils nous suivent, en file indienne. Ils passent à travers les bancs de neige comme à travers rien, un peu comme sur la mer le navire d'un coup d'étrave fend la vague. Ils se fient à nous comme Sa Sainteté le pape Pie XII au bon Dieu. Y étant enfoncées jusqu'aux épaules, ce n'est pas tant dans la neige que nous marchons que dessous. De là-haut, nous devons avoir l'air de nager. Est-ce que le bon Dieu savait qu'il y a des gours processionnaires et qu'ils se laissent conduire par des petites filles? La neige étant partout de la neige, nous avons traversé le chenal sans nous en rendre compte. Asie Azothé est contente, émue, émerveillée jusqu'aux larmes.

Elle me dit pendant une heure combien des gours peuvent être gentils quand ils s'y mettent. J'entends sans l'écouter mon petit bout de chou d'amie. C'est le blizzard que j'écoute. Je m'amuse à identifier d'autres cris dans les modulations de son cri; des cris de marmottes, de serpents, d'éléphants, de singes, de rhinocéros, d'oiseaux, de chevaux. Il me semble qu'il passe dans le ciel toutes sortes d'animaux effrayés. J'écoute la neige mitrailler mes oreilles, la neige crépiter comme de l'avoine en grains en rejaillissant sur la neige, la neige remuée par mes jambes se faire prendre par un nuage de neige sifflante, les rideaux de neige accrochés aux falaises de neige battre, se tordre. Asie Azothé ne cesse de se retourner. Ils nous suivent sagement, tous les vingt, à la queue leu leu. Elle n'en croit pas elle-même. Ces grosses bêtes féroces venues des jungles d'Asie jouent avec nous, sont nos alliées, nos complices! Ils connaissent nos visages! Ils nous accompagnent parce qu'ils savent que nous sommes Asie Azothé Malmo et Iode Ssouvie! J'en ai assez de l'entendre s'émouvoir, se répandre, se donner. Il faut être prudent, toujours se méfier, garder le plus possible tout ce qu'on a pour soi.

— Si tu veux le savoir, nous leur sommes tout à fait indifférentes, ils se fichent complètement de nous. Tout ce qu'ils comprennent, c'est que nous sommes inoffensives, comme les oiseaux qui les survolent et les lombrics qu'ils piétinent. Ils en ont par-dessus la tête d'avoir faim et froid; voilà tout. Ils auraient suivi n'importe quoi pourvu que cela leur laisse la barrière ouverte. Les animaux sont comme la Milliarde : peureux. Ils n'accordent leur confiance qu'à des êtres sans danger, d'une déferente inertie, d'une complaisante infériorité. Il n'y a pas de quoi nous vanter.

— Tu vois tout en noir! Grosse pessimiste!

— Être craint, terrifier, horrifier, stupéfier, menacer, être dangereux, faire mourir de peur; voilà ce qu'il faut.

Nous voyons si peu où nous allons qu'il s'en faut de peu pour que nous entrions en collision avec le steamer. Il s'est

dressé devant nous, tout à coup. Sa masse noire a surgi de la neige comme la souris de la farine. Les gaur nous précèdent sans réticence dans la cale tiède. Enfin, Asie Azothe s'est tue. Nous faisons bouillir du muscadet. Contemplant dans nos têtes l'œuvre herculéenne (songez aux écuries d'Augias) que nous venons d'accomplir, nous entreprenons de nous souler. Le vin bouillant se répand dans nos ventres engourdis sans produire d'autres effets que ceux sensibles à nos oreilles. En d'autres mots : nous entendons glouglouter, mais nous ne sentons rien. Se réchauffant, nos visages et nos mains passent du mauve à l'écarlate. Nous sommes étendues sur les tôles, contre la fournaise, comme deux Inachos. Je dis à Asie Azothe de continuer à ne pas parler. Ayant entendu tout de travers, elle me parle de la fessée extraordinaire et fantastique qu'elle recevra quand elle rentrera au manoir.

— D'où viens-tu? Pourquoi rentres-tu si tard?

Elle ne leur dira rien. Ils me téléphoneront, tonitrueront, menaceront. Ils ne sauront pas. Et si le monde du steamer continue à ne plus descendre dans la cale, il passeront un bon bout de temps à tout ignorer.

29

Le lendemain, je suis allée voir : la neige avait tout effacé; il ne restait plus sur le chenal une trace de la traversée frauduleuse. Tout le village cherche les gaur de York, énigmatiquement disparus il y a trois jours. Que tout le village cherche! Que tout les villageois s'arment d'une loupe, s'habillent en Sherlock Holmes et cherchent! Ils ne sauront rien. Ina dort, Van der Laine lit, et je suis sûre que si Lange et Inachos découvrent le pot aux roses ils se rangeront de notre côté. Nous avons donné un nom au silence que nous nous

74

sommes juré de garder au sujet du mystère des gaur. C'est : Nabuchodonosor 466. Ils me soupçonnent, me questionnent. C'est Iode Ssoovie qui les a cachés! Fouillez-moi! Déshabillez-moi! Ouvrez-moi! Quelez-moi!

— Petite sorcière! Tu ne perds rien pour attendre! D'abord : les niches de Mancieulles, ensuite : le pilori, dans dix ans : Pantelleria, enfin : l'échafaud.

— Tu ne seras pas là pour jouir de la chose, gros chancre! Tu es tellement pourrie que des morceaux de peau tombent sur moi quand tu secoues un peu la tête en me parlant.

30

Quatre heures de la nuit, l'heure des visiteurs sinistres. Je ne dors pas : je ris. Je ne me suis pas mise au lit pour dormir, mais pour naviguer. J'ai traversé l'océan, en profondeur, de haut en bas. J'ai touché le fond de l'abysse et, lourde comme les pierres et malheureuse comme les pierres, j'y gis. J'y retrouve la forme d'où j'ai fui ce matin, la forme gluante et puante d'où j'ai galopé ce matin jusqu'à la grève, jusqu'à la forêt, jusqu'à la montagne, la forme impossible d'où je me suis échappée ce matin comme des mains d'un agresseur : ma vraie forme. Comme il m'est agréable de sombrer, molle, les yeux ouverts dans le noir, jusqu'à la dissolution totale de mon déguisement et, rendue là, de me reprendre, d'embrasser telle qu'elle est (nauséabonde) Iode chérie. Qu'il m'est agréable d'être engloutie, comme dans des neiges fluides et chaudes, jusqu'au plus vrai de ma solitude, d'explorer les silences sous-marins où l'Iode chérie fausse a quitté ce matin l'Iode chérie seule, où l'Iode chérie seule attend toujours l'Iode chérie fausse. Je m'appréhende, je me devine, je m'aperçois, je suis interloquée, je me regarde langoureusement, je me raconte mes bons tours d'une voix sensuelle,

75

je me prends, avec toute la douceur du monde, dans mes bras : c'est cela, rire. Être moi : être seule avec moi et bien : n'y avoir que moi. L'amer a sûri, tourné; l'amer s'est changé en hilare. Aux profondeurs où j'ai atteint, le monde ne colle plus à ma peau, je suis dans ma seule âme, je n'entends rien que les éclats de rire qui la dévorent, la consomment. A une embouchure plus large qu'un golfe, la presse puissante, impétueuse et encadrée de fanfares de la Milliarde plonge dans une rimaye, disparaît dans un gouffre. Je ris de plus belle! Je reconnais des visages familiers, plus désopilants les uns que les autres. Je vois Van der Laine que, bien qu'il vogue au plus épais du débit, j'ai pu retrouver grâce à la lampe qui éclaire son roman. Je vois Ina qui, bien résolue à durer jusqu'à l'abîme, rumine des pilules. Je vois Inachos, qui, après s'être cramponné au rivage, s'est laissé convertir par moi, s'est emballé, se précipite vers le précipice à la vitesse d'un sprinter. Mais le meilleur personnage, la marionnette maîtresse de ce théâtre par lequel je me fais si sottement posséder, c'est Asie Azothe. Avec elle, c'est jusqu'aux larmes, jusqu'à la passion, jusqu'au sang que je me laisse être dupe, que je me laisse jouer le bon tour. Comme je plains les acteurs à qui leurs répliques interdisent de rire! Le rôle qu'on fait jouer à Asie Azothe pour m'induire en erreur, pour que je me prenne au sérieux, fonctionne si bien, me jette dans un ridicule si grand que je rivalise en niaiserie avec ses huit frères. Or, ceux-ci croient si fort que tout cela est vrai, mordent à ce point, sont convaincus si fort du tragique de la chose, qu'ils me prennent pour une véritable délinquante juvénile et qu'ils m'ont fait repeindre une niche à Mancicuelles! La maîtresse dit qu'un être est cause de la cause de toutes les causes, que ce qui arrive est la faute de Jupiter. Je ne crois pas qu'il y ait de Grand Coupable. Je vois qu'il n'y a que des volontaires, des volontaires plus ou moins conscients, à un processus de forme impersonnelle (il pleut, il semble, il y a) et de fond imaginaire. Il y a beaucoup d'appelés et beaucoup d'élus. Peu

refusent carrément d'être volontaires (peu se suicident) et peu sont volontairement volontaires. Est-ce que cela te fait assez endéver, grosse hypocondriaque?

Quatre heures! C'est l'hiver en ce pays, les ours dorment et je ris. Présentement, en Afrique, les nègres, essorillés et les jambes enrobées de grelots, sautillent au rythme d'un cor : je ris. Quand Ina se réveille, elle éprouve d'un seul coup, d'une seule sensation, toute l'angoisse accumulée en trente ans; tout ce qui hier lui était amer se remet d'un seul coup à être amer; l'air de toute sa vie se remet d'un coup à l'abrasifier, abrasionner. Chaque fois qu'elle se réveille, elle est renversée par la même charge : Elle repénètre en elle-même comme poix bouillante. Cela ne me fait rien, cela me fait rire. Je ris : j'aime mieux me sentir du côté des géants, du côté de ceux qui rient, que du côté de ceux dont ils rient. Sa mère lui ayant dit de se marier, Ina se maria. Sa mère mourut. A l'âge qu'elle a, tous ceux qui utilisaient sa vie s'en sont allés. Ils l'ont laissée ici, avec nous, avec des étrangers, avec des individus qui ne savent pas s'en servir, qui ne savent même pas lui parler, qui ne la connaissent même pas puisque qu'ils ne connaissent d'elle que le fantôme d'elle que lui a laissé son passé. Je pense en riant au calvaire inconséquent de ma mère. Je m'endors en riant.

Chaque soir, nous creusons dans la neige une fosse dans laquelle nous déposons, paquet par paquet, les fèces molles des gours. La cale pue comme un marché au poisson. Mais nous sommes dures à décourager. Nous ne les relâcherons qu'au printemps. Nous sommes blindées, prêtes à tout. Mis au courant, Inachos et Lange ont promis d'observer une stricte neutralité. Ferme ta gueule!

Ils beuglent sans interruption, jour et nuit, de plus en plus

fort. Nous ne voulons rien savoir. Plus il neige, plus je vois qu'il neige, plus je me sens sollicitée par la neige. Plus il fait froid, plus j'ai envie de sortir. Nous nous sommes mis les pieds dans les plats, mais cela ne nous fait rien. J'aime que la vie me déborde, m'investisse, me prenne jusqu'à la suffocation. Je veux une Milliarde, un monde offensif, agressif, méchant : je rendrai le monde tel s'il ne l'est pas. Je ne veux pas d'une ambiance où je m'étiolerais de facilité, de tiédeur, d'ennui.

La lune brille et nous nous rencontrons au milieu du chenal. Elle court à ma rencontre, bigarrée comme son livre d'images. Elle court, la bouche pleine de ce qu'elle a à me dire.

— York sort du manoir!

En plus d'être éleveur, York est marchand de légumes. Le samedi, il va vendre des légumes au marché du chef-lieu; et, habituellement, en retour de ce que nous l'aidons à charger son camion, il nous emmène. Asie Azothe m'apprend que, la faisant sauter sur ses genoux, York lui a dit qu'il nous avait joué un bon tour, que nous ne pourrions l'aider à charger son camion puisque c'était déjà fait. Au fond, c'est une bonne nouvelle : l'approvisionnement des gaur s'en trouve facilité. Nous n'aurons pas à enfoncer des portes. Nous n'aurons qu'à accoster le camion, soulever la bâche et nous servir. Passons par le chenal : il reste de grands ronds de glace vive! Elle est d'accord. Je lui demande si elle veut se faire traîner. Elle crie que oui et se jette à plat ventre sur mon toboggan. Elle s'agrippe bien aux cordes : elle a l'habitude : elle pare par anticipation à tout danger et à tout vertige. Je me passe la guide au cou, me mets à courir; nous dévalons, une avalanche nous emporte. Asie Azothe est aussi légère qu'elle est pâle, légère comme un nuage, si légère qu'elle absorbe toute pesanteur, que les patins glissent plus vite que je ne cours, que nous montons comme un cerf-volant. Je me laisse galoper plus vite que moi, heureuse, ivre, le traîneau sur les talons. La neige, aussitôt apparue sous mes pieds, est dépassée. Le mur de la nuit, talonné, fuit comme un cerf aux abois. Je

cours : j'imagine que je suis le vent, que je coule comme, dessous, l'eau. Nous allons tout rejoindre, fille, tout dépasser. Battus, hors d'haleine, le vent, la neige, le ciel et la lune s'écrouleront, loin derrière nous, et nous nous trouverons seules dans le silence et le vide. Je suis étourdie de vitesse : j'ai l'impression de tomber du haut d'une maison, d'une falaise, du soleil. Des larmes de froid roulent comme des billes sur mes joues, mon nez. Quand nous dégringolons d'une congère sur un de ces parquets noirs d'où le vent a balayé toute la neige, je ne peux plus exercer aucun contrôle sur mon train. La guide se relâche, les toboggans et Asie Azothe foncent sur moi, se jettent sur mes jambes comme des chiens. J'ai juste le temps de sauter à côté. Ils passent en trombe. La glace les emporte comme la comète sa queue. Puis, fou, désorienté, cela dérape, tourne; et, au moindre obstacle, verse. Asie Azothe crie comme une ambulance, de joie, je suppose. Je reprends le trait et Asie Azothe se réinstalle.

— Tiens-toi bien!

Je pivote comme une roue, toupille plus vite qu'une toupie. Au bout de mes bras et de la corde, prolongeant son cri, arrimée au traîneau qui broie en grinçant les veines de la glace, Asie Azothe tourne comme les vingt chevaux d'un manège. Je sens mes bras céder, s'arracher. Épuisée, entêtée, je lâche tout et, ne pouvant reprendre l'équilibre, me jette de tout mon long sur la glace. Je sens sous ma joue la brûlure de la glace. Je sens sous ma tête la terre monter et descendre comme une escarpolette. Sous mon oreille, jusqu'à perte d'écoute, les toboggans ripent avec un tintamarre de locomotive. Comme je suis lasse! Que je suis bien!

— A ton tour de te faire traîner!

Je lui dis que non, que j'aime mieux traîner. Je lui demande pourquoi son visage est si beau, si clair, pourquoi elle porte toujours des vêtements si beaux, si bariolés.

— Ce n'est pas ma faute; en Finlande tout le monde est beau. Ce n'est pas ma faute; ce sont mes frères qui m'achètent mes vêtements. Ce n'est pas ta faute si tu es laide.

Le camion est au flanc de la maison qui est éteinte; York doit dormir. Nous n'y allons pas de main morte. Nous réussissons à entasser une vingtaine de caissons de légumes de toutes sortes sur nos frères esquifs. La patine raboteuse du lé luit au clair de lune. Bien que lourdement chargés, nos toboggans y glissent comme des oiseaux dans l'air. Elle me demande si je sais ce qu'est un bébé bleu. Je lui réponds que non. Elle dit qu'elle en a vu un dans son cercueil blanc plus petit qu'une corbeille à fruits.

— Est-ce que les gours aiment les légumes?

Je ne réponds pas. Il m'arrive souvent de ne pas faire écho exprès à ses questions, de la laisser exprès dire dans le vide, de faire comme si je n'étais pas là, comme si j'étais absente.

— Parle donc!

Je ne réagirai pas. Elle se troublera, me harcèlera. Je ne répondrai pas. Je me sentirai comme morte, comme tout à fait seule. Les trente fenêtres carrées du steamer sont éclairées. C'est si inhabituel que j'en suis médusée, bouleversée. Il y a peut-être festin, bal... Mais ce phénomène n'offre rien en lui-même d'excessivement réjouissant. Il signifie notre perte. Je dis à mon petit bout de chou d'amie de cesser de trembler comme une feuille. Arrête-toi d'avoir peur!

— Oui, mais ce n'est pas de me faire battre que j'ai peur. Ils vont nous séparer. Ils vont t'envoyer à Mancieulles et je resterai seule. Je les connais : ils diront que tout est ta faute, que tu m'as entraînée.

Je lis ses pensées dans la fixité de ses yeux, dans la porcelaine de son visage. Elle est morte de frousse. En devenant mon amie, en me choisissant, elle a pris les armes contre ses frères, la maîtresse, tout le village. Moi partie, ils l'abattront. Elle se pend à mon cache-nez pour me retenir.

— N'y allons pas! N'y va pas! Reste ici! Reste avec moi! Derrière ces fenêtres où bourdonne de la lumière, nous serons scalpées, dépecées, arrachées l'une de l'autre! Nous serons bombardées d'injures, jugées, condamnées, disjointes!

Malgré sa supplique, nous continuons d'avancer, de nous

approcher du steamer, où la colère de la Milliarde nous foudroiera. Je m'arrête pour l'apostropher. Les périodes bien senties que je lui débite la raniment, l'enhardissent à vue d'œil.

— Sus! Sonne cor! En avant! Car il faut manquer en tout de prudence et de circonspection! Car il faut étreindre en tout le naja le plus venimeux, le plus sanguinaire des Iroquois! Il ne faut pas nous lancer à corps perdu contre l'élan d'orgueil qui nous a portées jusqu'ici! Il ne faut pas davantage que nous y succombions, que nous nous laissions traîner sur le dos par lui! Il faut que nous poussions dans son sens, de tout notre poids, que nous plongions! Navire, ô navire, ne tombe pas du bord de l'océan l'étambot le premier et les drapeaux en berne! Élançe-toi de toute ta force du bord de l'océan, après y avoir couru à franc étrier! Navire, ô navire, tu vis de vent et de vitesse : vis-en jusqu'à ta rupture sur le roc du plancher de l'abîme!

Asie Azothé se met à courir. Je la rattrape aussitôt.

— Arrête-toi. Attends un peu. Te voici devenue trop brave. Crains un peu, ne serait-ce que pour la joie de craindre. Contemple ce paquebot jadis si morne, si noir... Le soleil y est tombé comme la foudre, en pleine nuit, faisant éclater de peur les pupes. Comme un voleur, le soleil a forcé la porte de cette habitation, enfreignant complètement les sommeils. Un astre qui n'est pas attendu, qui se trouve loin de sa place... Cela ne te tente-t-il pas? Cela peut-il être ignoré? Est-ce qu'on peut se contenter de n'être de cela que des témoins oculaires? Cela ne t'appelle-t-il pas d'une voix de stentor et d'une voix de sirène? Si un arbre l'ouvrirait son écorce, n'y pénétrerais-tu pas? Si je creusais un tunnel dans l'air, n'y ramperais-tu pas jusqu'aux étoiles? Cette nuit, je veux que tu comprennes que nous sommes vivantes. Comprends-tu ce que je veux dire?

Elle dit que oui. Il ne faut pas se fier à ce qu'elle dit.

— Si tu comprends, nous ne sommes plus deux personnes, nous sommes devenues une seule personne. Prenons un nom pour cette seule personne que nous sommes maintenant, un

nom ni masculin, ni féminin, ni pluriel, un nom singulier et bizarre. Ce sera notre cri de guerre!

Elle suggère ChercHELL, un des mots préférés de Inachos. Sa suggestion est adoptée. Nous inventons une forme de baptême excitant au courage. Nous nous giflons tour à tour, jusqu'à ce que les larmes giclent de nos visages. Je te nomme ChercHELL! Et flac! Tu es ChercHELL! Et flac! Nous sommes ChercHELL! Et flac! Ce steamer est notre steamer et nous sommes vivantes : ni rien ni personne ne pourra nous empêcher d'y entrer.

— Allons-y, ChercHELL! lui dis-je.

— Allons-y, ChercHELL! me répond-elle.

Nous poussons la porte de la cale. De prime abord, il nous semble que nous nous sommes alarmées pour un brimborion. La lumière qui nous enveloppe et nous éblouit sur le pas de la porte n'est pas accompagnée du tintamarre promis par son abondance et sa violence. Des tambours ne sont pas battus. Le fer du pont ne vibre pas sous les pas d'hommes et de chevaux. Comme si de rien n'était, ChercHELL commence à distribuer aux gaurS les choux, les navets et les carottes. Vert, cheveux dressés, narines dilatées, une œuvre littéraire sous le bras, Van der Laine nous apparaît.

— Donc, ma fille, c'est bien toi!... J'ai allumé toutes les ampoules! J'ai alerté la municipalité! Je suis descendu : depuis quelques jours, j'entendais beugler. Je descends, tranquillement. Soudain, dans l'ombre, je vois, je crois voir, des dragons. Du coup, je m'évanouis. Je reprends connaissance, je téléphone à la municipalité, j'ouvre tous les sources d'éclairage. Ce sont bien les gaurS de York! Je les reconnais à leurs cornes contournées et à leurs queues effilochées. Mon Dieu, la municipalité a dû appeler la police! La municipalité et la police doivent être en train de s'habiller, doivent être sur le point de monter l'échelle, d'entrer! Que de complications!

Van der Laine voit nos toboggans remplis de légumes. Il est frappé de stupeur.

— Des radis! Des carottes! Ma fille, où as-tu pris ces

crucifères et ces ombellifères? Ma fille, les as-tu volées? Elle les a nourris jusqu'à ce jour sous mon nez!... Elle leur a donné à boire jusqu'à cette nuit sous mes pieds!... Que je suis las! Que je suis fatigué! Je suis vanné... J'ai perdu la tête... Ma fille, je te le dis, tu passeras le reste de la nuit en prison; et ce ne sera que le commencement. Quant à ta complice, il ne lui est également réservé rien de riant!...

Heureuse de s'entendre accusée de complicité, Asie Azothe prend une de mes mains en cachette et la serre. Asie Azothe est mon père. Mon père n'est pas en tout cas ce gnome gesticulant dans les fèces des gaurS de York comme un démon dans de l'eau bénite.

— Elle a profité du sommeil de sa mère pour se constituer malhonnêtement un troupeau de bêtes à cornes! Quand la reine dort, les souris dansent, hein? Des navets qui sont le fruit d'un larcin! Des rutabagas à l'esbroufe! Des gaurS dérochés! Aux niches de Manciuelles! Aux niches de Manciuelles! Vu que ta mère dort et qu'elle ne veut pas qu'on la dérange, je signerai moi-même le bail! La fille de ma propre femme en prison! La propre fille de ma femme dans un asile pour jeunes aliénés! Rêvé-je? Rêvé-je? Dors-je? Je vois les bœufs! Puis je vois des calorifères! Je vois les calorifères se dérouler, se dévider et, sifflant, ramper vers moi comme des boas! Pour qui sont ces serpents qui sifflent à mes pieds? Je perds connaissance!

Van der Laine continue. Le chef de police arrive, flanqué de lansquenets. Le maire le suit, escorté de York, de conseillers et d'échevins. Van der Laine s'est tu, garde en silence l'air d'un père désolé des agissements de sa fille, mais nullement responsable de ses agissements. L'un des lansquenets, par-dérrière, se saisit de mon corps. Au même moment, Asie Azothe, ChercHELL divisé par deux, encore sous l'effet des périodes bien senties que je lui ai débitées, crache à la figure du chef de police et se met à le narguer.

— Vieille peau tannée par la lumière électrique! Veux-tu emprisonner mon amie? Emprisonne-la! Vas-y : incarcère!



Profite de ce que nous ne sommes que deux ! Dans quelques années nous aurons des soldats, des soldats si puissants qu'un seul, d'une seule main, pourra broyer tous les os de ta carcasse !

Je ne suis pas de ce monde : je ne me débats même pas. Je vois à travers tout ce désordre un pont prendre forme à partir de mes pieds, un pont lancer son tablier par-dessus les nations noires, jaunes et blanches de la Milliarde. Tenant Asie Azothe par la main, je cours sur ce pont de ciment qui résonne comme une cuve de fer-blanc. Ce pont enjambe une Ouareau, une Loire, un Oulu et un Zambèze, puis cesse. Nous tombons. Nous flottons. Riant, nous pirouettons dans le vide.

Je devrais mordre tout ce qui me touche : mains, visages. Je ne fais rien. Tout s'embrouille. Je ne vois plus rien, n'entends plus, ne sens plus. Je fais comme si j'étais morte, comme s'il n'y avait personne, même pas moi.

32

Je me réveille. Je suis bel et bien à Mancieulles. Je suis sous un dôme noir, à l'intérieur d'une immense calotte tendue de rampes et creusée d'alvéoles appelés niches. Des cris de terreur partent comme des coups de fusil d'une niche et d'une autre. J'ai dans la tête une image hallucinante des gaur, le nom de ma mère dans la bouche. Une femme vêtue en policeman se dresse sous mes yeux.

— Que voulez-vous ? Ne me demandez rien : je n'ai rien.

— Je suis une femme médecin. Je guéris.

— Allez exercer ailleurs. Il n'y a pas de santé qui vaille la peine qu'on la recouvre.

Je suis en colère. Je le suis devenue malgré moi et sans y être poussée, je suis bien ainsi.

— Y a-t-il quelque chose que tu veuilles ?

84

Je ne veux rien. Je lui dis que je veux une lettre.

— Une lettre de quoi ? Une lettre de qui ?

— Des gaur.

Elle me demande si je veux autre chose. Je ne veux rien. Pour l'induire en erreur, je lui dis que je veux un pont.

— Un sans arches comme j'en ai vu un sorti de terre avant de m'endormir. J'ai vu un pont jaillir de terre et sauter par-dessus la Milliarde comme une hirondelle, planer comme un aigle par-dessus tous mes fleuves et toutes mes rivières. Ce n'était pas un jet d'eau ; c'était un jet de béton durcissant à mesure. Passé le pont, c'était si calme, si bleu, si beau. Nous étions seules ; nous bondissions et rebondissions sur l'air. Lang-Bian !... Lang-Bian !... Quand nous avons vu ce mot dans le dictionnaire, Asie Azothe et moi, nous nous sommes dit : Nous irons à Lang-Bian, il faut que nous allions là.

Le silence, c'est quand personne n'écoute. Je parle très fort, mais j'ai la certitude de ne pas rompre le silence, de rester intacte, que cette femme a bien trop de mots dans la tête pour prendre la peine d'y recevoir ceux que je dis.

— Si Lang-Bian est là où elle est sise, ce n'est pas pour rien : c'est exprès pour que nous nous y rendions ; c'est pour elle et pour moi, pour Cherchell. Parlons du môle construit au confluent de la rivière Ouareau et du fleuve Saint-Laurent. Il est à moi, à nous, à Cherchell. Le môle a été fait pour que l'été nous, pas d'autres, montions sur le pilier d'amarrage et plongions tant bien que mal dans les eaux aussi sales que brunes. Si cette jetée n'a pas été construite pour que nous, pas d'autres, y trottions, en maillot, les pieds mouillés, évitant les tessons chatoyants comme rubis et opales, elle a été conçue pour rien. Ce dont nous ne nous servons pas ne sert à rien. Voilà pour toi, femme médecin !

Elle me dit que j'ai passé la nuit à appeler Ina. Si elle pensait me surprendre, elle s'est fourré le doigt dans l'œil.

— Tout le mal que tu as fait, tu l'as fait pour attirer l'attention de ta mère.

— Il y en a qui prennent au sérieux tout ce qu'ils lisent

85

dans les manuels de psychologie. Par exemple, ils croient dur comme fer qu'une tour est un symbole phallique.

— Garde pour toi tes sarcasmes! Il paraît que lorsque l'ourson se réveille avant sa mère, il lui tire les oreilles avec les dents.

— Il appert qu'il y a des femmes médecins qui parlent pour les topinambours.

Caressant mes cheveux de sa main la plus douce, elle me demande ce que je pense d'elle.

— Tu es indissociable de la Milliarde comme la parcelle de pierre grosse comme un trou de dé à coudre qui était quelque part à un pouce du centre du rocher de Sisyphe était indissociable du rocher de Sisyphe. J'ai hâte que tu me laisses seule. J'ai une évasion à faire.

— A vos ordres!

Faisant claquer les talons, elle salue. Avant de partir, elle se présente.

— Mon nom est Faire Faire Desmains, Faire Faire pour les petites filles comme toi. Je vais de ce pas tirer les oreilles de Ina. Il faut qu'une mère soit chaude : je vais de ce pas l'allumer. Je n'ai pas eu de mère : je connais le manque d'affection. Si tu me regardais, tu verrais quels beaux grands yeux j'ai. Des yeux de tarsier, disent les messieurs. Si tu regardais dedans, tu verrais qu'ils sont noirs mais qu'ils réfléchissent en jaune la lumière. Toutes les eaux sont incolores mais certains océans sont verts, d'autres bleus. Qui suis-je? Je suis bateau. Le vent tord mes haubans et emplit ma voilure. Mes voiles sont rebondies sous la pluie battante, comme les joues d'un bébé. Tous les hommes sont amoureux de moi et toutes les femmes m'aiment. Tout court après moi pour me sérénader. Je suis trop belle pour que tu ne me désires pas. Laisse-toi aller. Éprends-toi. Salut.

Elle sort enfin. Elle referme les barreaux. Elle ne porte pas de bas. Si les grosses valétudinaires du village la voyaient, elles la feraient enfermer.

Je ne me suis pas encore échappée. La seule issue est une porte ronde coiffant le sommet du dôme. Elle s'ouvre drôlement, un peu comme l'iris de l'œil. On l'atteint par le truchement d'un ascenseur hydraulique. On peut dire aussi : on ne peut y accéder qu'en prenant l'ascenseur. J'ai parlé à quelques autres prisonnières. Elles sont des reproductions exactes des filles de l'école : elles vagissent encore; elles n'ont pas encore le nombril sec.

Faire Faire revient me voir. Bonjour bonjour! Elle porte à l'épaule une grosse gibecière gonflée à craquer. Elle envahit la niche : elle a plus d'entrain qu'un front de bandière. Quelle vivacité! Sa jupe légère flotte autour de ses jambes nues comme, me semble-t-il, des rideaux autour de colonnes. J'aime les jambes des femmes qui ne portent pas de bas. Je suis une obsédée sexuelle. Faire Faire vide son sac sur ma paillasse. Le trésor fabuleux de la corne d'abondance est répandu. Je dois regarder : le spectacle contraint mes yeux, les violente. Il y a de tout. Il y a des fruits par centaines, dont une citrouille et deux doyonnés. Je vois des voyelles et des consonnes en bois et en couleur. J'ouvre un drageoir plein de nougats et de pralines. M'étonnent des feuilles de gaulthérie, une rose très grosse, une abondante documentation photographique sur Lang-Bian, du rahat-lokoum, des agates en longues tranches, des coucous, des montres, des chapskas, un livre rouge à tranche d'or intitulé *La Lyse des cellules calcaires des ganglions lymphatiques*, une trompette, un piano très petit.

— Voilà ce que j'ai pêché pour toi dans la Ouareau. Si tu avais vu les poissons, que dis-je, les macro-poissons, que j'ai vus! C'était merveille! C'était sensationnel, comme

disent les vedettes de Hollywood. Que tu as de vilaines dents, ma chérie. Il faudra que tu consultes notre dentiste, qui est beau comme un cœur. J'ai tout essayé pour réveiller ta mère. Elle s'est blottie au creux de son corps comme une marmotte dans son trou. Impossible d'en tirer quoi que ce soit. Pourtant, la regardant, j'ai surpris, enfermée sous son apparence glaciale, l'abondante chaleur que dégage une bûche de merisier quand elle brûle.

Je ne dis rien. Elle veut trop que je dise quelque chose. Nabuchodonosor 466! Au fond, Nabuchodonosor 466 a le sens de « ne rien donner ».

— Ina est peut-être morte. Je l'ai vue, l'ai crue vivante, mais je pourrais bien me tromper, me fourrer le doigt dans l'œil comme on dit. Que ferais-tu si ta mère était morte? Quand j'ai appris que je n'avais pas de mère, j'ai pleuré : pleurant au-dessus d'un de ces seaux que ceux qui traitent les vaches appellent « chaudières à vaches », je l'ai emplî en deux minutes.

Elle attend que je réponde. Je ne te donnerai pas un mot!

— Pour qu'une bûche de merisier s'enflamme, il faut un lit de braises, de braises grosses comme le poing et imprégnées d'autant de feu qu'une mouille-bouche l'est de suc. La mince et pâle flamme d'une chandelle ne la noircirait même pas.

Je ne dis pas un mot. Comme ne pas dire un mot me venge!

— Bon! Bon bon bon... Bien! Je m'en vais. Du reste, ce n'est pas le travail qui manque. Du reste, partout ailleurs on m'aime : je serais bien folle de rester ici à me faire mépriser. A bon entendeur, salut!

Et la femme médecin quitte bredouille la niche de la petite fille malade. Ah ah! La petite fille malade regarde la femme médecin s'en retourner avec ses gros sabots. Le bruit court qu'elle aide les prisonnières qu'elle aime à s'évader. On verra.

J'ai dessiné au crayon rouge, sur un mur de ma niche, un petit Brésil et un gros Nicaragua. De la même couleur, sur un autre mur, je trace un Mexique qui couvrira ce mur en entier. Je le constellerai de noms de villes imaginaires, au crayon vert. J'ai mal à la tête. J'ai une écharde plantée dans chaque pore de mon visage; ce qui fait couler un sang rose et acide. Elle arrive, elle allume la lumière, elle parle. Il ne fait plus noir et silence.

— Tu chinoises en silence? Chinoisons ensemble en silence. N'es-tu pas d'avis que Faire Faire est un plus beau nom que Attendre Attendre? Je vais parler tant et tant que tu n'auras même pas le temps de ne pas me répondre. Est-ce qu'on peut parler en silence? Certes, puisqu'on peut chinoiser en silence et que parler est chinoiser. Bonjour madame, votre mari est cocu. Ah oui? On ne peut plus : l'amant de ma femme a couché avec sa maîtresse. Qu'est-ce que cela peut vous faire? Cela me fait trouver belle la vie. J'aime mieux voyager sur mer que sur terre. Un navigateur portugais de l'an 1457 m'a raconté une histoire que je n'oublierai jamais et qu'il faut que je te rapporte. Les nixes de l'Atlantique ressemblent aux femmes comme une goutte d'eau à une autre. Quand tombe la nuit, elles s'étendent à la surface de l'océan : c'est ainsi qu'elles se mettent au lit. Les yeux grand ouverts, elles dorment. Chacun de leurs yeux semi-sphériques éclaire comme la lune. Une galiote glisse sans bruit sur la surface noire de l'océan. De gros papillons ayant la forme et les couleurs de feuilles d'érable tombées volettent au ras de l'eau : ils sont fascinés par l'éclat de la lumière enfermée comme dans des tasses dans les yeux des nixes endormies. Sur la galiote qui glisse dans l'eau épaisse et noire comme de la mélasse, le matelot portugais de quart, qui a tout vu, réveille tous

ses compagnons. Les marins sont trop étonnés : ils courent chercher leurs arquebuses. Debout sur le gaillard bleu, bouche bée, comme si les étoiles étaient tombées dans l'océan, ils vont tirer. Pan! ils ont tiré. Un jour, moi, Faire Faire, je serai émerveillée jusqu'à la panique. Ce jour-là je tirerai, tuerais, me rendrai criminelle aux yeux des autres hommes. J'attends ce jour depuis toujours. Je le demande à chaque nuage qui passe, à chaque arbre que je rencontre.

— Tais-toi, grosse pécore!

Je regrette aussitôt ce cri parti du fond du cœur. C'est ce qu'elle attendait.

— Je ne suis pas une grosse pécore. Je suis une enfant, comme toi, comme ton frère, comme Ina, comme tout le monde. Les grosses pécores ne sont pas des grosses pécores, elles se prennent pour des grosses pécores. J'ai toujours été Faire Faire. Je n'ai pas changé d'une année à l'autre. Je suis Faire Faire, une fois pour toutes. En vieillissant, un enfant grandit. Je suis une grande enfant et tu es une petite enfant. On ne devient jamais quelqu'un d'autre; on ne devient pas un adulte; on reste un enfant. Il y en a qui se prennent pour des adultes. Ce n'est pas mon cas; tu n'as rien à craindre. Tu peux me faire confiance : quand tout à coup j'ai trouvé ma taille monstrueusement allongée et élargie, je ne me suis pas prise pour un monstre. Si nous parlions de ceux qui se prennent pour des fins gourmets...

Elle dissimule quelque chose derrière son dos : un sac. Elle le brandit.

— Il y a des beignets plein cette pochette. Ils sortent du four. J'en suis friande; sois-en friande. Mangeons-en ensemble; cela scellera une sorte d'alliance.

Elle me tend elle-même, comme un peuplier me tendrait ses rameaux. Elle me sourit, la bouche fendue jusqu'ou elle peut. Elle fait briller ses yeux tant qu'elle peut. Iode chérie, c'est le temps d'en profiter.

— Si j'en mange, m'aideras-tu à m'évader?

— J'obtiendrai la clé de l'ascenseur ! répond-elle du tac au tac.

Je l'avoue : je succombe : je lui fais confiance. Je lui livre mon plus grand secret.

— Je me suis érigée en république autocratique. Je ne reconnais à personne le droit de me faire la loi, de me taxer, de m'assigner à un pays et de m'interdire les autres. Je suis celle par laquelle aucun grand vizir n'échappera à la défenestration. Je me moque des vertus supposées et des supposés pouvoirs de toutes les constitutions, de tous les parlements, de toutes les chambres, de tous les ministres et de tous les sergents de police.

Faire Faire est contente. Elle gobe mes déclarations comme un chien des cubes de bifteck. Elle avale d'un coup et sourit. Je continue!

— On a tous les droits quand on a déclaré la guerre à tous les rois. Je me suis déclarée silencieusement l'ennemie de tous, et ils me tueront peut-être, mais ils ne me vaincront pas. Pour le moment, je garde l'incognito. Je ne leur ai rien fait; pourquoi devrais-je me soumettre à eux, à leurs lois, leurs amendements, leurs robots? Leur effronterie à mon égard est injustifiable. Ils prétendent, de but en blanc, régner sur moi, me contraindre, me diriger, être mes supérieurs, me donner des indications et des ordres comme à une bête de somme. C'est ridicule; c'est de l'infatuation, de la véritable impertinence. Ils ne m'ont rien donné : je ne leur dois rien. Ils ont donné des ponts, des autoroutes, des petits tunnels et des gros, certes; mais je ne suis pas une automobiliste. Pourquoi m'enfermerais-je avec eux dans un de ces réduits pleins à craquer de fumée de cigarette appelés pays? Quand ils sauront, ils courront après moi avec leurs chiens. Je ne crains ni leurs chiens, ni leurs bottes, ni leurs mitraillettes : je suis un tréponème dans leur intestin grêle. Ils ne m'auront pas. Je m'ai, je me garde.

Faire Faire a pris mes mains entre les siennes et elle les regarde comme le curé regarde l'ostensoir quand il l'a levé au-dessus de sa tête.

— Tu parles beau. A ton âge, c'est ainsi que je m'exprimais.

Mais en grandissant un enfant s'use. A partir du baccalauréat, les enfants se calment peu à peu jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait morts. Mes articulations se dessèchent. Ma vue baisse. J'ai de fréquents maux de tête. En dix ans, je n'ai pas couru dix fois. Le soleil de midi me gêne. Le froid de décembre me paralyse. A un certain âge, j'ai fait comme tous les autres enfants : j'ai renoncé, j'ai brûlé mes drapeaux. Ma vitalité est tellement diminuée qu'il ne m'en reste plus assez pour rire et pleurer. Un jour ou l'autre, les enfants, manquant de courage, se vendent. C'est ce qui m'est arrivé. On se livre, par respect pour les traditions, aux mêmes pachas à qui les enfants tombés avant soi se sont livrés. Qui sont ces potentats? D'où leur est arrivée leur investiture? D'où vient que c'est à eux et non à d'autres que les têtes vidées, les poumons asphyxiés et les cœurs flasques sont adressés? Ils portent Crachin-Bouette sur une tribune, il lui disent : Prends-toi pour un serpent à plumes et ils le prennent pour un serpent à plumes. Ils se groupent par millions et ils disent à l'un des leurs : Prends-toi pour notre lion. Ils lui font porter une crinière où chacun a planté ses derniers cheveux et ils l'admirent comme s'il était un lion. Ils craignent celui d'entre les enfants (un autre Alexandre) qui ne déchoirait et qui les réduirait au seul état qu'ils méritent; celui de butin de guerre : opposant, par anticipation, la quantité à la qualité, ils arment un seul bras du poids de toutes leurs viandes dissoutes. La supériorité de deux cents millions d'enfants déchus contre un seul n'en est pas une. Les droits d'un seul devraient être égaux à ceux de mille; car il n'en vit et n'en meurt qu'un par corps. Il ne peut y en avoir neuf cent quatre-vingt-dix-neuf d'un côté et un de l'autre côté; il ne peut qu'y en avoir mille sur mille côtés. Quand quatre mille enfants à la fois perdent la vie ou l'orgueil, un seul perd vraiment la vie ou l'orgueil, et c'est celui-là d'entre eux qu'on est. Il n'y a qu'une vraie supériorité : la supériorité de celui qu'on est sur tous les autres, la supériorité de ce qu'on est sur ce qu'on n'est pas, la supériorité de ce qui est sur ce qui n'est pas.

Elle me demande de prendre une bouchée du beignet qu'elle est en train de manger. J'ouvre la bouche et elle y porte le beignet avec sa main. Je mords dans la pâtisserie mais ce sont ses beaux doigts que j'ai l'impression de croquer. Ce sont ses beaux ongles et ses belles phalanges que, mastiquant, j'ai l'impression de savourer. Je balance les jambes pour que cela ne paraisse pas. J'ai hâte d'avoir fini de mastiquer en rougissant ce satané morceau de farine pétrie!

— Ne crois pas à leur mépris quand ils emprisonnent ou qu'ils pendent un enfant qui ne nourrit que bave, venin, haine et dégoût pour leur propension à se rassembler pour sauvegarder ce qui les fixe dans le sol comme des végétaux (ce qu'ils appellent leurs biens) et qui ne leur sert plus qu'à bâiller en se couvrant pudiquement la bouche avec une main (ce qu'ils appellent leur vie). Ils l'auront, pauvre Iode; et si ce n'est à l'université, ce sera au restaurant du coin. Tu seras agglutinée : ils sont outillés, bien organisés. Ne les crois pas quand ils disent qu'ils se respectent et que ceci justifie cela. Ils se prosternent devant ce battement aveugle et spasmodique du cœur et ils haussent les épaules devant les aspirations les plus passionnées de l'âme. Ils ne te permettront pas de prostituer ton corps. Mais ils te forceront à leur sacrifier ta liberté, ton intelligence et tes poursuites; ils iront jusqu'à t'interdire de te les réserver. Aux procès qu'ils mettent en scène, il n'est dispensé de justice que pour la chair, non la chair du gorille, du boa ou de la carpe, mais la chair de l'homme. A ces procès, celle qui tue celui qui a menacé ses fesses est applaudie, et celui qui lèse l'impertinence de ceux qui s'arrogent tout pouvoir et toute dignité est hué, puis tué. Ils ont dit aux juges de ces procès de dire : Vive la viande de l'homme, meurent la viande de l'éléphant et l'âme de l'enfant. Ne les crois pas quand ils disent : Paix. Ce sont ceux qui ont vaincu et qui ont investi les palais qui parlent ainsi. La terre n'appartient à personne : elle se donne à tous ceux qui sont assez grands pour l'étreindre. A tous des fusils! A tous des flèches et des lance-roquettes! Ceux qui disent : Paix et

justice, ce sont ceux-là mêmes qui t'interdiront la terre, qui te diront : C'est ma terre, ne marche pas dessus; ce sont ceux-là mêmes que tu dois vaincre si tu ne veux pas vivre vaincue. Ils ne t'ont pas demandé ton avis : ils ont partagé la terre, et la part qui t'en échoit est un cube d'air enveloppé de bois pas plus grand que cette niche. Il y a plus criminel que meurtre. C'est cela : le droit qu'ils ont pris de diviser, comme une tourte, la terre en parties supposées égales et de te barricader dans celle qu'ils ont convenu de considérer comme tienne.

Faire Faire continue de parler, de se rasseoir et de se relever. Elle bâille, tout en parlant et en mangeant des beignets. Elle tombe endormie, sur le plancher, la tête sur ma paillasse, la bouche pleine.

— Pour croire ce qu'ils disent, il faut se prendre pour un poltron. C'est ce qu'il y a de plus *sine qua non* et de plus inacceptable.

35

Quel jour est-ce? Mon jour. Où suis-je? Dans la république autocratique de Cherchell. Sous quel règne suis-je? Mon règne.

Tout s'est passé si vite, il m'est arrivé tant d'aventures d'un seul coup, qu'il me semble que j'ai sauté des jours, qu'il me semble même que j'ai été lancée jusqu'ici par un canon. Je suis au confluent du Guiers-Vif et du Guiers-Mort, en France. Il y a deux chiens avec nous : un grand loulou de Poméranie et un minuscule lévrier anglais. L'aéroplane a explosé. Nous sommes tombées dans l'eau, à quelques brasses d'ici. Nous n'avons pas bougé d'ici. Faire Faire dit que nous sommes bien ici. Sur mes jambes nues, deux gros ruisseaux se joignent, se mêlent.

94

— Qu'écris-tu là?

Je ne veux pas qu'elle voie ce que j'ai écrit sur le sable, qu'elle le prenne : je l'efface. Chacun ses aulx et les chèvres de Monsieur Séguin s'évaderont. Je me demande ce que Asie Azothé fait en ce moment. Que fais-tu en ce moment, petite vache? Faire Faire n'a pas voulu que nous l'emmenions. Te reverrai-je jamais, petite vache? Est-ce que tu m'oublies dans tes prières, petite vache? Je pense à toi. Es-tu contente? Est-ce que cela te fait jouir? Nous nous sommes bien amusées ensemble, n'est-ce pas? Si tu veux le savoir, tu n'es qu'une petite vache. Le loulou de Poméranie et le lévrier anglais jouent ensemble, jappent l'un avec l'autre. Faire Faire a obtenu comme rien la clé de l'ascenseur. Nous sommes entrées dans le bureau du directeur, et elle m'a fait ouvrir la bouche.

— Convenez, monsieur le directeur, que cette pauvre petite a les dents drôlement pourries et qu'il faut la mener sans tarder à Montréal voir un très bon dentiste.

Dehors, il pleuvait, comme j'aime qu'il pleuve, si dru que Faire Faire n'a pu retrouver son automobile. Cherche, Iode; ne reste pas plantée là comme cela! C'est une Cadillac rose aux pare-chocs jaunes et aux ailes tout embouties : ce ne doit pas être si dur à repérer! Elle est revenue, je ne sais d'où, en poussant une bicyclette. Je me suis juchée de côté sur le cadre, et fouette cocher. Régulièrement, en remontant, l'un de ses genoux frappait mes jambes. Si elle avait pédalé avec les tibias un peu moins rapprochés, cela aurait été évité; mais elle disait qu'une femme qui se respecte écarte ces os le moins possible. Son souffle, de plus en plus chaud, court et bruyant, me passait par la tête comme un vertige. Ne voyant pas du tout où nous roulions, nous avons capoté dans le fossé trente-sept ou trente-huit fois. Que j'avais mal au derrière! La moindre aspérité sur la route, le moindre choc, et la barre du cadre pénétrait jusqu'au coccyx, comme la lame d'un cimeterre. Quand on est en colère contre une bicyclette, que peut-on faire pour se calmer, que dire? Je flanquais des

95

coups de poing au guidon, ce à quoi le guidon se montrait tout à fait insensible. Il y en a qui pédalent plus gracieusement que Faire Faire, mais pour ce qui est de l'endurance elle doit être dure à battre. De Mancieulles à Dorval, il y a au moins cent milles. Nous sommes arrivées à l'aéroport à la même vitesse que nous sommes parties de l'asile, et Faire Faire n'a pas dit une seule fois « Mon Dieu que j'ai mal aux jambes! » ou « J'en ai par-dessus la tête de pédaler! » Faites-vous des amies comme Faire Faire, si vous pouvez! Nous avons sauté dans le premier aéroplane, tellement mouillées que gonflées. Une éponge est deux fois plus petite sèche que pleine d'eau. Mets des points sur les *i*. Donne-en pour leur argent à ceux que les points sur les *i* font endéver! Nous avons traversé l'océan, sans le voir. Assises comme il faut, armées de patience jusqu'aux dents, nous avons écouté les moteurs vrombir comme dans une gare on écoute les ventilateurs ronronner et nous avons dévisagé les autres passagers comme dans un jardin zoologique on dévisage ceux qui sont venus dévisager les singes. Tout un déplacement! Le siècle des voyageurs immobiles! Autant se coucher tout de suite dans son cercueil! Et puis, l'engin a explosé. Faire Faire parle de l'absurdité de l'organisation de la société. Elle est pire, avec son absurdité de l'organisation de la société, qu'un Écossais avec sa cornemuse.

— Les vivants possèdent toute la terre. Il n'y a pas une seule acre de terre qui ne soit en possession de quelque vivant. Que reste-t-il pour ceux qui ne sont pas encore vivants? Qu'auront-ils, ceux qui vont bientôt vivre?

— Sois raisonnable! Nous sommes ici depuis une semaine et nous n'avons rien fait que nous regarder comme des chiens de faïence et parler de l'absurdité de l'organisation de la société. Je commence à en avoir assez! Je n'ai pas l'intention de passer le reste de ma vie ici! Là!

Nous mangeons de l'herbe. Nous buvons de l'eau. Les chiens ont mangé des champignons vénéneux. Ils ont écumé comme des fous avant de crever. Où irons-nous? On ne sait pas. Faire Faire n'a pas l'air d'avoir les poches remplies d'itinéraires. Que me veut-elle? Que veut quelqu'un de quelqu'un d'autre? Elle veut que je l'aime, que je me donne à elle. Il faudrait que je me laisse faire, que je lui obéisse comme un animal savant, que je me laisse mener naïvement (puérilement) par elle. Je ne suis au service de personne. Ceux qui veulent être suivis comme Jésus-Christ, qu'ils ne viennent pas me voir s'ils ne veulent pas perdre leur temps. Ceux qui veulent qu'on aille les regarder se faire crucifier, qu'ils aillent s'adresser aux évêques, les remplaçants des apôtres.

Enfin, nous bougeons. Nous marchons depuis deux jours. Il ne nous est rien arrivé. Je suis en colère. Faire Faire et moi ne nous parlons presque plus. Elle m'a dit tout ce qu'elle avait à me dire, et je n'ai jamais rien eu à lui dire. Elle n'est pas laide, certes; mais si je restais assise pendant deux ans au pied de chaque arbre que je ne trouve pas laid je n'irais pas loin. D'ailleurs, que peuvent se dire d'intéressant l'arbre et la petite fille qui ne le trouve pas laid? Nous devrions atteindre Langeac sous peu. Faire Faire connaîtrait dans ce patelin une personne qui ne pourrait pas refuser de lui

prêter de l'argent. Avec cet argent, nous irons en train jusqu'à Paris, où nous prendrons un aéroplane qui n'a pas l'air trop explosif pour retraverser l'océan.

Quel échec! Le désarroi de Faire Faire, qui côtoie le ridicule, n'est pas sans m'émouvoir. Elle a tout essayé pour me conquérir, même la magie. Je l'ai laissée, sans rire et sans applaudir, faire apparaître et faire disparaître des valets de cœur et des dames de trèfle entre ses doigts. Elle est allée jusqu'à la fausse représentation. Elle m'a affirmé sans rougir être comme moi de sang royal. Elle serait, ni plus ni moins, l'arrière-petite-fille de Catherine Parr. Plus elle essaie de me plaire, plus elle m'ennuie. Pauvre bête! Il m'arrive, par pitié, de lui prendre la main. Tout à coup, j'ai tellement pitié d'elle que je me jette dans ses bras. On y est fort bien d'ailleurs...

38

— Tu l'as fait exprès!

Il paraît que nous nous sommes trompées de chemin... Nous nous serions fourvoyées... Au lieu d'arriver à Langeac, nous arrivons à Quarouble, plus de mille kilomètres au nord. Tu as tout calculé, grosse valétudinaire! Je fais pleuvoir les coups de griffes et de poing. Elle est trop grande pour que je lui casse la gueule : je lui casse la poitrine et le ventre. Elle ne se défend pas. « Casse tout ce que tu veux », semble-t-elle dire.

Nous nous couchons, de part et d'autre de la borne routière où est gravé « Quarouble ». Nous dormons. Je me réveille : une goutte de rosée irisée roule de haut en bas du brin d'herbe se dressant sous mon nez. Faire Faire est assise à côté de moi, à la façon de Sitting Bull : les jambes croisées et les fesses sur les talons.

— Comment vas-tu, défonceuse de portes ouvertes? Un

98

laitier est passé par ici, tout à l'heure. Je lui ai dit que nous étions des mendiantes et il m'a donné ces œufs. Prends-les tous; je n'ai pas faim.

— Qu'est-ce qui te prend? Es-tu malade? Ce sont tes règles encore, n'est-ce pas, grosse vache? Ce n'est pas drôle, être fertile, n'est-ce pas, grosse vache? Il y a des tavernes où tous les verres sont stérilisés. Tu n'as qu'à entrer dans la première que nous rencontrerons et dire que tu es un verre. Tu te feras stériliser comme si de rien n'était!

— Regarde! répond-elle, tendant les bras vers les montagnes. Sais-tu ce qu'il y a de l'autre côté? La Belgique! Toute la Belgique!

— Et quoi encore? J'en ai assez de toi! Je raconterai tout au premier gendarme que nous rencontrerons! Tu m'as enlevée! Détournement de mineure! Tu passeras le reste de ta vie en prison!

Cela fait déborder le vase. Verte de rage, elle me frappe des pieds comme des mains, des coudes comme des genoux. Je saigne du nez. J'ai le corps constellé d'ecchymoses. La vie est pavée de dangers.

39

Nous passons le reste du printemps et tout l'été à vagabonder. Il recommence à faire froid. Nous avons tellement piétiné en tous sens qu'il me semble reconnaître des villages, des files de peupliers d'Italie, des châteaux, des collines, des granges. Il ne s'est rien passé d'intéressant. Nous nous sommes souvent fait interroger par des gendarmes. Vous êtes en train de dormir dans des lieux interdits aux dormeurs! Vous êtes en train de violer une propriété! Nous avons toujours tiré notre épingle du jeu avec brio. Nous soutenons que nous sommes mère et fille. Quand ils exigent des

99



précisions, Faire Faire fait remonter notre lignée jusqu'à Catherine Parr. Cela leur fait avaler leur chique. Ils ont tous peur des femmes de Henri VIII. Depuis Mancieulles, nous n'avons pas passé une seule nuit sous un toit. Par-tout, les gens nous désignent du doigt. Ceux dont nous piquons particulièrement la curiosité nous offrent à dîner, à coucher ou de nous mener jusqu'au prochain village. Nous leur répondons fièrement : « Non, merci ! » Ce qui ne nous empêche pas de nous adonner à une occasionnelle mendicité. Après de longs mois d'indécision, Faire Faire a semblé se rendre à mes raisons : systématiquement, nous recueillons de l'argent pour rentrer au bercail. En plus de la mendicité, nos sources de revenu sont principalement les vendanges et la pratique de la médecine. Nous avons passé par Langeac. La personne que Faire Faire prétendait connaître n'y était pas.

40

Je me réveille dans l'herbe humide et glacée d'un champ de matin d'automne. Faire Faire a cassé toutes les fleurs qu'elle a pu trouver et elle les laisse tomber sur moi. J'ai si froid que je claque des dents.

— As-tu froid ?

— A peine. Si j'étais morte, je ne m'en apercevrais même pas.

Elle frictionne mes bras et mes jambes, vigoureusement, comme pour les écanguer. Son visage respandit. Elle a l'air très fière d'elle-même et la robe pleine de sang. J'ai l'impression que je saurai pourquoi dans peu de temps.

— Deux automobiles sont entrées en collision. C'est arrivé là-bas, devant cette maison. J'ai vite couru sur les lieux. D'un côté : deux cadavres. De l'autre, le fils et la bru ne souffrent que de légères contusions, mais la mère est menacée d'hémor-

ragie interne. Je n'écoute que mon courage. Je porte la mère dans la maison et, avec un couteau, une fourchette, du fil et une aiguille, je l'opère. Ce n'est pas si facile : elle est cancéreuse, tuberculeuse, syphilitique, diabétique et elle a le ventre plein de fibromes gros comme des œufs d'autruche. L'ambulance, enfin, arrive. La mère est recousue, ne saigne plus et respire comme une neuve. Toute rouge de reconnaissance, la bru dépouille le fils de tout son argent et me supplie de l'accepter. Tu n'as pas besoin de supplier, ai-je envie de lui dire.

Et Faire Faire déploie sous mes yeux le plus luxuriant éventail de francs du monde.

— En avons-nous suffisamment pour l'aéroplane maintenant ?

— Presque.

Je jubile. Je me considère déjà comme revenue au steamer. Nous nous remettons sans tarder à marcher. Nous devisons gaiement, comme deux vieilles branches.

A exactement minuit, nous arrivons devant l'horloge de la mairie d'Épinay. Ceux qui ne savent pas où est Épinay n'avaient qu'à nous suivre de loin. De l'autre côté de la rue se dresse une auberge, une auberge que Faire Faire regarde avec des yeux voluptueux.

— Entrons là-dedans et empiffrons-nous.

Je la vois venir avec ses gros sabots. Elle n'a pas envie de retourner au Canada : elle cherche une excuse pour me garder pour elle seule aussi longtemps que possible.

— La dernière fois que nous sommes entrées dans une auberge, tu as dépensé tout ce que nous avions. Pour entrer dans celle-ci, il faudra que tu passes sur moi.

— Qu'avons-nous mangé aujourd'hui, en tout et pour tout ?

— De l'air français !

— Nous avons marché pendant au moins quinze heures, sans nous arrêter. Qu'est-ce que cela nous a donné ?

— Mal aux pieds !

— Et l'appétit? Cela ne t'a-t-il pas donné, aussi, un peu, envie de manger?

— Entre autres envies, cela m'a donné envie d'une Cadillac. Mais, comme je ne suis pas millionnaire, je n'ai pas eu besoin de m'attacher pour me retenir d'aller en acheter une.

— Même si nous mangeons comme quatre, il restera amplement d'argent pour un passage. En d'autres mots : nous serons à Paris demain et tu pourras t'embarquer dans le premier aéroplane en partance pour le Canada.

— Sous-entends-tu que je peux aller me faire pendre ailleurs...?

— Prends-le comme tu veux. J'en ai assez de jouer au chat et à la souris avec toi.

— Je me suis attachée à toi, et c'est ta faute. Si tu ne m'avais pas forcée à errer pendant tous ces mois avec toi, ce ne serait pas arrivé. Tu n'as pas le droit de me laisser tomber.

Je la prends dans mes bras sales. Je baise ses mains sales. Je la supplie. M'arc-boutant, je la tire par les bras. Enfin, elle cède, me laisse l'entraîner.

41

— Je suis fatiguée de jouer. La comédie est finie.

Nous sommes assises à la terrasse d'un café. Elle se croise les jambes, à la façon d'une femme ordinaire. C'est la première fois que je la vois se croiser les jambes de cette façon. Elle s'allume une cigarette. Je ne l'ai jamais vue fumer. Elle aspire profondément le gaz et ferme ses yeux comme si elle jouissait terriblement. Elle ne me regarde pas. Plus sa coupe de fine se vide, plus elle est renfrognée. Je bois ma limonade, le nez dans le verre, sentant de plus en plus que quelque chose ne va plus.

— Oublie tout ce que je t'ai dit, tout ce que j'ai fait avec

toi. Efface de ta vie la Faire Faire que tu as connue : elle n'a jamais existé. Je n'ai pas cessé de te mentir, de manquer de sincérité envers toi. D'ailleurs, je crois que tu n'as pas été dupe. Je voulais que tu me fasses croire que j'étais demeurée une enfant.

Cette fois, l'aéroplane n'explose pas... Au pied de l'échelle, Van der Laine et Inachos m'attendent. Ils ne font que donner plus d'éclat à l'absence de Asie Azothe. Van der Laine essaie de m'embrasser. Je ne le laisse pas faire.

42

— Pourquoi cette femme t'a-t-elle enlevée comme cela? me demande Inachos.

— Je ne sais trop, mon frère. A mon avis, c'est une malade sexuelle.

— Qu'est-ce qui te le fait croire?

— Elle passait son temps à essayer de m'embrasser.

— Quelle vache!

— Il en faut de toutes sortes pour faire un monde. Il faut s'habituer à ces choses-là.

Puis Inachos m'apprend que Ina est partie, qu'elle s'est envolée. Elle a disparu d'ici, soudainement, un peu comme, pour les autres poissons, un poisson pêché disparaît de la mer. Elle ne vit plus ici, ne se trouve plus ici. Elle n'est plus à notre disposition, elle s'est ôtée de nous. Van der Laine a fait appel à des détectives formidables. Ils poursuivent d'infructueuses recherches.

Je comprends pourquoi elle a fiché le camp, mais je ne saurais le dire en deux mots. Je la vois comme si j'y étais. Elle se réveille : elle a entendu le printemps sonner son arrivée. Elle s'étire, se porte à sa fenêtre : elle voit que la neige est presque toute fondue, elle voit les lambeaux qui restent

de la neige gésir comme un squelette dans la boue. Elle entend les boutons de pissenlit éclater, lancer comme à coups de canon aux masses d'hirondelles et de cardinaux le signal d'envahir le firmament. Elle entend les perce-neige rugir comme des lions en cage. Son sang répond trop fort à cela : elle n'a pas le temps de faire la moindre valise. Elle se frotte un peu les yeux, se met sa robe la plus légère, sort. On sait qu'elle a été vue à Batoum, sur les bords de la mer Noire : c'est tout ce qu'on sait. J'aime comme une camarade cette Ina emportée par le retour des beaux jours. J'aime de tout mon esprit cette Ina qui s'est affranchie en même temps que les rivières se délivrent, qu'elles chassent les ponts de leur lit, qu'elles arrachent les arbres, qu'elles soulèvent les quais. Van der Laine assume en son absence la responsabilité de chef de notre famille. Il s'en acquitte avec une vitalité surprenante et une autorité ridicule. Il a congédié Lange. Il a engagé un chauffeur. Il est toujours en train de nous reprocher quelque chose ou d'élaborer des projets pour notre avenir. Il croit en son rôle. C'est un bon acteur. Jerry Lewis ne ferait pas mieux.

43

J'ai envie, j'ai hâte que Asie Azoth meure. J'imagine son cadavre et je le trouve souhaitable : il m'apaise, il me comble, il me fait rire même. J'ai l'intention qu'elle meure, mais ce n'est pas tant elle que mon intention vise que ce qui la fera mourir, que ce qui fait que tout meurt et qu'on reste là, vide, fou d'impuissance. Elle me sera arrachée des mains, que je le veuille ou non. Elle mourra : je m'empresse de vouloir qu'elle meure. Ainsi, quand ce qui fait mourir (microbe ou usure) la tuera, me la tuera, je pourrai victorieusement m'écrier : « Je l'ai voulu ! » Son cadavre est d'avance mon

104

acte. Les armes de ce qui fait mourir s'enfonceront dans son cœur après que les miennes l'auront immobilisé. Je marche devant la mort, je la précède comme l'éclair le tonnerre. Quand ce qui fait pleurer viendra, mes yeux seront secs. La mort frappera dans le vide. La foudre frappera une maison rasée par mon feu. Je suis plus forte que la mort, je l'ai vaincue, je prends sa place, je jouis de sa puissance.

Tenir, seule, avec rien. J'ai hâte que Asie Azoth meure pour être seule, seule comme on est seul dans la nuit quand on est couché seul dans sa chambre.

44

Asie Azoth est belle et fragile. Elle est dévouée comme Vincent de Paul et elle me prend pour Jeanne d'Arc. J'ai fait en sorte qu'elle ne sache pas que je suis revenue.

45

Ses huit frères me haïssent; ils me dévoreraient vivante. Pour les narguer, pour les mettre en appétit, j'entre. Ils me voient, grimacent, se lèvent. Restant dans l'embrasure, tripotant la serrure, je les laisse me regarder comme il faut.

— Asie Azoth est-elle ici ?

Je sais très bien qu'à cette heure Asie Azoth est à l'école. Je fais un clin d'œil à l'aîné, fais un clin d'œil à celui qui a deux des doigts d'une main coupés, puis, sans leur laisser le temps de réagir, je claque la porte et me mets à courir.

Je parcours, en m'attardant, l'ancien lé. J'arrache les fleurs qui ne sont pas encore mortes et les mange. Je lance

105

des cailloux aux poteaux télégraphiques. Je cours en zigzaguant. Je marche en faisant semblant de tituber. Je ne veux pas entrer tout de suite dans l'école. Accotée sous les fenêtres, je regarde la cour de récréation être vide. Je suce des morceaux de gravier pour faire ressortir leur bleu. Je regarde le soleil face à face, sans cligner des yeux. Je regarde et écoute les fantômes dont la cour de récréation est pleine courir et se battre comme des fous, rire et crier comme s'ils venaient de gagner quelque joute. Je marche dans le corridor désert et désolant comme une église d'après-midi. Passant devant la porte de chaque classe, j'entends la voix agressive de la maîtresse et le bruit que font des élèves qui se tiennent tranquilles. Je m'appuie contre les manteaux, les pieds sur les couvre-chaussures et la tête entre deux esses. Je suis heureuse. J'attends mon petit bout de chou d'amie et cette attente est si fertile qu'elle m'a rendue comme enceinte, que je me sens déjà lourde des fruits plus doux que des vertiges que porteront tout à coup, quand mon regard s'emplira à déborder de son petit visage, ces branches d'âme où l'impatience fait fourmiller des fleurs plus aigres que des cris. Mon être espère avec une telle force qu'elle semble habiter et envelopper tout ce que je vois, tout ce qui me touche. Le plafond n'est pas peinturé en vert, mais en Asie Azothé. Plein de Asie Azothé comme une rivière est pleine d'eau, mon regard coule le long des plinthes, saute sur le plancher d'empreinte de couvre-chaussure en empreinte de couvre-chaussure. Le vide qui s'est fait en moi pour l'accueillir est plus grand que celui laissé au bord du quai par le navire parti. La cloche sonne. J'entends qu'on se lève, qu'on bouscule sa chaise, qu'on fait son signe de croix. Étant la plus petite, elle marche en tête des rangs de sa classe. Elle passe à deux pas de moi, sans me voir, me prenant avec son parfum comme avec des bras. Elle passe là comme elle passait là quand j'étais encore en France, à mille lieues d'ici. Je suis deux : je suis celle qui la voit et celle qui, dans sa tête, est encore en France. L'ubiquité, c'est drôle. Je fais signe aux autres de se taire, de

faire semblant de ne m'avoir pas vue. Je la laisse s'éloigner sans faire un geste. Je regarde, comme on mange quand on se meurt de faim, sa belle robe rouge et ses beaux souliers blancs.

Les autres volent vers le plus grand de la cour, courent habiter leurs fantômes. Elle reste seule derrière. Tout appuyée contre la rampe, elle se traîne jusqu'au bas de l'escalier. Elle s'assoit sur la marche en béton et prend sa tête dans ses mains. Je regarde ses bras nus et ses jambes nues, et c'est comme si j'avais les mains plongées dans le plus secret de ses pensées. Ses cheveux en balai s'ouvrent comme un accordéon, couvrant ses mains. Un de ses beaux souliers blancs, comme pour nidifier, creuse le gravier. Je lui chuchote son nom.

— Asie Azothé... Asie Azothé...

Son visage sort de ses mains, cramois. Elle se retourne. Ses cils blancs comme neige papillotent. Elle lâche un soupir plus gros qu'elle, manque de s'évanouir.

— Iode! crie-t-elle. Fille! Oh fille! Des plans pour me faire mourir!

Elle grimpe vers moi, à quatre pattes. Elle m'enlace, me serre. Plus vive qu'une mouche, sa bouche brûle mes joues. Je la repousse, brusquement, de toutes mes forces. Je ne veux pas qu'elle m'embrasse comme cela. C'est trop bon! C'est insupportable!

Où suis-je? A la même place! Je suis sous mes yeux. Je suis où je me trouve, tout le temps. Je suis ici, ici le nez dans un livre, ici les cheveux dans le froid. Je me trouverai toujours là où Iode chérie se trouvera : je ne pourrai jamais me trouver ailleurs. Il n'y a pas de Milliarde. C'est en regardant

Faire Faire vociférer sa haine d'elle à des estrades vides que je l'ai compris. La Milliarde n'existe pas puisqu'elle ne me touche pas, puisqu'il n'y a jamais de mains sur mon âme, puisque personne ne pourrait ouvrir mon corps et en sortir mon âme, puisque mon âme est mon seul habitant. New York : 5 000 000 d'âmes. Iode chérie : 1 âme.

Je suis une carpe : je ne sais pas qu'il y a d'autres animaux que les poissons; si je voyais un cheval, je le prendrais pour un gros hippocampe; si je voyais un homme, je le prendrais pour un drôle de marsouin. Il n'y a pas un ciel et mille oiseaux. Il y a mille ciels et mille oiseaux. Il ne faut pas dire : Le ciel contient tous les oiseaux. Il faut dire : Chaque oiseau contient le ciel. Tu ne comprends pas, n'est-ce pas, grosse valétudinaire? Essaie d'entrer dans mon ciel pour voir. Essaie d'entrer où je suis pour voir. Essaie d'embarquer dans mon regard, de voir le ciel avec mes yeux. Je suis Iode chérie jusqu'au bout de mon regard. Ce qui veut dire que je ne cesse pas d'exister au bout de mon nez. Ce qui veut dire que je suis Iode chérie aussi intensément à l'intérieur de ma peau que de l'autre côté de ma peau. Ce qui veut dire qu'au-delà du bout de mon nez je me continue. Tu ne comprends pas davantage, n'est-ce pas, grosse valétudinaire? Tu fais bien pitié, tu fais bien pitié...

Je suis nyctalope. Ce qui veut dire que je garde ma chaleur. Ce qui veut dire que j'ai besoin de toute ma chaleur pour avoir chaud. Ce qui veut dire que ceux qui aiment se faire embrasser feraient mieux d'aller se faire embrasser ailleurs. Ceux qui prétendent que nyctalope veut dire autre chose se fourrent le doigt dans l'œil. Ce qui veut dire qu'en ce qui me concerne ils pourraient aussi bien se le fourrer dans le nez. J'ai envie de me tuer : voilà où je suis. Je suis douloureusement couchée dans mon lit : voilà où je me trouve, où est ici. Je suis seule. Les autres forment une masse; la masse exclut l'unité et l'unité exclut la masse. Je suis seule : voilà où les autres ne sont pas; voilà pourquoi les autres (la Milliarde) ne sont pas. La meilleure preuve de tout cela est

que si Van der Laine m'entend parler, il se dit : « Qu'est-ce qu'elle a à parler toute seule? »

Asie Azothe veut que je lui raconte tout; elle insiste. Dehors, dans le champ de vision de la fenêtre à arc outrepassé, Inachos court dans le but de devenir champion du monde de course de fond. La piste qu'il s'est battue en courant autour du steamer se creuse, est en train de devenir moins élevée que le niveau de la mer. Je suis avec Asie Azothe. Je ne suis pas dans le steamer : je suis dans ce que Asie Azothe répand. Le soleil répand de la lumière. Asie Azothe répand elle-même, et, comme la lumière du soleil, cela emplit le ciel, baigne tout, entre par ma bouche, mes yeux, toute ma peau. Être avec elle, c'est être dans quelque chose. Elle veut savoir ce que nous avons fait à Arcachon.

— Il faisait nuit. Nous avons marché jusqu'à la plus grande clayère, nous nous sommes déshabillées et nous avons sauté dedans. C'est tout.

— Une clayère! Oh! Raconte! Étiez-vous vraiment toutes nues...? N'avez-vous pas eu peur de vous faire intercepter par la police? Oh! Raconte! Raconte, fille!

N'insiste pas comme cela, petite vache; tu vas éclater! Que tes yeux sont beaux quand ils brillent comme cela, petite vache!

— Il n'y a rien à raconter.

— Si tu te creusais un peu la tête, je suis sûre que tu trouverais quelque chose.

— Le fond était recouvert d'une telle épaisseur d'huîtres et les huîtres étaient tellement visqueuses que nous ne pouvions faire deux pas sans perdre pied, tomber à plat ventre et nous casser la face et le profil.

— Les huîtres sont des animaux, comme les éléphants... Comme c'est drôle quand on y pense. Ne pas pouvoir marcher sur des huîtres sans perdre pied, n'est-ce pas un peu comme ne pas pouvoir marcher sur des éléphants sans perdre pied?

Que tu es belle quand tu parles avec tes mains petite vache!

— Faire Faire s'est mise à lancer des huîtres à tort et à travers. Cela ne m'a rien fait. Que veux-tu que cela m'ait fait? Mais elle en a eu vite assez de jouer toute seule et elle m'a demandé si je voulais que je joue à celle qui lancerait son huître le plus haut. Ce sera celle dont l'huître sera la dernière à revenir qui gagnera, m'a-t-elle dit. J'ai dit : « O. K. ! » Les huîtres lancées montaient, montaient, s'enfonçaient dans les ténèbres. Puis nous les attendions. Les unes se perdaient dans le ciel. Les autres, en retombant, brisaient la surface de l'eau comme un caillou un vitrail.

Asie Azothé, qui n'a pas cessé de mettre huîtres et éléphants dans le même sac, s'en donne à cœur joie.

— Certains éléphants tombent comme de la pluie dans les lacs et les lacs se brisent comme des miroirs : en mille miettes. Les autres éléphants continuent à tourner autour de la terre, avec les nuages.

La pluie ne tombe pas toute quand il pleut, il faut qu'il en reste pour toutes les autres fois qu'il pleuvra.

Je lui parle, jusqu'au soir. Je jase, et voici qu'il fait nuit. Je lui raconte toutes sortes d'aventures. Celles qui ne me sont pas arrivées, il faut bien que je les invente. Sur le plancher, sous moi, Asie Azothé est toute recroquevillée. Les mâchoires entre les mains, elle a sommeil et le nie. Assise sur le bord d'une géante chaise sculptée comme un tympan de cathédrale, je laisse parfois mes pieds nus prendre appui sur son flanc, sa hanche, son visage.

— Une ampoule électrique allumée fascine un papillon nocturne. Les statues produisaient le même effet sur Faire Faire. S'il y avait un parc dans la ville ou le village où nous nous arrêtions pour dormir et si une personne de plâtre ou

de fer se dressait dans ce parc, il fallait que nous dormions à l'ombre de la personne de plâtre ou de fer. Ainsi, à Annonay, il a fallu que nous dormions tout contre le socle de la statue de Marc Séguin, l'inventeur de la chaudière tubulaire et des ponts suspendus, né juste avant la Révolution et mort juste après la chute de l'Empire. Elle m'a prise dans ses bras; ce qui a fait que nous avons eu chaud. Juste sous nous, dans la terre, des chevaux passaient, par milliers; ce qui faisait que le sol remuait comme la surface d'une mer et que nous étions comme bercées.

Asie Azothé ne trouve pas de quoi répondre à cela. Elle me regarde. Je couvre ses yeux avec un pied. Avec l'autre pied, j'écrase son nez. Mes pieds ne brillent pas de propreté, mais cela ne la dérange pas.

— Meunier, tu as sommeil, lui dis-je.

Certaines nuits, les stalactites qui hérissent la voûte céleste sont restées, à cause de l'intensité du jour, imprégnées de tant de lumière que, la dégageant doucement, elles rendent les ténèbres comme transparentes. Il fait noir comme une poire depuis des heures et les yeux de Asie Azothé continuent de refléter l'éclat du soleil.

— Meunier, tu dors, lui dis-je.

— C'est vrai : j'ai sommeil. Je sens tout autour de moi des arbres perdre doucement pied; je sens le steamer chavirer lentement et se remettre tranquillement debout. J'ai sommeil, mais ce n'est pas d'ennui, c'est d'amitié. Continue de parler. Soule-moi de paroles. Abrutis-moi avec ta voix.

— A dos d'âne, des cow-boys se sont mis à nous poursuivre. Ils nous ont trouvés endormies au fond d'un fossé, dans la boue. Pour nous réveiller, ils nous ont assené des coups de lasso... Rien de tout cela n'est arrivé, Asie Azothé : je te mens effrontément; je te raconte des blagues terribles; je fais ma petite Victor Hugo.

— C'est faux! Tu ne me mens pas effrontément!

Elle se lève. Elle s'enflamme. Elle est dans tous ses états.

— Tu dis cela parce que tu ne me fais pas confiance. J'ai

cru tout ce que tu m'as raconté, Iode Ssouvie. Sache que pour moi il suffit que tu racontes ceci pour que le contraire soit moins vrai. Ce qui te semble assez vrai pour que tu me le dises est toujours, pour moi, plus vrai que ce qui le nie, sache-le. Continue, n'aie pas peur que je manque de foi. Il n'y a que ce que tu inventes, que ce que tu crées. Le reste, ils sont des milliards à se l'arracher, à le violer tour à tour. Comprends-tu ce que je veux dire? Ici, chaque chose a été utilisée plusieurs fois et toute la place est occupée. Ici, rien ne nous attendait : nous avons dû nous accueillir nous-mêmes. Ici, on ne peut que survivre et il faut pour cela se vêtir des dépouilles d'un autre. Je veux dire : un bœuf ne peut tracer ici de sillons qu'en se laissant atteler à une charrue qu'un autre bœuf a tirée jusqu'à son enterrement. Ici, il faut tout acheter ou voler : les coupe-ongles comme les coupe-papier, les coupe-légumes comme les coupe-cigares. Ici, on ne peut rien faire sans demander la permission à un autre et on ne peut avoir quoi que ce soit sans se le faire céder par un autre. Ici, nous devons nous rendre immobiles et invisibles par égard pour les autres et nous finirons par devenir immobiles et invisibles par rapport à nous-mêmes. Ici, tout a été empoisonné par l'âme de plusieurs autres. Ici, pour ne pas manger de ce qui a été empoisonné, il faut créer à mesure ce qu'on mange. L'air et l'eau, ce qu'on appelle le réel, le vrai, sont viciés, sont pleins de fumée d'automobiles et de cigarettes, de jus de baignoires et de chaises percées. Il reste le faux : regarder un chou et s'imaginer que lorsqu'il sera mûr chacune de ses feuilles s'arrachera toute seule et se mettra à voler, à chanter, à être un chardonneret.

— Rentre chez toi, sœur filandière. Il faudra que nous nous levions tôt demain.

— Pourquoi?

— Pour que nous nous rendions ensemble à l'école.

L'un des murs de la chambre abandonnée par Ina est une sorte de mosaïque dont le motif, une reine-marguerite, est constitué d'azulejos. Il faut voir cette mosaïque pour y croire. Elle est constellée de cabochons rouges et verts gros comme le poing. Quand la fenêtre est ouverte, elle relance la lumière par faisceaux plus éblouissants que le globe même du soleil. C'est ainsi. Il faut voir les choses comme elles sont.

Nous entrons, ouvrons la fenêtre et passons des heures à ne rien faire que contempler la reine-marguerite.

— Est-ce Ina elle-même qui a fait cela?

— Je pense que oui. Je ne sais trop. En tout cas, c'est un être humain qui l'a fait. D'ailleurs, comme tous les êtres humains se ressemblent, le fait que Ina l'ait fait n'aurait rien de surprenant ou d'intéressant.

Soudain, je décide que nos stations devant cette fleur sont ridicules et ont suffisamment duré. J'en ai assez du charme tout-puissant que ce pan de beauté exerce sur moi, de cela qu'il me fait qui est aussi néfaste qu'irrésistible, qui rend encore plus trouble le trouble de mon âme et encore plus immense son immense vide. J'en ai assez de me laisser prendre par la fascination comme une alouette, un papillon. Et en cela la seule façon de vaincre est de détruire. Détruisons.

Asie Azothé m'aide, par fidélité, bouleversée, reniflant, craignant toutes sortes de maléfices. Chaque carreau de faïence, qu'il soit petit comme rien ou grand comme tout, est cassé à grands coups de marteau, et chacune travaille avec un marteau à chaque main. Il faudra que nous en flanquions en diable, des coups de marteau, avant que tout ce pan de beauté gise en miettes au pied du fantôme de lui-même! Pour atteindre les régions les plus élevées, nous utilisons des

hélicoptères. Les cabochons sont si fermes, si durs, que les marteaux en rebondissent, sans laisser de traces, comme des balles de tennis. N'ayant pas cessé de trembler, Asie Azothe me supplie d'épargner ces rubis et ces opales gros et ronds comme des balles de tennis. Je lui réponds que non, qu'il ne faut pas avoir peur de morceaux de pierre.

49

Pendant que debout devant l'ardoise la maîtresse explique comment il faut s'y prendre pour être pris pour Rembrandt, je regarde passionnément Asie Azothe, qui me regarde rêveusement. La maîtresse sent qu'il y en a qui ne l'écoutent pas comme si elle était Jésus-Christ.

— Soyez attentifs comme des fous. Car ceux qui ne le seront pas ne sauront pas dessiner quand ils seront vieux. Quand ils auront de la barbe jusqu'aux pieds, ils ne sauront pas étonner leurs contemporains en reproduisant avec soin avec un crayon les œuvres de la nature. Ils ne sauront pas imiter. Ils seront stériles et improductifs. Ils ne mériteront de la postérité que mépris et oubli.

Nous nous regardons, singeant tour à tour les attitudes des personnages des illustrations du manuel de lecture. Je suis la Vierge Marie à tête de côté, yeux clos comme des huîtres et à mains jointes sous le nez comme avec de la mèche. Elle est drôle dans le rôle du petit garçon fumant en cachette la pipe de son papa. J'imité le vent en forme de visage rond, joufflu et méchant dont le souffle en forme de faisceau de grandes lignes noires arrache les feuilles vertes des arbres bruns.

Je lui lance une boulette de papier où je lui demande comment son batracien va. Pendant la récréation, nous avons attrapé deux grenouilles qui, chacune attachée par une patte à un de nos lacets, sont suspendues comme des jeannettes

à nos cous. Encore froides, elles gigotent, à l'insu de tous, sur nos poitrines encore tout en sueur de la violence de nos jeux. Hélas! lancé trop fort, mon espèce de télégramme tombe sur la tablette du petit Jésus de plâtre. Pour le récupérer, Asie Azothe devra se lever, courir jusqu'à l'encoignure et faire là un bond d'une couple de pieds. Bras tendu, elle saute. Catastrophe! Frappé, Notre-Seigneur Jésus-Christ chancelle, penche, quitte son juchoir, s'écrase avec fracas. Ses bras ouverts sont rompus. Détachée, sa tête roule dans l'allée. La craie de la maîtresse s'immobilise, sa tête vire de bord. Les dégâts sacrilèges font tomber de la bouche de la grosse valétudinaire une avalanche de menaces de vengeance divine. Debout, regardée par tout le monde, la coupable n'a pas été dure à trouver.

— A genoux, petite simoniaque! Et les bras en croix!

Asie Azothe s'est fait haranguer avec tant de mépris, de véhémence et de solennité que, ouvrant grand la bouche et plissant les paupières, elle se met à pleurer. Je ne veux pas qu'elle larmoise; mon regard sévère le lui dit. Je sens sa grenouille se débattre sur sa peau. Nargue-la, fille! Ne te laisse pas abattre! Écarte d'un haussement d'épaules toutes les stupidités qu'elle t'a dites! Ne t'occupe pas d'elle! Reste en compagnie de moi et des grenouilles! Mon vigoureux appel oculaire à la dignité ne donne rien. Elle sanglote avec une ardeur redoublée. Je regarde couler ces larmes qu'elle leur donne, et ma colère est grande.

Je m'associe en pensée à la peine de Asie Azothe. Ses petits bras se sont appesantis, sont devenus lourds comme des poutres, insupportables. Ses genoux bouillent, des milliers de pointes s'y fichent. Une crampe ardente scie sa nuque. Je connais cela par cœur. J'ai déjà, derrière moi, une longue carrière de vétéran de la station à genoux les bras en croix. On fait passer son poids d'un genou sur l'autre. Je lui lance un clin d'œil. Elle essuie ses yeux, me sourit et, derrière son dos, tire la langue à la maîtresse. Elle a compris. « NABUCHODONOSOR 466 », ai-je écrit sur toute l'étendue de la feuille



que je lui montre. Elle s'assoit sur ses talons d'un air buté et croise ses bras.

Notre amitié monte comme une eau à la surface de la terre. Lorsque nous marchons main dans la main, c'est comme si nous nous enfoncions jusqu'aux genoux, à chaque pas, dans une sorte d'esprit lourd comme de l'eau. Un jour, notre amitié aura rendu son regard si matériel qu'elle pourra me toucher comme avec ses mains en me regardant. Un jour, si nous avons le courage et l'orgueil d'attendre, son seul regard pourra, comme le tranchant d'un rasoir, tracer des sillons dans ma chair : les liens cérébraux qui nous unissent seront devenus bois, fer, viscéraux, artériels. Quand, fille, nous parlerons-nous par anastomose? Quand, petit bout de chou, nos sangs seront-ils mêlés comme de l'eau avec de l'eau? Sous mes pieds, j'en suis sûre, des racines poussent, qui rejoindront bientôt celles qui, j'en suis sûre, poussent sous les tiens, et s'y grefferont. Je suis seule et les pierres sont indissolubles. Je ne serai plus seule; ton âme entrera dans la mienne : une pierre fondra à la chaleur de je ne sais quel soleil et je boirai à mesure le liquide qui se répandra. Que d'espoir! Que de mots!

Dans l'attente de l'arrivée miraculeuse de Asie Azothe, rien ne se passe, rien n'arrive, rien ne tombe par tonnes, rien ne jaillit par milliers. Je demeure couchée dans mon lit, enfermée derrière mes yeux comme un éléphant dans un encier. Je reste imbibée de ma tiédeur. La saveur qu'a ma langue reste âcre. J'attends. Mon attente s'intensifie : ma tiédeur s'avive, mon âcreté flamboie. Ma solitude et ma peur se gonflent, englobant toute ma chambre, rongeaient les murs et le plafond de leurs acides. N'en pouvant plus, je l'appelle, je crie ton nom. Mon corps et mon âme se tendent vers toi comme la frégate qui vient de déployer ses voiles s'offre au vent. C'est inutile : je reste immobile, âcre et tiède. Une dernière fois, de toute ma force, je crie. Terrassée par mon cri, je m'écroule au fond de moi-même.

Quand elle est dans la lune, Asie Azothe frotte du bout de

l'index l'arête de son nez. Souvent je me prends en train de frotter du bout de l'index l'arête de mon nez comme si c'étaient son doigt et son nez. Combien de fois, à l'école, m'assoyant sur sa chaise, j'ai eu l'impression d'avoir sa robe sur le dos, ses cheveux blonds sur la tête et ses pensées dans la tête. De plus en plus fréquemment, j'ai l'impression d'être elle, et quand cela se produit, cela me saisit vraiment, vivement, comme avec les mâchoires d'un chien enragé. Allez-vous-en, si vous n'êtes pas contents.

Nous nous mettons d'accord durant la récréation : une fois rentrées en classe, nous échangerons des dessins. Je lui dessine le donjon que j'ai vu à Langeais, en France. Le dessin que je reçois d'elle en retour me donne un coup de nostalgie, réveille les projets de voyage oubliés, les complots au sujet du littoral de l'Atlantique dans la chambre de la bonne, les beaux rêves ensevelis parce que devenus gênants. Le dessin représente des hommes bruns au visage peint dormant presque nus à même le sol. Ce sont des Uaikoakores. Certains dorment sur une montagne, d'autres sur le bord d'un lac, d'autres sur une autoroute, quelques-uns dans une forêt.

Inachos n'est pas comme tout le monde : il sait ce qu'il veut.  
— Un jour, aux jeux Olympiques, je représenterai le Canada. Et le Canada gagnera les trois éléphants en or accor-

dés au pays qui a nourri le plus rapide coureur de fond.

Mais, malgré de longs mois d'exercices acharnés et d'une gymnastique à tout rompre, Asie Azothe et moi courons encore plus vite que lui. C'en est presque ridicule. Des fois, par pitié, pour l'humilier, pour qu'il en démorde, car nous savons que son rêve finira par le décevoir amèrement, nous courons avec lui. Nous prenons une telle avance que nous le perdons presque de vue. Cela ne le dérange nullement. Il continue à claudiquer comme Toulouse Lautrec à son meilleur. Quand il nous voit nous retourner, il agite la main en signe d'amitié. Sa résolution est inébranlable, si passionnée et si totale que ses pensées et ses heures en sont toutes occupées. Après le congédiement de Lange, Van der Laine l'a envoyé à l'école. Il y perdait son temps selon lui. Il se moquait de savoir à peine lire et écrire.

— Car en quoi les arts et les lettres pourraient-ils être utiles aux hirondelles, qui semblent n'avoir pas assez de tout le temps pour prendre tout le bonheur qu'elles ont à voler? Car en quoi savoir diviser et multiplier pourrait-il être utile aux vaches? Je suis comme les vaches et les hirondelles : je suis un coureur de fond!

Il a fait tant et si bien que Van der Laine a dû le retirer de l'école. Il se lève en même temps que le soleil et ne se coucherait pas s'il pouvait. Le sommeil est une invention qui ne sert qu'à faire perdre leur temps aux honnêtes gens. De petit matin à grande nuit, il court ou se repose d'avoir couru. Les vaches passent leur temps à ruminer et se reposer d'avoir ruminé.

Nous avons déterré nos cartes et notre patente royale. La côte droite du continent, nous la longerons! Mais ce sera sans doute sans Inachos. Bien que nous lui ayons reproché avec de belles grandes phrases son manque de fidélité envers ses rêves et que nous lui ayons vanté avec intempérance les avantages d'un littoral comme piste d'entraînement, il n'a pas du tout manifesté le fol enthousiasme qui l'animait l'année dernière pour ce qui est de voyager. Pourquoi allons-nous à l'école? Pour nous faire écœurer. Nous voulons nous

en aller : les malles sont pleines, fermées, ficelées, attendent. Qu'attendons-nous? Rien. Pourquoi ne partons-nous pas tout de suite? Pour rien. Qu'est-ce qui nous attache ici? Rien. Qu'ils s'en aillent, ceux qui ne sont pas contents!

A bien y penser, il n'y a qu'une alternative : rester ici, à sécher, ou partir, s'ouvrir toutes les portes, s'offrir à tous les hasards. En d'autres mots, nous n'avons pas le choix.

Nous regardons les gaurz brouter. Après avoir regardé rêveusement Inachos, après hésitations, après réticences, Asie Azothe a pris le parti de Inachos. Elle ne voit plus très bien pourquoi nous partirions.

— Les gaurz ont été créés pour que nous les regardions brouter et nous avons été créés pour partir.

Debout, nous regardons la rivière Ouareau couler. Nous ne sommes pas allées voir d'où elle vient.

— Il y a peut-être des rivières qui restent enfermées dans leurs montagnes. Qu'elles doivent souffrir!

Il n'y a pas en Asie Azothe, comme en moi, des roues qui tournent dans le vide et qui sont faites pour s'engrener au sol des sentiers non battus. Qu'elles me font souffrir ces hélices que j'ai qui ne font pas avancer de bateaux! Je suis une locomotive enterrée vivante, un aéroplane en cage. Asie Azothe n'a ni roues ni hélices, n'a rien douloureusement. Elle a des pieds, mais surtout : un derrière, pour s'asseoir.

— Assoyons-nous. Déchaussons-nous et mettons nos pieds dans l'eau.

Nous sommes toujours assises. Quoi que nous fassions, nous finissons toujours par nous assoir. Je suis mal ici. J'étouffe ici.

— Ne sois pas triste, Iode. Il est si facile, quand on veut, de ne pas être triste, d'être satisfait, d'obéir au destin.

Elle prend ma main : elle ne sent pas douloureusement que ce geste est inutile, qu'il ne nous avance pas. Ses doigts pénètrent jusqu'au bout entre les miens. Elle élève dans l'air, jusqu'à ce qu'elles semblent y être seules avec le soleil, nos mains ainsi liées. J'aime Asie Azothe. Qu'est-ce? Souvent je la hais comme j'ai haï la reine-marguerite de Ina. Elle me trouble : c'est mal. Que font les autres des personnes qu'ils aiment? Une pomme : on la mange. De l'eau : je nage. Une montagne s'escalade. Un livre : on le lit. Que fait-on d'une personne qu'on aime? Une personne qu'on aime, n'est-ce pas parfaitement inutile, n'est-ce pas bêtement que troubler? Aimer quelqu'un, c'est être planté là à ne rien faire. Si Asie Azothe mourait, je ne resterais pas plantée là. Tue-la!

53

J'ai vu en rêve Asie Azothe morte. De l'or noir avait coulé de ses yeux et s'était cristallisé, en traînées de larmes, comme une coulée de résine de pin.

Minuit sonne dans les corridors. Je sors, traverse en courant le chemin plein jusqu'au ciel de clair de lune. Je lance un énorme caillou dans la fenêtre ouverte de Asie Azothe. J'ai l'œufrier au bout d'un bras, l'œufrier que, comme moi et les gaur, elle a pris l'habitude de prendre pour un candélabre. Mon autre main ne porte rien : elle est libre, comme on dit. Elle apparaît dans le châssis. Les mains pleines de ténèbres, elle se frotte les yeux.

— Allons dormir parmi les gaur!

— O. K.!

Chaque sortie nocturne lui vaut une fessée qui, si elle était donnée à la terre, l'aplatirait ailleurs qu'aux pôles. Les coups ne dérangent pas beaucoup Asie Azothe.

120

— Qu'est une correction à côté d'une amitié?  
Elle sort en courant. Elle apporte son cartable.

— Cela m'évitera de passer par ici demain matin. Une correction contremandée est une correction contremandée.

Nous cachons le cartable dans les roseaux. Nous traversons le chenal à la nage, nos vêtements sur la tête.

Je grimpe dans le poirier qui grandit d'un pied chaque jour, pour attacher l'œufrier au bout de la plus basse branche. Debout, les gaur dorment. Celui qui monte la garde, lançant la tête en arrière, beugle. Il réveille les autres pour leur dire que nous sommes là. Entrant d'un pas lourd dans les restes du château, ils viennent se ranger en silence autour de nous et se rendorment.

Nous sommes couchées à même le sol, comme des Uaikoakores.

Sonnant jusqu'ici, les cloches du village nous servent d'alarm-clock. Nous retrouvons le cartable : il est couvert de rosée. Elle l'essuie. Elle me prend la main. Elle aime cela. Elle aimerait avoir un petit frère ou une petite sœur qu'elle pourrait tenir par la main sur le chemin de l'école. Nous arrivons en classe les yeux pleins de cette cire dont la fraîche scelle les paupières.

Il y a des moineaux plein les fenêtres. Les oiseaux sont dehors et ils plongent, vers le bas, vers le haut, en tous sens. Nous sommes à l'intérieur et nous sommes assises. Nous avons lu l'adresse de Lange sur une lettre qu'il a envoyée à Van der Laine. La nuit prochaine, à l'insu de Van der Laine, nous irons le voir. Inachos nous accompagnera. Laisse-moi tranquille!

54

Nous traversons le premier pont en deux enjambées. C'est un pont en forme de grange, un pont qui possède un toit, qui

121

est armé d'une sorte de parapluie. Le tenant par la main, nous initions Inachos aux mystères des ténèbres. Celles-ci sont phosphorescentes et nous sommes étranglés de plaisir. Le deuxième pont n'en finit plus, dure des heures. Il a des garde-fous de briques bleues : un double bastingage formant un canal qu'éclairent des boules de lumière blanche juchées sur de hautes colonnes corinthiennes qui donnent à la nuit l'aspect d'une cathédrale. L'eau noire, dessous, ne bouge pas : elle est si loin que nous n'entendons pas entrer dedans les cailloux que nous lançons.

Notre itinéraire n'est pas compliqué comme du Hegel. Le deuxième pont débouche sur la rue Notre-Dame, et c'est la rue de Lange. Nous n'avons qu'à la suivre jusqu'au numéro indiqué par l'adresse.

— L'appartement 408, s'il vous plaît.

Le commandant de l'ascenseur, un cul-de-jatte, dort, ronflant comme un cochon. (On ronfle comme on peut.) Ses mains sont jointes sur son ventre en forme de montgolfière. Nous le tirons par l'oreille, lui flanquons des coups de pied, le bousculons en tous sens, faisons tout. Pas moyen de susciter une réaction. S'il ne ronflait pas nous pourrions facilement croire qu'il est mort.

— L'appartement 408, hostie de calice!

L'ascenseur monte, à une vitesse incroyable. Nos ventres se creusent et nos oreilles bourdonnent. L'ascenseur se cassera-t-il, tombera-t-il dans le vide?

Nous frappons poliment à la porte. Rien. Coups de pied et coups de poing volent. Rien encore. Mais rien ne nous arrêtera. Maintenant que nous sommes arrivés, nous entre-rons, dussions-nous prendre la porte d'assaut. Pendant que, ayant porté tous les coups que nous pouvions porter d'affilée, nous reprenons nos souffles, Asie Azoth appuie son oreille contre le centre de la porte.

— On bouge! diagnostique-t-elle.

Une voix de haute-contre nous demande qui nous sommes. C'est sa voix! C'est Lange!

— Nous sommes de joyeux troubadours!

Nous trépigions. Nous sautons à pieds joints. Il abuse de notre patience. Quel temps il met à nous ouvrir! Derrière la porte, il y a de l'action, de la hâte, du remue-ménage. Nous ne voyons pas cela, mais nous pouvons facilement nous le représenter d'après ce que nous entendons. Un silence relatif s'établit. Le pêne claque, puis une targette. La porte grince.

— Mes chers enfants, vous commettez un impair!

Il a le verbe déclamatoire. Il est en maillot de bain. Il a l'air furieux et ridicule. Il nous étreint d'un geste bref, tous les trois à la fois. Puis il frictionne brièvement mes cheveux, puis ceux de Inachos, puis ceux de Asie Azoth.

Il fait sombre et tout est sens dessus dessous. De petits et de gros animaux de cristal pendillent depuis le plafond éteint. Ils attirent notre attention et la retiennent.

— Votre présence ici sera funeste à tous!

Il a le verbe de plus en plus ronflant. Asie Azoth n'en est pas inquiète outre mesure. Elle bondit d'un coin à l'autre. Elle plonge sous une commode. Elle disparaît en rampant sous chaque meuble. Elle fonce derrière les portes en criant coucou. L'allure de ses ébats manifeste une autorité qui ne lui est pas habituelle, qui nous prend tous au dépourvu et qui frôle l'outrecuidance. Elle est partie en chasse de qui est caché. Quelqu'un se cache : elle en est convaincue. Elle le trouvera : elle l'a décidé.

— Mais! mais! on n'y voit goutte. *Fiat lux!*

Et elle se lance sur les commutateurs. L'un après l'autre, les quatre murs carrés s'allument. La lumière vient de l'intérieur des murs. Ils sont en verre épais peint de couleurs éblouissantes, chacun, de toute sa surface, représentant une carte à jouer. Fascinée, faisant le tour plusieurs fois, je cours du huit de carreau au roi de trèfle en passant par la dame de pique et le valet de cœur. Une carte à jouer est si belle quand elle est grande et lumineuse comme cela! J'aimerais entrer dans le huit de carreau. Le rouge éclatant des losanges éclabousse, barbouille mon visage.

Inachos s'est assis sur la première chaise qu'il a vue. Sagement, il feuillette un magazine. Dans les autres pièces, sous le regard alarmé de notre hôte, escogriffe autant qu'elle peut, Asie Azothe poursuit ses recherches.

— Quelqu'un se cache-t-il sous le lit ou sous le plancher? Se cache-t-on dans l'horloge ou dans la salle de bains? Quelqu'un se cache : je le sais! je le sais!

L'appartement contient une forte odeur de vin répandu et de cigarettes fumées. Asie Azothe continue d'ouvrir tout ce qui s'ouvre. Coucou! D'une penderie, un corps apparemment sans vie tombe. La tête est enveloppée d'un sparadrap crasseux et imbibé de sang. Le peignoir, qui s'est ouvert, découvre un corset de fer. Ina! Lange travaille à la rani-mer.

Elle est de retour au Canada depuis un mois. Ouvrant les yeux, elle ordonne à Lange de cesser de la tripoter.

— Loin de moi, porc entre deux femmes, verrat entre deux vins, cochon entre deux cigarettes!

Elle nous regarde comme je ne l'ai jamais vue nous regarder. Elle nous implore des yeux.

— Venez vous agenouiller près de moi, mes enfants. Venez me veiller. Venez escorter pour la traversée de ces heures où le dégoût l'assiège la femme aux hanches brisées et à la tête entièrement émietlée. J'ai tellement marché, pédalé et fait d'auto-stop que tout à coup l'ouest est devenu l'est et l'est l'ouest. Quand je me suis aperçue que j'avais épuisé tout l'ouest qui se trouvait du côté ouest au moment de mon départ, le jour se levait. C'était l'aurore : tout était encore à recommencer. C'était l'aurore et j'étais debout sur le quai d'où j'étais partie pour ne pas revenir. Je n'avais plus le choix. Une automobile s'avavançait à vive allure. Je me suis jetée dessus. Malheureusement, elle ne m'a pas tuée.

— Suffit! crie Lange. Votre père doit être mort d'inquiétude. Je vous appelle un taxi. Il est trois heures du matin, vous savez. Trois heures du matin!

— De grâce, n'en jetez plus! lui dis-je. Pas de taxi, merci!

— Charmant accueil! lui dis-je encore. Nous reviendrons souvent!

Je rassemble les autres et, sans plus tarder, nous nous en retournons comme nous sommes venus : gaiement et pédés-trement. La fatigue physique porte à rire.

Nous marchons dans les avant-premières lueurs du jour. Marcher, vivre, pendant que les autres dorment : voilà pour-quoi nous avons rendu visite à Lange. Nous comptions aussi lui faire plaisir, mais cela n'a pas d'importance. Je leur parle du littoral.

— Nous marcherons sans arrêt. Nos pieds s'émoûseront. Nos jambes s'useront jusqu'aux genoux. Les autres resteront loin derrière. La Milliarde tournera dans sa cage, loin derrière, toujours plus loin.

Pendant que Inachos continue seul vers le steamer, nous piquons à travers champ vers notre alma mater. Les clôtures de barbelés grincent quand je les escalade. Il fait absolument silence : quand je ne fais pas grincer une clôture, nous n'entendons rien. Les oiseaux ne sont pas encore réveillés. Le soleil n'est pas encore levé mais il ne fait plus nuit. Cependant, seul le ciel est éclairé : la surface de la terre reste noire, les arbres portent encore leur manteau de ténèbres.

Chaque fois que nous levons la tête, une clôture se dresse : il faut que nous nous arrêtions de courir. Si nous portions une armure, nous foncerions sur les barbelés à toute vapeur, et ils se rompraient. Nous avons tellement sommeil que nous nous sentons comme anesthésiés. A un moment donné, je tourne la tête. Asie Azothe, qui n'escalade pas les clôtures mais se glisse dessous, s'est affaissée sous une et s'est endormie. Je la secoue un peu, sans insister, puis m'étends près d'elle. Le soleil se lève et entre dans mes yeux, mon nez, tout mon visage. Nous sommes couchés de conserve sur un tapis persan que des moutons et des vaches nous ont brouté. Je me sens devenir lourde, si lourde que le sol ne peut plus me maintenir à sa surface, qu'il cède, que je m'enfonçe, que je coule.

Un tracteur traînant une moissonneuse-batteuse nous

réveille. Nous nous remettons à courir. Le fermier nous abreuve d'injures : nous ruinons sa récolte. Où qu'on se trouve, on peut toujours trouver quelqu'un par qui se faire hair. Les têtes de l'avoine dans laquelle nous courons pleuvent sur nos jambes. Nos têtes filent comme des bolides dans le ciel. Nous buvons à même le soleil, qui semble tourner comme une roue, dans un ciel où nous sommes seules avec lui. Nous nous retournons pour regarder notre trouée. L'avoine versée rebondit, tige par tige. Le grain fouette nos jambes comme des grêlons, comme avec des colliers de perles. Nos robes ruissellent de clochettes, secouent des tambourins, déclenchent des crécelles. Nous fonçons dans des masses de grelots. Des vagues d'épis énormes déferlent sur nous. Nous sonnons, carillonons. Criant, nous faisons partir comme coups de fusil les gros oiseaux noirs cachés sous la terre : il en sort de partout, il en naît sous nos pas, c'est ce que nos pieds lancent, c'est ce que le soleil cherche entre les tiges fourniees et qu'il cueille. Leurs ailes claquent comme des drapeaux à nos oreilles, bruissent comme des feuilles au loin.

Arriverons-nous à l'école avant midi ou après? Nous y arrivons après le chapelet. Nous sommes contentes d'être en retard. Nous n'ouvrons pas la porte de la classe. Nous sentant aussi puissantes qu'un troupeau d'éléphants, nous l'enfonçons. Ils nous regardent, effrayés. Nos robes dégouttent d'avoine. Nous sommes survoltées, sursaturées. Nous avons les nerfs par-dessus la peau. Nous venons de loin.

55

⌞ La piste d'entraînement forme tranchée autour du steamer. Quand il a plu, de la boue s'y forme dans laquelle des crapauds se créent et des vers roses nagent.

Nous allons trouver Inachos, qui s'entraîne. Nous sautons dans la piste. Elle est trop étroite : nous ne pouvons y courir

deux de front. Nous formons une sorte de train : je suis Inachos et Asie Azothe me suit. La piste est devenue à ce point profonde que nous y courons à moitié dans la terre et à moitié dans l'air. Maintenant, Inachos court bien plus vite que nous. Nous avons toutes les peines du monde à le suivre. Les sports, comme les fessées, endurecissent. Plus nous serons durs, mieux ce sera. Sur le littoral, des milliers d'insectes nous piqueront; mais nous serons si durs que cela ne nous affectera pas.

Je talonne difficilement Inachos et Asie Azothe, plus difficilement encore, me talonne. Nous crachons une salive de plus en plus épaisse, filante et chaude. Des boutons de sueur grossissent sur nos fronts : ils se rompent et coulent en chatouillant sur les versants de nos nez. Pourquoi marcher quand on peut courir? Nous faisant accroire que nous sommes des chevaux qui ont pris le mors aux dents, courons! Quand on marche tout s'étire et tout s'allonge : l'agonie s'éternise. Quand on court, les arbres prennent peur et fuient, ciel et terre se débattent et sautent comme le cœur se débat et les pieds sautent. A courir, l'épuisement est vite atteint : on tombe tôt. A marcher, on fond, goutte à goutte, comme une chandelle. J'en ai assez d'attendre : je cours, je fends la foule, fends les rangs de maïs et d'oignons, les frontières, l'horizon, le vent, la pluie. Ce que je pénètre ne me pénètre pas. Ce qu'on fend est brisé, vaincu. Je fends la vie.

Derrière moi, Asie Azothe, soufflant comme une locomotive de plus en plus grosse, crie. Elle n'en peut plus! Attends-moi! Elle se pend à ma robe et m'entraîne dans sa chute. Nous nous hissons hors de la piste. Nous restons couchées dans l'herbe, faces au soleil comme les fleurs. Nous sommes comblées, tout à fait contentes de pouvoir rester ainsi immobiles et reprendre, comme dans un vertige, nos souffles et nos forces. Notre sueur sèche, glaçant nos fronts. Mon âme court encore, de moins en moins vite, comme l'automobile jouit après la poussée qu'on lui a donnée. Se retournant soudain, Asie Azothe s'étend de tout son long sur moi et laisse comme une pierre sa tête tomber sur mon visage.

Van der Laine arrive, faisant autoritairement tinter son triangle. Dans tout orchestre digne de ce nom, il y a un musicien qui joue du triangle; c'est une de ces choses qu'il faut savoir pour ne pas être pris pour un niais en société.

— Venez souper! crie Van der Laine. La soupe est prête!

Si vous ne connaissez pas encore l'histoire de la cantatrice chauve, demandez à Eugène Ionesco de vous la raconter. Cela l'obligera; j'en suis persuadée. D'ailleurs, comme dirait Marcel Proust, « cette Courvoisier avait avalé presque tous les lundis des éclairs chargés de crème à quelques pas de la comtesse G..., mais sans résultat ». Et si vous ne comprenez pas ce que cela veut dire, vous êtes bêtes comme vos pieds.

— Vite, les enfants! Venez! La soupe va refroidir!

Nous nous postons autour de la table. La soupe est rouge et la table a des pattes de lion. Le couvert n'a été mis que pour trois personnes.

— Asie Azothé ira souper chez elle! lance fièrement Van der Laine.

— Asie Azothé soupera ici!

Il n'y a qu'à affirmer aussi sûrement que lui le contraire de ce qu'il a affirmé pour le remettre à sa place. Asie Azothé aime mieux manger ici. Au manoir, depuis qu'elle m'aime, ils ne cessent de lui faire des reproches et de la battre. Elle soupera entre Inachos et moi. Pour cueillir dans le vaisselier une tasse, un bol, une soucoupe et une assiette pour elle, je dois monter sur une chaise. Je dépose, tout de travers, tout ce qu'il lui faut d'outils sous son nez, et lui dis de se servir elle-même. Self-service! Elle ne serait pas mieux reçue aux États-Unis! Pour porter la cuiller pleine jusqu'au bord de la soupière à son bol, elle sort sa langue. Voyant qu'elle a les mains sales, elle les frotte comme il faut sur sa robe. Sentant qu'elle a le nez plein de cochonnerie, elle renifle comme une gifle. Elle est en train de devenir une salope comme moi. Il fait trop beau dehors. Nous ne restons pas longtemps attablés.

— Allons manger dehors! Venez!

Ayant laissé Van der Laine seul, nous voilà, assiette sur les cuisses, pieds enfoncés dans la haie de lilas, assis sur le garde-fou de la poupe, la poupe (inutile de le dire) de « Mange-de-la-merde ». Nous ne sommes pas les seuls à manger : mange aussi un bourdon, debout sur une des dernières grappes de fleurs encore vivantes des lilas. Un petit vent qui dit que l'eau n'est pas encore assez chaude pour se baigner, de temps en temps, saisit nos visages. Il n'y a rien de plus beau qu'un bourdon! C'est si gros et si jaune et noir! Je ne prête qu'une attention distraite à ce que Asie Azothé et Inachos se disent.

— Quand papa mourra, le steamer sera à nous. Tu pourras venir y vivre jour et nuit, si tu veux. Nous t'adopterons.

— Nous élèverons un mur autour du steamer, si haut que faute de pouvoir voler si haut les oiseaux devront le contourner, si haut que de l'intérieur nous ne pourrions voir le soleil qu'à midi. Personne ne pourra venir nous embêter.

— Nous percerons trois trous dans le mur, par lesquels nous ferons feu quand nous serons attaqués.

Gloire à la vieille baille aux cerceaux rouillés! Elle est pleine jusqu'aux bords d'une pluie dont la surface est un miroir. D'abord, je cueille du bout des lèvres, sans rien troubler, les gouttes de pluie entassées. Je me vois, dans l'eau tiède que j'aspire, l'aspire; et c'est comme si je l'aspirais de l'intérieur de mon visage. Puis j'en ai assez de me priver; j'ouvre grand la bouche et plonge toute ma tête. C'est trop bon : j'avale avec volupté, comme des morceaux de sucre, les mouches et les papillons noyés. Survenant hypocritement par-derrière, Asie Azothé me saisit à la gorge et cherche de toute sa force à tenir ma tête immergée. Je perds momentanément mes forces, puis me redresse et me retourne.

Elle porte sa robe des dimanches. Je prends une pleine brassée de l'eau de pluie et la lui lance. Elle fait de même. A la fin, ce sont des rivières entières que nous prenons dans nos bras et nous lançons à la figure. Nous coupant le souffle chaque fois, les masses d'eau éclatent comme feux d'artifice sur nos visages. Soudain, Asie Azothe crie et se sauve. Je cours après elle. Je la rejoins et la projette violemment sur le sol. Nous nous battons comme des ballons. Je la mords et la griffe au sang pour qu'elle me morde et me griffe au sang. Trop petite tête, elle ne comprend pas. Voyant que je lui fais mal exprès, elle se met à pleurer. La bataille est finie. Toute chose finit par finir. Jusqu'à quelle heure, sainte Iode, devrai-je attendre pour trouver autre chose d'intéressant à faire? Sainte Iode est ma patronne. Elle n'est pas morte vierge et martyre, mais crottée et vampire. Nous étions : c'est fini; maintenant : nous sommes. Nous sommes tout le temps; mais nous ne sommes pas longtemps. Nous ne sommes que le temps de le dire; on dit : « Je suis » et déjà ce qu'on a été qui a dit : « Je suis » n'est plus. Pensez-y.

L'école est finie. Nous sommes en plein juillet et août. La maîtresse, dont c'était la dernière année d'enseignement, a distribué des chapelets et des contes de fées puis a dit que ceux qui voulaient partir pouvaient. Tout était enfin fini : le toit en accent circonflexe de l'école a semblé se fendre en deux, ses deux pentes ont semblé s'écarter et se soulever, toute l'école a semblé s'ouvrir comme une boîte. Aussitôt, Asie Azothe et moi, nous sommes, comme des fusées, lancées hors de l'école. Les autres sont restés, pour embrasser la maîtresse qui avait la larme à l'œil, pour se presser autour d'elle et la consoler. Nous avons été les premières dehors, les premières dans l'été. La cour de récréation était si silencieuse que nous entendions chanter le seul oiseau qui chantait dans le bosquet comme si nous avions été seules avec lui dans une chambre. L'air de la grande cour vide, si libre et si léger, nous incitait à courir plus vite. Les touffes de chiendent qui avaient résisté aux pas des promenades,

allées, venues et courses étaient plus rares sur la terre brune du parc muet et désert que les bateaux sur la surface de toute une mer. Qu'il faisait chaud! Il fallait qu'il fasse chaud pour qu'un seul des millions d'oiseaux du bosquet chante!

— Sans cœur! lui a crié la maîtresse, nous voyant sauter par la fenêtre.

Nous irons jusqu'aux sources de la Ouareau, à pied, pour rien. Pourquoi ne sommes-nous pas déjà en marche, rien dans les mains, sans cœur et sans reproche?

Asie Azothe arrive en courant et me dit qu'ils veulent l'envoyer dans un camp de vacances. N'y va pas! Un bâton à la main, nous partirons. Il fait si beau! On se sent si triste quand il fait si beau et qu'on est seul! Nous porterons une cape noire doublée de soie, attachée au cou par une améthyste : le vent la gonflera comme une voile. La voix en moi me crie : « Tu tardes! » Elle pleure mais elle n'ose pas se révolter vraiment. Elle essaie de me faire croire qu'il n'y a rien à faire.

— Les malles sont bouclées! Tout est prêt!

Elle passera l'été dans un camp de vacances et la Ouareau continuera d'avoir des sources pour rien, pour les autres, pour les loutres et les castors, en pure perte.

York a vendu les gours à un boucher. Passant sous la fenêtre pour aller s'embarquer sur le chaland pour traverser



le chenal, le grand camion-remorque rouge nous réveille. Parce que c'était sa dernière nuit avant son départ, Asie Azothe, tout le monde s'étant endormi, a déserté le manoir et est venue dormir avec moi. Elle a ouvert si doucement la porte de ma chambre et elle s'est glissée si doucement sous les couvertures que je ne me suis aperçue de rien. J'ai senti comme en rêve que quelqu'un me prenait dans ses bras. Quand j'ai ouvert les yeux et que je l'ai vue j'ai fait un saut de terreur. Jetant en arrière la tête, elle a ouvert la bouche et ri sans émettre un son. En culotte, encore à moitié pleines de sommeil, nous nous jetons dans le chenal et, en quelques brasses, rejoignons le chaland, auquel nous nous accrochons. Comme, tout le monde à bord riant de nous, nous nous laissons traîner par le bateau, je pense au rêve bizarre dont je viens d'être tirée et qui garde mon cerveau engourdi. J'embrassais Asie Azothe baveusement et nous portions chacune deux ailes et une couronne d'épines. C'était fortement mais immatériellement érotique. Où peut mener l'amitié! Tout de même!

— Où allez-vous les mener?

— A l'abattoir!

Bande de lâches! Écœurants! Que nous jouirons si l'un d'eux reçoit en plein ventre une bonne ruade! Pleines d'espoir, le cœur dans l'eau, nous nous assoyons dans la rosée et attendons. Les pauvres gaur! Ils les aiguillonnent, leur lancent des mottes de terre, les rouent de coups de perche. Le plus violemment possible, ils les guident jusqu'entre les garde-fous de la passerelle d'où, les premiers bousculés par les autres, ils ne peuvent plus que monter dans la remorque. Asie Azothe essuie d'une main une larme, puis de l'autre une autre, puis de ses deux poings elle en frotte treize à la douzaine. Les vachers se moquent de nous, ils rient en se tenant les côtes des sanglots de Asie Azothe et des injures que j'ai commencé à leur lancer. Notre vulnérabilité les excite à une plus grande brutalité. Ils sont tous embarqués, sauf Hâthor. Ils courent tous les six après lui, se lancent tous

les six contre lui. Ils réussissent à l'attraper au lasso. Les uns tirent en s'arc-boutant sur le lasso, les autres dardent et fouettent son ventre. Hâthor ne répond plus à leurs cris et ne bouge plus. Il reste muet et immobile comme une montagne. Il a tellement couru, rué, piaffé, bataillé, que son mufler sue du sang et que son pelage noir mousse. Les pattes écartées, les yeux sortis de la tête, le cou incliné, il a l'air de dire qu'il s'est ancré là et ne bougera pas de là. Fouets, chaînes, perches et piques n'ayant rien donné, ils tirent tous les six sur le lasso. Rien à faire. Les regardant de travers, pendant que nous serrons avec tout l'amour les poings, Hâthor ne bronche pas. Qu'il est fort! J'en ai des frissons. Mais les vachers ne sont pas à court de ressources.

— Une petite injection de morphine le rendra docile comme une jeune mariée.

Ils ont bien trop peur de lui! Ils sont bien trop lâches pour aller le piquer sur place. Ils sortent une sorte de fusil qui au lieu de lancer des balles lance des seringues. Le coup part, Asie Azothe crie, l'ampoule se plante dans le flanc de Hâthor qui s'affaisse presque aussitôt.

Que nous avons hâte de pouvoir tirer vengeance de tout cela!

York a acheté trente autres taureaux. Ils sont tous noir et blanc. Ils ne me disent rien. Pour moi ces bêtes à cornes sont des absences à cornes. J'ai circulé parmi eux, indifférente et dégoûtée. Ils me dépaysent, m'aliènent toute l'île. Je n'appartiens plus au pacage. Les gaur, en le quittant, l'ont vidé, comme en la buvant on vide une bouteille, comme, en quittant le manoir, Asie Azothe l'a vidé. (Elle est partie depuis deux jours : elle m'écrira). Il y avait les gaur : c'est fini;

une partie du monde a perdu toute sa saveur. Après la mort de Inachos, la partie de ma vie qu'il occupe sera morte. Après la mort de Lange, de Van der Laine, de Ina, de Inachos, de Faire Faire (que j'ai revue avant-hier) et de Asie Azothé, à combien de parties de ma vie restera-t-il du suc? Combien d'acres de terre riches restera-t-il quand ils seront partis? Les autres êtres humains, les étrangers, ont-ils un sens? Je répugne à connaître d'autres personnes que celles que je connais déjà. Ces trente taureaux du Yorkshire ne pourront jamais remplacer en moi les vingt gaur's. Malgré leur absence, la place des gaur's en moi est encore pleine, occupée, et le restera toujours. On dit : « On n'a qu'une mère. » On pourrait dire aussi : « On n'a qu'une fois vingt gaur's ! » Tous les autres gaur's que j'aurai seront archi-insignifiants.

60

Allons nous baigner au quai, Iode chérie! Marchant, je pense à Asie Azothé, et « aile de moulin » devient « elle de moulin », « ciel » devient « si elle ». Inachos n'a pas voulu venir avec moi. Je vais, seule.

« Quai », dans mon imagination, est devenu « ké ». Toux lait ans faons du vie l'âge çon sûr le ké en mail oh de bien. Je suis seule avec une cruche. Ils sont une myriade à plonger, émerger, se bousculer sur l'échelle, courir sur le béton en feu en évitant les tessons, faire les fous. Ils font du tapage et je suis dans ce tapage comme le poussin dans l'œuf. Je plonge et je reste sous l'eau jusqu'à ce que ma cruche soit pleine. Il y en a qui me regardent faire : ils aimeraient que je me noie. Il n'y a rien de plus intéressant qu'une noyade. Il y en a qui ne se baignent pas : ils restent assis sur le bord du ké, attentifs, le cœur battant, attendant qu'il y en ait qui se noient. Je ne réponds pas à leurs signes d'amitié. Je vide

134

ma cruche. Glouglou glouglou glouglou! Et je replonge, retiens mon souffle jusqu'à ce que ma cruche soit pleine, émerge, monte sur le ké, vide encore ma cruche, plonge encore. Je ne m'occupe pas d'eux. Je transforme, je reforme, tous les mots qui me viennent à l'esprit. Je suis seule et veux l'être davantage. « Feu » se change en « Pheu », ville de Chine. « Eau » se change en « oh ». « Fleuve » se change en « F. Leuve », chirurgien-dentiste. Un grand bateau blanc passe. Pour ne pas sentir que je vois la même chose qu'eux, j'écris dans ma tête « Un grand sabot blanc passe ». Je sens qu'il faut que je veuille ma solitude, qu'il faut que je l'éteigne comme si je l'avais longtemps convoitée et qu'elle venait de m'être donnée.

Il commence à faire noir. Il y a de moins en moins de monde sur le ké. Je me suis baignée trop longtemps : mes tempes commencent à élaner, mes oreilles à bourdonner. Je continue d'emplir et de vider ma cruche : il faut être plus endurant que ses tempes et ses oreilles. Demain, j'apporterai une cruche plus grande. A la fin de l'été, je pourrai demeurer des heures d'affilée au fond de l'eau.

— Où est Asie Azothé?

Je ne réponds pas. Je fais comme si je ne les entendais pas.

M'en retournant au steamer par l'ancien lé, je parle à tue-tête. Afin que ceux qui m'entendent ne me comprennent pas, je lance de toute ma force des phrases sans sens.

— Qu'il est mignon le chat qui marche sur le ké! Mais qu'il est lourd! Attention : le ké tremble, branle, se fend ici, se fend là! Rataplan : le ké s'écroule et le chat se noie! Ne mets pas ta sale machine à laver dans ma bouche, Madame la maïresse! Mets-la plutôt entre tes fesses! Et tes lèche-frites, Madame la maïresse, ne les lèche pas, frite-les! Vos octaèdres réguliers et vos octogones réguliers, je les plie et les noue comme si ce n'étaient que des poutres en I en béton précontraint! Vous trouverez ci-inclus une lettre de votre père! Vous qui m'égayez si un clou lune être deux votez votez il en restera toujours un peu! Colonnes fort méchantes sur un ô

135

Canada parsemé forces fraîches dans la mêlée tout ce qui brille n'est pas ordures!

Ils vont me croire folle! Cela me fait rire comme une bête! Je porte ma cruche au bout de mon bras levé, comme la vieille Six portait sa lanterne. Je la frappe en mesure avec un caillou, comme si c'était une cloche. Passant à travers ma cruche brune, le clair de lune l'emplit d'or.

— D'or, m'entendez-vous? d'or!

— C'est elle qui est toujours avec la petite Asie Azothé. Elle s'est fait enfermer à Mancieulles. Elle a dix ans et elle est encore en première année.

Que la lune est ronde et blanche! Qu'il m'est enivrant de sentir que je suis le seul être humain qui sache que ce n'est pas une « lune », mais une « prune »!

61

Assise dans le fossé, derrière la boîte aux lettres, j'attends le postillon. Aussitôt que son attelage poindra à l'horizon, je courrai au-devant de lui.

— Rien?

Le postillon a la figure hérissée de barbe jaune et les lèvres tapissées de jus et de grains de tabac. Il ne me reconnaît jamais. Il s'arrête de chiquer, scrute longuement mon visage : il ne peut pas savoir s'il y a des lettres pour moi car il ne sait plus qui je suis.

— Je suis la petite Ssouvie. Vous savez bien : mon père est bossu, ma mère partie.

— Oui oui oui... Les Ssouvie des vieux pays... Attends un peu.

Il tire sur les guides et le gros cheval presque rouge aux sabots enrobés de poil blanc s'arrête. Il ouvre le coffre où toutes les lettres sont rangées, regarde tranquillement. Il

136

n'y a rien pour moi aujourd'hui. Il a l'air plus déçu que moi. Il me demande si j'aimerais faire un petit tour sur son percheron. Oui! Il descend tranquillement de sa voiture, me saisit par les hanches et me lance sur le dos de la bête comme si je ne pesais rien. Je me cramponne, avec le vertige des premières fois qu'on fait quelque chose, au pommeau d'or du collier, et le convoi se met en branle.

— Tiens-toi bien. Ne tombe pas.

Le pelage rude, collant, imbibé d'une écume brûlante, râpe mes jambes nues. Plus cela dure, plus j'ai l'intérieur des cuisses comme ébouillanté. Je ne me plains pas. Je me plaindrai plus tard, quand je serai vieille et que je n'aurai que cela à faire. Le gros animal donne dans le vide des coups de sa belle grande tête : le mors doit lui faire mal. Il secoue sa peau pour chasser les mouches. Où que mes mains le touchent il est chaud comme une fournaise. J'enfouis une main dans sa forte crinière : c'est comme si des rayons de soleil s'enlajaient autour de ma main. Sous moi, ses os roulent, comme des vagues, montent et descendent sans cesse. Je le flatte doucement comme un chat, pour qu'il m'aime comme je l'aime.

— Te voilà devant chez toi! Peux-tu descendre toute seule?

Le quittant, je frotte un peu son chanfrein si plat et si dur que c'est merveille qu'il ait autant la vie que ses doux et grands yeux à cils de starlette. Ses naseaux, au toucher, me font penser à caoutchouc et à champignon.

Les sauterelles grouillent dans l'herbe déjà haute. Il en saute de partout. Elles bruissent comme des feuilles d'un bout à l'autre du champ. Elles sautent sur mes jambes, sur ma robe. J'aime les grosses. Il y en a qui emplissent la main. Les sauterelles ne piquent pas. J'en cherche une énorme, vaste. J'en attrape une, toute verte, vert clair. Sa longue tête me rappelle celle du percheron; j'y vois un chanfrein. Je vois sa bouche.

— Donne-moi de la mélasse ou bien je te tue.

Elle me comprend. De ses pattes libres, elle se cramponne au bout de mon doigt.

137

— Donne-moi de la mélasse ou bien je te tue.

Je la vois mâcher. Je la sens se dépêcher. Cela y est : elle bave la goutte brune. Il n'y a que « Donne-moi de la mélasse ou bien je te tue » qu'une sauterelle comprenne. Elle n'en a qu'une goutte à la fois à donner. Et quand elle l'a donnée il faut la laisser partir. Je suis cruelle mais je ne tue pas les sauterelles qui me donnent leur goutte de mélasse. Si tu ne veux pas que cette grenouille pisse dans tes mains, grosse valétudinaire, ne l'attrape pas, laisse-la tranquille.

62

Asie Azothé m'écrivait presque tous les jours. Dans chacune de ses lettres en quatre volumes elle me reproche de ne pas lui écrire assez souvent et de ne pas lui en écrire assez long quand je lui écris. Que c'est frustrant, que c'est décevant, une lettre ! Qu'ils sont fades et stériles, ces mots qui me sont dits sans le visage de celle qui me les dit ! Les lettres de Asie Azothé ne me donnent qu'une idée, de plus en plus pressante : aller la chercher.

Elle me compose de véritables lettres d'amour, des lettres comme celles qui ont circulé à l'école et qui nous ont tant fait rire. Elle essaie d'être affectueuse ; elle ne réussit qu'à être obscène. Je lui écris qu'il fait beau quand il fait beau, qu'il fait mauvais quand il fait mauvais, que je suis allée me baigner au quai, que Inachos me boude, que Van der Laine a failli se couper le nez en se rasant... Que pensant à elle avant de m'endormir, je serre mon oreiller dans mes bras, je ne lui écris pas. On doit garder pour soi les choses de ce genre. Si la marquise de Sévigné avait écrit à la comtesse de Grignan, sa fille, des choses comme : « Quand je t'allaitais j'éprouvais un plaisir plus grand que lorsque je faisais l'amour avec ton père » et : « Tu es si belle que si tu étais un homme j'aurais envie de faire l'amour avec toi », personne n'aurait eu l'idée de faire

138

de sa correspondance un exemple de bonne littérature française. Si cela a l'air de quelque chose, si cela n'a pas l'air de rien, cela n'est pas littérairement bon.

Je n'aime pas qu'on se donne comme Asie Azothé le fait dans chacune de ses lettres. Garde-toi ! Ne te jette dans les bras de personne ! Ne le dis pas : garde-le pour toi ! Si tu veux m'accompagner, accompagne-moi en silence ! Ne donne rien à personne ! Ne fais rire ou pleurer personne : ne donne pas de spectacle ! Ne te parfume pas : ne donne pas d'odeur. Ne te jette pas : tu es tout ce que tu as ! Ne dis rien à personne : nous sommes tout ce que j'ai ! En se jetant dans le fleuve la rivière se perd ! Garde-toi ! Serre-toi dans tes bras ! Ne joue pas avec eux !

« Je m'ennuie à mourir si loin de toi ! J'ai si hâte de te revoir ! Je t'aime plus que moi-même. J'ai si peur que tu m'oublies ! Je t'embrasse sur le front, les yeux, la bouche. Je ne peux m'empêcher de leur parler de notre amitié. Rassure-toi : je ne leur dis pas ton non. Je leur parle d'une sœur que j'aurais... » Et elle signe : « As Az. » Ferme ta gueule, raton laveur ! Nabuchodonosor 466 !

63

— T'en souviens-tu ? Je cassais tout quand Asie Azothé parlait de se marier avec toi. L'idée de perdre une minute de toi me rendait furieuse.

Inachos émet un sourire pâle et amer. Il ne mord plus à rien, même plus à l'évocation des souvenirs. Il est celui qui renie qui il a été, qui a honte de ce qui s'est passé.

— Je n'étais pas malade. Je faisais semblant. Je vous ai bien eus !

— menteur ! Tu étais complètement fou ! Tu avais si peur que tu bégayais, que tu ne pouvais supporter la présence

139

d'une mouche! Moi seule pouvais t'aborder; j'avais seule ta confiance. Si une autre personne entraînait dans la chaufferie, tu criais comme un porc battu, tu te lançais contre les murs; moi, tu me recevais avec une tendresse presque étouffante, grotesque. Tu ne pouvais t'endormir qu'en me sachant à tes côtés. Les ténèbres étaient en colère contre toi; je te protégeais.

— Tais-toi, veux-tu!

Son pâle sourire s'est changé en atroce grimace. Ce que tu as dans le ventre, mon petit vieux, tu vas le montrer!

— Souviens-toi, ingrat! Tu te pelotonnais contre moi! Tu bavais dans mon cou tellement la chaleur que tu trouvais en moi t'épanouissait!

— Pour qui te prends-tu? Tu pues le diable et tu es pleine de boutons!

— Tu ne voulais pas me laisser partir! Tu ne pouvais pas te passer de moi! Si je faisais mine de m'en aller, tu te mettais à hurler et à gigoter! Tu criais : « Non, Iode! Non! Non! Ne me laisse pas seul, Iode! Ne t'en va pas, Iode; j'ai si peur! »

— menteuse! Méchante! Ce n'est pas vrai! Je ne disais jamais un mot! Et, si tu veux le savoir, tu m'écœurerais, je ne te supportais que pour te faire plaisir!

— Effronté! Tu en as pris, de l'audace, depuis le temps où tu n'avais même pas celle de mettre le nez dehors!

— La vérité, c'est que tu es jalouse!

— Oh là là! Jalouse de quoi, Vercingétorix? De ta gloire? La vérité, c'est que je suis mortifiée, que ceux qui mordent la main qui les a nourris me dégoutent!

Au fond, je ne suis pas vraiment fâchée. Je peux très bien me passer de la gratitude d'un Inachos Ssouvie. Je n'ai besoin de rien : je ne veux rien de ce qu'il a, de ce que conquiert. Je veux savoir pourquoi il me boude depuis le départ de Asie Azothe. Est-ce qu'il n'était agréable avec moi lorsque Asie Azothe était encore là que parce que je lui rendais sans m'en apercevoir des services d'entremetteuse?

— Tu es jalouse de moi, Iode Ssouvie! Tu ne digères pas

que maintenant je suffise à moi-même, que je sois devenu en mesure de me porter. Je t'ai enlevé ton infirme. Je n'ai pas le droit de me passer de toi, de ne plus t'appeler à mon secours, de ne plus te supplier de me prodiguer tes soins précieux! Tu ne m'as plus, Iode Ssouvie! Tu n'as plus qu'à te faire une raison. Je ne m'appelle pas Asie Azothe : je peux très bien me dominer tout seul. Je ne t'appartiens plus! Trouve-toi un autre lépreux. Trouve-toi une autre raison de te trouver généreuse et indispensable. Ce n'est plus à mes dépens que tu pourras te trouver importante. Il faudra que tu finisses par te résigner à chercher ailleurs. Qu'il n'en soit plus question. En d'autres mots : si tu ne veux pas que je sois bête avec toi, cesse d'essayer de me mener par le bout du nez.

C'est fou mais c'est chou. Viens t'asseoir sur mes genoux, mon chou. Rien n'est plus charmant qu'un chou, s'il faut en croire le langage populaire. J'aimerais qu'il pousse quelques choux à la surface du plancher. « Savez-vous planter des choux à la mode à la mode... » Comme chanson, c'est fou mais c'est chou. Quand je la reverrai, je demanderai à Asie Azothe, qui est chou comme tout, si elle sait planter des choux. « Sais-tu planter des choux, fille? » est bien plus chou que : « Ma chère, j'ai fait la connaissance d'un jésuite qui croit que le sel pousse, que ce condiment, comme le blé, est du règne végétal. »

Hurle! Hurle comme une furle! Pourquoi hurler est-il si mal vu? Pourquoi trouve-t-on si agréable un sourire? Hurle comme un gaur dans un abattoir! Pourquoi, dans un abattoir, un gaur hurle-t-il? Pourquoi ne fait-il pas de beaux yeux à ceux qui s'apprennent à l'abattre? Qu'à à hurler ce boeuf qui n'a jamais manqué d'herbe et d'eau? Hurler n'est-il pas,

en toute circonstance, d'une indécence et d'un manque de reconnaissance — comment dirais-je? — patibulaires...? Les gauris qui veulent aller aux Antilles ou en Australie sont des fous; laissez-les braire. Les gauris normaux veulent tous aller à l'abattoir. Brise! Brise comme une trise! Brise où ils t'engraisseront, t'égorgeront, te vendront et te serviront avec des petits morceaux de champignons. Défends-toi, Fentoi : brise quelque chose! Car tout ce qu'on brise est ornière. Car ils ont fait ornière de tout bois et que chacune de leurs ornieres mène à un abattoir. Ne discute pas avec eux. N'engage pas de pourparlers. Ne parle pas raison : la raison est leur langue; parlant raison, tu hésiteras et balbutieras, comme tous ceux qui essaient de parler une langue autre que leur langue maternelle. Tu as mal, et quand on a mal il faut qu'on fasse quelque chose : il n'y a que cela de vrai, de raisonnable et d'important. Ceux qui hésitent et balbutient donnent envie de rire à ceux qui les écoutent. Quand on parle sa langue on est bien. N'oublie pas que les Anglais se moquent des Français qui parlent en anglais. « *Verre is ze hotel Shératonne?* » O. K.?

J'erre jusqu'à minuit le long de l'ancien chemin de halage. Je fais, depuis deux heures, dans des ténèbres d'avant orage, semblant d'aller à l'école et d'en revenir. Je me sens triste et ma tristesse, comme s'il s'agissait de celle de Musset, m'intéresse, m'enflamme. Me voici rentrée au steamer. Je suis nu-pieds, comme un pirate. Je marche dans la coursive du navire de Surcouf, poignard aux dents. Si j'arrive à égorger le grand corsaire, la reine d'Angleterre me donnera un million de livres sterling. Le pas de la porte de ma chambre est éclairé. Du coup je reviens au xx<sup>e</sup> siècle, siècle auquel je n'ai rien à reprocher quand il a l'air disposé à faire battre

mon cœur plus vite. Que fait-on dans ma chambre? Qui est-on? Je pense à Asie Azothé, qui est comme au paradis dans son camp de vacances : ses lettres éclatent de rire quand je les ouvre. Je baisse le bec-de-cane, silencieusement. Je pousse la porte, violemment. C'est Inachos. Il est assis devant le bonheur-du-jour. Il est plongé dans la lecture des notes que j'ai rapportées de mon voyage en France, le porc! Il sursaute, se retourne, change de couleur. Mais il se ressaisit aussitôt. Il lance par-dessus son épaule un sourire insolent et, remuant ostensiblement les lèvres, se remet à lire. Il fait semblant de ne pas faire cas de moi. Il m'écoëure. Il est hideux. Je me laisse avancer vers le lit. Mes mains tremblent. Je me laisse tomber sur le lit. Il continue de jouer son petit jeu. Il a fouillé partout. Dans tous les tiroirs de mes commodes, qu'il a laissés ouverts, il a tout mis à l'envers. Il a vidé la poubelle et a laissé par terre tout ce qu'il y avait dedans. Je ne me suis jamais sentie si seule, si ennemie. Pour qu'il n'y ait plus de doutes dans ma petite tête quant à son attitude à l'égard de sa conduite, il se met à lire à haute voix, d'un air toujours plus goguenard.

— « J'aime les histoires du genre de celles de la « Table ronde » que Faire Faire me raconte. Toujours, les princesses meurent et les princes les pleurent. Le prince trouve le cadavre de la princesse enfoui au milieu d'acres de blé mûr, et je tremble. Elle s'est noyée, et il la trouve sur la plage, après avoir marché sans arrêt pendant des jours, et le sable s'est creusé sous son corps sans poids. L'histoire de la princesse Berte et du prince Robert est celle que j'adore. Le visage de Berte est d'une si grande blancheur qu'il brille la nuit; du reste, plus il fait noir plus il brille. D'ailleurs, leurs parents se haïssant à se tuer, ils ne peuvent se rencontrer que la nuit. Leurs domaines se touchent, mais leurs châteaux sont éloignés de sept lieues. Ils s'aiment tellement que, bien qu'ils soient à une telle distance l'un de l'autre, lorsque l'un rit ou pleure l'autre l'entend. Lorsque le jour cesse, chacun franchit en courant la moitié du chemin. Ils

reprennent leur souffle dans les bras l'un de l'autre, se prennent par la main et marchent jusqu'au matin. Robert, toujours, porte sur l'épaule, au bout d'un bâton, un sac rouge vide ressemblant à un baluchon de mendiant. Chaque fois qu'ils se rencontrent, Berte lui demande plusieurs fois à quoi il entend faire servir cette petite poche. « Un jour, je mettrai ta belle tête dedans », répond-il invariablement. Cette nuit, un orage secoue arbres comme herbes. Robert court. Mille tonnerres et mille éclairs ne sont pas pour eux raison suffisante pour différer un rendez-vous. Robert court depuis une heure et il n'a pas encore vu apparaître, au cœur des ténèbres, blanc et rond comme la lune, le visage de sa princesse. Il est à bout de force. Il se met à marcher pour se reposer et pouvoir s'appliquer mieux à donner un sens à ce qui arrive. Il fait si noir qu'il ne voit même pas ses mains. Si Berte était seulement dehors quelque part sur la terre il pourrait voir son visage, comme au grand jour il peut voir dans sa main une pièce d'argent. Fou d'inquiétude, il se remet à courir. Soudain, il ne pleut plus et le soleil s'est levé. Robert s'aperçoit qu'il est aux portes de l'Espagne, qu'il a traversé la moitié de la France. Les yeux cernés, la tête plus basse que la poitrine, cherchant en toutes directions à la fois, il revient sur ses pas. Il marche, s'égare, ne mange ni ne dort. Dix jours après, il la trouve, visage dans la boue. Elle est morte. La foudre lui a crevé les yeux. FIN. Pour moi, les histoires qui finissent mal sont bien plus belles que celles qui finissent bien. Les histoires que j'invente sont tristes; ceux que j'aime y sont injustement foudroyés, inintelligiblement trouvés morts. Ma vie n'est-elle l'histoire qui se fait de ce que je veux qu'il m'arrive? Je veux que les personnages sympathiques de ma vie meurent, tout à coup, sans raison, afin que l'histoire que sera ma vie soit une belle histoire. » Ma bien chère sœur, croyez-le ou non, cela est écrit de votre propre main.

Inachos tourne la page. Il poursuit sa lecture. C'est absurde! Jusqu'à quelle heure cela va-t-il durer? Nous sommes tous

deux à bout. Mais je ne peux pas l'arrêter et il ne peut pas s'arrêter. Si je lui disais : « Arrête-toi, tu me fais mal », il rirait : me faire mal, il en est convaincu, est ce qu'il veut.

— « J'oublie les histoires où tout se résout pour le mieux. Je n'ai même pas le temps de les trouver banales. Par contre, les histoires tragiques, comme avec des acides, pénètrent dans mon cœur, s'y établissent, le réchauffent, le nourrissent. Nous sommes à Arcachon. Je regarde la brise disperser les mille miettes de la lune à toute la surface de la clayère. Pourquoi ces sortes de copeaux de bûches de phosphore que les vaguelettes de cette mare bercent ne sont-ils que les miroitements de quelque chose? Pourquoi ces reflets ne sont-ils pas sans lune? Là où il n'y a pas d'eau, il y a bien une lune sans reflets... Si je pouvais être sur dix rivages à la fois, je pourrais contempler dix lunes à la fois; pourtant, il n'y a qu'une lune. Je veux que Asie Azothe meure, qu'elle devienne absente de ses reflets, qu'elle devienne un effet qui n'a plus sa cause. En pensée, j'arrache comme un bouchon le bout d'un des doigts de mon petit bout de chou d'amie et, ayant comme un goulot porté ce doigt à ma bouche, j'aspire tout le sang de son corps. »

De toute sa force, Inachos lance le cahier de notes dans un coin. Il se lève, se jette sur moi, me saisit aux poignets comme avec des ergots.

— Dominer! N'est-ce pas?

Il me secoue, grince des dents, souffle comme un phoque de quatre tonnes.

— Éprouver de la puissance! Jusqu'au sang! Jusqu'à la mort! Je me redresse d'un coup et, du même coup, lui applique une violente poussée. Il est tombé. Il se relève et s'abat de nouveau sur moi. Nous nous collons. Il est fort comme un bœuf : il me rosse sans difficulté. Je ne vois plus clair. Après vingt coups de poing, j'ai des étincelles plein la vue. Mais je ne suis pas de ceux qui crient grâce à tout bout de champ. J'ai les ongles longs : je lui laboure les joues, lui écorche le menton et le front.

— Serpent! Hypocrite! Ver! Ver! Ver! Tu es pire qu'un bousier, Inachos Ssouvie!

Son poids me rive au plancher. Je saigne du nez, abondamment. C'est le dégoût qu'il m'inspire et qu'il s'inspire qu'il veut détruire en me frappant de la sorte. Il essaie de faire disparaître à force de coups ce qui l'a vu être hideux et cette hideur elle-même. Jamais je ne lui pardonnerai ces lâchetés! Un genou sur mon cou et l'autre sur ma poitrine, il m'empêche de remuer et il frappe. Je lui crie mon dégoût, le lui crache. Il se soulève et se laisse, de tout son poids, retomber sur mon ventre, ma poitrine et mon visage. Il est fou! Il va me tuer! En même temps que je vitupère, j'ai pitié de lui. Il regrette certainement déjà ce qui se passe. Personne ne veut être réduit à agir si misérablement. Tout à coup, sans raison apparente, il s'arrête de me battre. Il a l'air d'avoir perdu tout : il s'effondre. Lamentablement, il se met à sangloter. Lamentablement, il sort.

Inachos est parti. Il ne dormira pas de la nuit. La porte de ma chambre et celle de la sienne se font face. Il me suffirait de traverser la coursive. Je n'ose pas. Je me dis : « Cela ne se fait pas. » Il faut laisser aux choses, surtout aux plus amères, le temps de signifier tout ce qu'elles ont à signifier. Je n'irai pas. Il sortira plus fort de cette épreuve si je ne l'aide pas. On trouve toujours d'excellentes raisons de ne pas agir. Je saigne du nez autant que Holopherne saignait du cou quand Napoléon lui a tranché la tête. Pour que le sang s'arrête, je laisse, sans bouger, ma tête pendre à la renverse hors du lit. Ma bouche est pleine de sang coagulé et il ne faut pas que je crache. Inachos passera la nuit sur des charbons ardents, aux prises avec ces démons qui se terrent au fond de chacun et qui profitent de la moindre relâche des guides, du moindre manque de vigilance. Il faut que je le laisse seul, que je le laisse vaincre seul. Que se perde ce qui, pour lui, se déploie en mon âme de tendresse! Tais-toi et dors, Iode chérie. Laisse-le tranquille. Non! Lève-toi et marche. Va le rassurer, t'agenouiller à son chevet et lui dire que rien n'est changé,

que rien au fond ne s'est passé. Va lui chuchoter qu'il est beau et que tu es laide. « Je te trouve beau. Tu n'as pas changé. On ne change pas en cinq minutes. Tu t'es emporté. C'est tout. Tu es ce que tu étais hier. On n'est pas, tout à coup, méchant, vil. Le vent qui les a agités n'a rien changé aux arbres. Tu n'es ni méchant ni vil. Tu as fait une petite crise. C'est tout. Comme tu es beau! Je ne suis à côté de toi qu'un macaque en pleine grimace. Pourquoi tes yeux sont-ils bleu de Prusse?... Est-ce que ta tête est pleine d'un bleu de Prusse liquide qui affleure à l'endroit des yeux?... Je t'ai crié que tu étais repoussant. Tu ne me repousses pas puisque je voudrais que tu me prennes dans tes bras. » Les cargos transporteurs de mièvreries ancrent souvent devant ta porte, n'est-ce pas, Iode chérie? Mon nez ne s'arrête pas de saigner. Aussitôt que je relève la tête, il se remet à couler. En séchant, le sang empêche l'oreiller et les draps. J'ai mal à la tête. Le soleil tarde. Je sens que je vais passer le reste de la nuit à aimer Inachos de tout mon cœur, à m'apitoyer sur son sort. Que le petit air de sainteté de la compassion m'agace! Que ne donnerais-je pas pour être débarrassée de ce poids de tristesse que je sens (veux) inutile! Ce n'est pas en caressant un être de toute sa pitié qu'on le provoque au courage et à la force, qui sont seuls efficaces. Comment peut-il croire que je lui veuille du mal? Comment malentendu pareil a-t-il pu se glisser entre nous? Le matin tarde. Tout à l'heure, à table, je lui dirai tout, lui donnerai tout.

Juin juillet août. Huit ans neuf ans dix ans. Et tu n'as pas encore bougé, Iode Ssouvie, espèce d'Antillaise, sorte de Chinoise, genre de Ibn Batouta (j'ai trouvé dans le dictionnaire ce nom de grand marin) de lavabo, de chaise et de lit! Dans le cauchemar que je fais, Ina me dit qu'elle m'a vu



être triste et elle me le dit d'un air terrible, de façon que je sente qu'elle m'en veut beaucoup. « Tu n'étais pas gaie! » me crie-t-elle, agitant d'une façon comminatoire son index sous mon nez. Il pleut et il vente. Et ce qui pleut et ce qui vente me crie de partir. « Il » pleut, « il » vente, « il » me crie de partir. Je me reproche amèrement (et ma voix en cela s'accorde avec celles de la nature) d'être encore ici. Je passerai la journée étendue sur la plage, à me laisser battre sans bouger par la pluie et le vent. Je finis par m'endormir. Pendant mon sommeil, le fleuve abandonne à mes pieds un morceau de caravelle. C'est une planche percée, usée comme un visage d'octogénaire, et l'eau dont elle est imbibée, comme la chair l'est de sang, la rend lourde comme une barre d'or. Van der Laine, qui s'y connaît, me déclare que cette pièce de bois est un minahouet et que les minahouets servaient à fourrer les haubans. Le père de Van der Laine était armateur. La famille vivait en Hollande, au bord d'une baie pleine de voiliers. Des trois-mâts, il y en avait aussi plein la cour : quelques-uns gisaient sur le flanc comme des chevaux morts, d'autres étaient montés sur des échasses, d'autres encore étaient couchés sens dessus dessous. En ce temps-là, à Bergen-op-Zoom, Van der Laine et les autres enfants se cachaient sous les bâtiments qui étaient couchés voiles contre terre, les bâtiments dont les mâts étaient enfoncés du sommet au pied dans le sol. Le minahouet est aussi grand que moi. Je l'ai mis sous le matelas de mon lit. Le fleuve va entrer dans ma chambre quelque nuit et m'ordonner de le lui rendre. « Donne-moi ce minahouet! » va-t-il me crier. « Jamais! Je l'ai, je le garde! Tu ferais mieux de te laver que de venir perdre ton temps ici : tu es plus sale qu'un égout! »

Dans mon cauchemar, j'étais assise dans un trône très profond. « La cour du Banc de la Reine! » a annoncé l'huissier à verge noire. Corsetée de fer, couchée sur le divan de l'appartement de Lange, Ina parlait comme si elle voulait me faire pendre. « Tu n'es pas gaie! Tu n'es pas joyeuse! Tu es triste! Et ta tristesse, tu la fais porter par tous! Et ta tristesse s'est

introduite dans le sang de chacun pour rendre ses os plus mous que bave! V. S. A.! V. S. A.! V. S. A.!» J'ai été condamnée à la haine. Les jurés se sont mis à me lancer des tomates pourries. Soudain, Inachos a surgi. Il fouillait partout dans ma chambre pour trouver des raisons de me haïr. Me haïssant sans raisons combien plus il pourrait me haïr s'il trouvait des raisons de le faire! Il a brisé la serrure d'un livre : sur chaque page, multicolores, les lettres V, S, et A, par milliers, se côtoyaient. Il s'est mis à rire aussi fort que si sa bouche avait été grande comme le cratère du volcan Étna. Soudain encore, je me suis trouvée face à face avec Asie Azothe. Je lui ai demandé de partir avec moi. Terriblement, elle m'a répondu non. Les enfants d'une colonie de vacances, qui étaient gais, qui étaient joyeux, se sont mis à défilier, et elle est partie avec eux. Soudain encore, je me suis trouvée sous la lune, avec des écornures de lune plein les mains. Je les attrapais brûlantes avant qu'elles ne tombent dans le chenal, et les enfants de l'école riaient. Ils riaient parce que mes cailloux de lune se changeaient en larmes dans mes poches ce qui faisait que je serais punie. D'ailleurs, je n'ai pas su ce que V. S. A. voulait dire.

Plus le temps passe, plus les lettres de Asie Azothe sont épaisses et fréquentes. Les premières m'ont tellement scandalisée que je n'ai même pas pris la peine d'ouvrir les autres. Elle était silencieuse comme un appareil de téléphone débranché. Ils l'ont rendue bavarde comme une pie. Elle était vide : je pouvais circuler en elle comme dans un champ. Maintenant, il y a foule! Des milliers d'inconnus se disputent pour trouver et garder place dans son cœur, et je ne peux intervenir, les chasser. Elle entrait en moi par mes yeux, se cou-

chait et s'endormait. Maintenant, il me semble que les cris et les courses dont elle parle dans ses lettres font trembler la terre, déborder les océans. Elle a pris loin de moi une telle envergure que j'ai peur de ne plus être assez grande pour lui donner asile. Elle était chaude, douce et délicate comme un œuf d'hirondelle. Elle m'a échappé et s'est épanouie en branlebas, en tempête, en orchestre de cent musiciens. La mouche au bois dormant s'est muée en ruée vers l'or, en course d'automobiles. Mes mains ne suffiront plus. Mon cœur éclate de toutes parts sous l'accroissement de ses formes. Si j'avais su, lorsque j'ai ouvert les mains, que tu t'en envolerais sous forme d'essaim d'abeilles, je ne les aurais jamais ouvertes. Où te reprendre dans tout le ciel? Comment t'arracher à tout cet inconnu : aux arbres que tu fréquentes sans moi, à ce fleuve de temps qui coule loin du mien, à ces gaietés et à ces amertumes que d'autres te donnent et partagent? Si j'avais su, nous serions parties, je t'aurais emmenée de force. Et aujourd'hui nous serions à Ammi-Moussa, ou à Sémipalatinsk, ou à Montevideo. Je te vois revenir avec tes gros sabots. Tu n'auras plus assez de moi. Tu te sentiras à l'étroit dans un seul regard, entre deux mains. « Je ne peux m'arrêter de penser à toi. Le temps presse : ils s'apprentent à éteindre les lumières. Il faut que je te quitte. Je t'embrasse. Je baise tes yeux, ton front, tes mains. » Et je t'embrasse! Et je te rembrasse! Cela me donne envie de me mordre! A l'heure qu'il est, nous serions de vrais Uaikoakores. Ne pas partir est un crime. Et le crime ne paie pas, Iode Ssouvie, sorte de Vasco de Gama de rigole, sorte de Martin Alonzo Pinzon de baignoire! Il faut faire aussitôt ce qu'il faut faire. C'est aussitôt qu'il faut cesser de faire le tour de ses chaises comme Annessens (tourneur belge de chaises de style espagnol), comme un rond-de-cuir, comme un trompe-la-vie, comme un concierge antillais, comme un marchand de meubles chinois. O chaises, vous m'écœurez! Les chaises sont faites pour qu'on s'assoie. On s'assoit pour s'ennuyer. S'ennuyer est attendre. Attendre est impardonnable, écœurant.

Il n'y a pas assez de place ici : on ne peut que tourner en rond, tourner en rond. On se fatigue à tourner en rond. Ouf! assoyons-nous. On tire cinquante chaises par jour (quand ce n'est pas cinquante fois la même chaise) pour s'assoier et se rasseoir : on est agitateur de chaises. On se relève pour se dégourdir les jambes; mais, comme se dégourdir les jambes est fatigant, on finit par se rasseoir. On croise ses jambes. Si on les a croisées haut, on a un pied en l'air, comme une grue. Si on est une femme, on les croise bas, pour ne pas donner trop de plaisir aux pauvres voyeurs. La générosité n'est pas toujours de mise. On croise les bras : on se sent bien, on a l'impression de se prendre dans ses bras, d'embrasser soi-même. On peut sucer son pouce. On peut même ronger ses ongles. Pour apaiser ma conscience, j'ai mis le minahouet sous le matelas de mon lit. « Je pense à tes cheveux rouges qui, au soleil, deviennent semblables aux filaments d'une ampoule électrique allumée. » Cette métaphore tirée par les cheveux me plaît assez. Continuons. « Je pense à toi de plus en plus. Je t'écris couchée dans un hamac. Ce matin, en me réveillant, j'avais tous les cheveux sur le visage, et j'avais l'empresion que c'étaient tes cheveux. Parfois, quand je cours (quand je cours j'ai la bouche ouverte), une mèche de mes cheveux entre dans ma bouche, et je pense que je mourrais de joie si c'était une mèche de tes cheveux. J'ai besoin de toi. Aussitôt que je m'arrête de jouer, je me sens seule et j'ai peur. Je ne les aime pas; tu n'as pas besoin d'être inquiète à ce sujet. Mais ils m'empêchent de me sentir trop seule, d'avoir trop peur. Viens me chercher. » Elle signe toujours : « As Az. »... Il a plu, et les lettres que j'ai jetées sans les ouvrir sur le gazon se sont ouvertes d'elles-mêmes, comme des bourgeons. Comme j'ai été méchante! Je cours les chercher. Après les avoir lues, j'en ferai un paquet que j'enrubannerai. On change d'idée souvent au confluent du Saint-Laurent et de la Ouareau.

Je lui dis que Asie Azothe me demande de ses nouvelles dans chacune de ses lettres. Il rougit. Il est à la fois surpris et flatté. Inachos et moi faisons la paix, renouons. C'est le 15 août, le plus beau jour de l'année. Malgré la chaleur torride, les retrouvailles se déroulent dans la légèreté et l'enthousiasme. C'est à qui concédera le plus, avouera le plus de torts, songera aux délicatesses les plus raffinées, rappellera les plus beaux souvenirs, répondra aux aspirations les plus chères de l'autre.

— Tu sais... le littoral... je n'ai pas oublié. Ma ferveur s'est un peu refroidie mais je reste tenté. Oublier un si beau projet est pire que manquer à sa parole; n'es-tu pas de mon avis? Quand tu seras prête, tu n'auras qu'à faire signe. Mais il faudrait que nous partions tous les trois, comme il était convenu. Cherche à décider Asie Azothe. Oui, laisser tout cela en plan est mal, très mal. Il faudrait au moins que nous essayions.

— Quand tu as décidé de devenir champion de course, je t'ai promis de t'aider à t'entraîner. Je suis toujours à ta disposition. Quand tu t'ennuieras à courir seul, appelle-moi; ne te gêne pas.

Il décide de ne pas courir aujourd'hui. Il veut passer la journée sous mes ordres, à satisfaire mes moindres caprices, à être un ami.

— Tout ce que tu veux que nous fassions, nous le ferons. Si tu veux que nous nous promenions sur le chemin de halage, allons-y. Si tu veux que nous allions nous baigner, mets ton maillot.

J'insiste pour qu'il coure, que nous courions. Laisse-moi te suivre, mon frère!

— Il ne ferait pas plus chaud si la terre était dans une fournaise. Le soleil est au sommet de sa gloire! Il faut que tu en profites. Quel temps fera-t-il au stade, quand le grand jour sera venu? Si le soleil est au sommet de sa gloire ce jour-là, de quoi auras-tu l'air si tu n'as jamais couru sous un soleil au sommet de sa gloire? Viens! Allons chausser nos escarpins!

Bien que frappée de stupeur et d'insolation, je ne démords pas. Cela m'endurcira! Tenant mon courage à deux mains, je continue de trotter derrière ce frère qu'aujourd'hui il me semble que j'adore. Je le suis et le poursuis, dévotement. Sans cela, il serait seul, sans spectateur. Sans moi, personne ne le verrait suer comme Jésus-Christ dans le désert et souffler comme un phoque, et ainsi, me semble-t-il, les efforts qu'il déploie avec tant de courage seraient perdus. S'il était seul sur la terre, il ne courrait pas. Donc, il court pour moi. Que la vie est belle et que les hommes sont bons aujourd'hui! Je lui crie des paroles d'encouragement. Quant à mes souffrances, je les supporte en silence, comme une bonne petite fille. Rien n'est plus facile que tenir le coup. Il suffit de s'imaginer que le pas qu'on va faire est le dernier. D'ailleurs, demain, tout sera fini : je n'aurai plus une seule des milliers de crampes que j'ai. Pour le moment, un seul pas suffit! Après? On verra. J'ai les pieds en sang. Le fond de la piste est hérissé d'aiguilles qui passent à travers les semelles de mes escarpins. Pour me porter un pas plus loin il faut que je trouve en moi autant de force et de courage qu'il m'en faudrait pour extraire moi-même une de mes dents. Vais-je tomber morte sous le poids du soleil derrière ce frère ivre d'envie de gloire?

A table, l'entraînement fini, je dévore, trouve un goût d'ambrosie dans les pires reliefs. Je suis fière de lui, de moi, de nous. Jouant à être curé, riant comme une folle, je l'asperge avec une branche de céleri. Je suis aussi heureuse que Hercule lors de la fin du nettoyage des écuries de Augias. Courir sans arrêt pendant trois heures dans un air chauffé à blanc, c'est accomplir quelque chose! Nous avons entassé Pélion sur Ossa, tué le Minotaure, traversé le lac Érié à pied sec. Nous sommes

sortis victorieux de notre fressure! Van der Laine rit de nous voir rire : notre bonheur se familiarise. Pour peu, il se régionaliserait, s'universaliserait. Nous échangeons des paroles dont chacune, en plus de sembler drôle, entre dans le cœur comme la goutte d'eau tombe sur la langue du damné. Mais que fait ce souper à trois joyeux dans le reste de ma vie, dans les solitudes arides de ma vie? Dans ma tête, tout à coup, tout s'embrouille, s'assombrit. Qu'y a-t-il de plus inconséquent que de faire des blagues avec un père qu'on méprise souverainement et un frère par lequel on se sent de plus en plus méprisée? Tout cela manque de clarté, de logique, d'esprit de suite, de sens. Mais rien de tout cela importe. Que je me jette à l'eau ne changerait rien, n'ajouterait et ne retrancherait rien à rien. Un être comme moi n'a pas la moindre influence. Je n'ai d'autorité sur rien. Rien ne changera par moi. Il n'y a rien de mal ou de bien pour qui ne sert à rien, pour qui ne laisse pas de traces. Pour mettre un comble au ridicule de la situation, c'est Van der Laine maintenant que j'aspérge avec ma branche de céleri. Poussant la familiarité jusqu'à l'apocope, je l'appelle « Van der ».

— Nous sommes copains, toi et moi, Van der, n'est-ce pas?

Rien, d'ailleurs, ne m'empêcherait d'ébouriffer ses cheveux. On est libre. On n'a de défenses que celles qu'on s'impose. Oh là là! Que la terre éclate laisserait tout indifférent. Combien n'y a-t-il pas dans l'univers de ces planètes qui disparaissent? Je me prends au sérieux? Au contraire! J'ai le pouvoir et le devoir de nourrir ceux qui ont faim, me direz-vous... Celui qui n'a pas mangé assez n'est pas plus à plaindre que celui qui a mangé trop : les deux passeront une mauvaise nuit. D'ailleurs, cela ne regarde qu'eux; car qu'ils passent ou non une mauvaise nuit ne fera pas tourner la terre plus ou moins vite et n'empêchera pas le xxx<sup>e</sup> siècle de ne pouvoir rien améliorer au xx<sup>e</sup>. Ceux qui meurent de faim ne meurent pas plus que ceux qui meurent de rien. Ceux qui souffrent de ne pas avoir été battus (les masochistes) ne souffrent pas plus que ceux qui souffrent d'avoir été battus

(les normaux). Si mes belles grandes vérités ne te font pas sacrer, je suis navrée. On ne peut pas faire plus qu'on ne peut.

Je suis allongée sur le dos dans mon lit et j'essaie sans succès de baigner stoïquement dans ma tiède puanteur. Je suis toujours à la même place. Je suis toujours en train d'être devant mon odeur, ma chaleur, les sifflements de ma respiration, l'ouverture et à la fermeture de mes yeux, le passage du train de mes pensées et l'âcreté de ma salive. J'ai les yeux si secs qu'en s'ouvrant et se fermant mes paupières les font grincer comme du sable. Je regarde dans mon âme. Peu à peu, la lumière y grandit, s'y intensifie. Elle devient bientôt si forte qu'elle brûle, comme le globe d'une lampe depuis longtemps allumée, comme le feu de l'enfer. Je ne peux pas dormir. La lumière en mon âme force mes yeux à rester ouverts, me contraint à la vigilance. Je suis prête : que faut-il que je fasse? Partir? Oui! C'est cela! C'est certain! Que j'ai hâte d'être là où toute chose est nouvelle, où tout sera si changeant que mes yeux ne pourront pas ne pas regarder autre chose que moi. Je me vois partie. Je marche sur une route désaffectée. Le chien dent pousse à travers l'asphalte. L'asphalte se casse sous la levée du chien dent qui, par files, y sinue et s'y entrelace, transformant la route en mosaïque. Pour faire taire mon odeur, je suce des pastilles de musc et des pastilles de menthe. J'en fourre de grosses poignées dans ma bouche. Comment Asia Azothé peut-elle m'aimer, moi qui suis si laide et qui pue tellement? Ma place n'est pas dans ce lit puisque ce lit me repousse, me donne des coups de fourche. Si au moins des tigres rampaient sur ce plancher! Si quelques centaines de crocodiles étaient debout sur leur queue sur ce plancher, mon regard

sortirait de moi, retournerait vers l'extérieur, cesserait de me détruire. (LES YEUX ONT FAIM FOLLEMENT SANS CESSER. QUAND ILS NE TROUVENT RIEN DE BON A MANGER DEHORS, ILS SE TOURNENT VERS L'INTÉRIEUR ET SE METTENT A MANGER L'ÂME.) Si au moins il y avait des ocelots en flamme au plafond! Si au moins des léopards en train de brûler étaient assis sur les murs et le plafond! Si au moins des milliers de panthères couvertes de neige se tenaient debout sur les murs! Si au moins les lynx que je vois fondre comme des glaces au soleil étaient dans cette chambre, n'étaient pas imaginaires, étaient du bon côté de mes yeux! Il faut que je fasse ma valise, me lève et marche jusqu'à ces parages où les pumas pullulent, les chats-pards foisonnent, les lions jaillissent, où de chacun des arbres sous lesquels on passe tombent mille écureuils amicaux, où il suffit de gratter le sol du bout des ongles pour en faire sourdre des tas d'autruches amicales! O Brésil! Pologne, à moi! Au secours, Japon! Il faut qu'aussitôt je cesse d'être dans ces draps. Il le faut; c'est la douleur qui l'ordonne. Car ces draps me grattent, m'écorchent et m'équarissent. Je crache sur les murs ce qui me reste de pastilles dans la bouche, me lève, m'habille, entre dans la chambre de Inachos. J'ai apporté ma bonbonnière, pour l'amadouer, m'assurer au départ de sa sympathie.

— Aimes-tu les pastilles de musc et les pastilles de menthe? Nous entassons jour raté sur nuit ratée. Ne manquons pas cette nuit-ci. Ce que nous attendons nous attend quelque part, loin d'ici, peut-être à Yokohama, peut-être à Tobruk. Partons! Courons le rejoindre! Souviens-toi du temps de ta maladie. Le seul nom d'une ville inconnue nous charmaient tellement que nous nous sentions tirés douloureusement, comme deux baleines venant d'être harponnées, comme deux goujons venant de mordre à l'hameçon. Est-ce à Montevideo qu'est tout ce qui nous manque? Pour en avoir le cœur net, allons-y! Est-ce à Pékin? Courons-y! Est-ce à Castellon de la Plana? Faisons le chemin à dos d'âne! Ce qui te manque, mettons que c'est une montagne, une montagne dont tu ne sais

encore rien sinon qu'elle n'est pas parmi celles que tu as vues par ici. Tu n'as qu'à me suivre. Je connais par là-bas, se dressant de loin en loin, des milliards de chaînes, parmi lesquelles j'en suis sûre, tu trouveras ton sommet. Assez de badinage! Viens! Et vous, les Antillais, arrière! nous arrivons! Et vous, les Chinois, arrière! laissez-nous passer! Dépêche, Inachos! Vite! Arrive! Tire vite tes bas! Tire vite ta source de la Sierra Madre! Tire une ligne! Tire l'épée! Tire des larmes! Tire sur les tigres! Tire cette épine de ta joue! Tire raison des injures! Tire-moi par les cheveux pour que nous chevauchions plus vite! La cheminée tire bien : tire la cheminée! Pullule! Bouillonne! Jaillis! Embrase!

Il croit que je suis devenue folle. Il ne sait pas que le délire verbal est à la mode. Je lance tout, de toute ma force, contre les murs : bouteilles, lampes, chaises, rayons de bibliothèque, vêtements, tiroirs, commodes. Il se frotte les yeux. Il croit qu'il a mal vu. Il ne sait pas que la violence est sainteté au *xx<sup>e</sup>* siècle. Je suis possédée! Je sens que tout est consommé! Je suis sûre qu'enfin je pars! Mais Inachos n'éprouve rien de tout cela. Je sens qu'il faut que je ruse. Le Japon et l'Uruguay l'ont effrayé. Je fais amende d'honneur.

— Ce n'est pas Yokohama et Montevideo que je voulais dire, mais Saint-Anségise, là où Asie Azothé a été emprisonnée et crie : « Au secours! »

— Asie Azothé...?

— Elle veut que nous allions la délivrer! Elle en parle dans chacune de ses lettres. Venez me chercher! Venez me chercher! Nous ne pouvons pas la laisser tomber!

J'ai visé juste. Inachos n'est plus récalcitrant comme tantôt. Il est même persuadé de l'urgence de notre intervention.

— Il faut au moins que nous allions la voir.

— Qu'attends-tu? Lève-toi! Habille-toi!

Il se lève, trouve ses chaussures, son pantalon. Il tire ses bas. Il lace ses chaussures, serre les lacets, boucle les lacets.

— Tire! Tire! Lace! Serre! Boucle!

Des doutes me montent à la tête. J'ai par moments, vivement,

la sensation que cela commence mal... POURQUOI NE SUIS-JE PAS PARTIE SEULE, SANS DIRE UN MOT...? Mais ma joie est si grande! Si j'avais vingt frères et vingt petits bouts de chou d'amies, je les emmènerais tous. Quand on part, tout redevient possible, même l'amitié et la fraternité : tout renaît. Je sais pourquoi Inachos vient de se laisser convaincre. Mais je n'ose pas l'admettre aussi fortement qu'il faudrait; j'ai peur d'analyser froidement les raisons profondes de son attitude et d'en envisager les sombres inévitables conséquences. Asie Azothe est belle comme une mirabelle. (Il n'est pas nécessaire que les comparaisons de ce genre ne clochent pas, monsieur. Quand on dit d'une fille qu'elle est « belle comme... » tout le monde devine qu'on veut dire qu'elle est très belle.) Tous les garçons qui l'ont vue en sont tombés amoureux. C'est quand elle a été introduite dans la chaufferie que Inachos s'est mis à aller mieux. La lumière du soleil est moins pure que celle du visage de Asie Azothe. Le diamant le plus pur a l'air impur à côté de ses yeux. Le visage de Asie Azothe est une œuvre inédite d'un peintre célèbre mort depuis longtemps et ils le regardent comme s'il était une œuvre d'un peintre contemporain inconnu et jeune. Ils la trouvent tous belle, certes, mais seule moi sens quelle richesse elle accorde à qui elle se donne. Je veux dire : on peut dire d'une personne qui possède un Rembrandt qu'elle est très riche. En d'autres mots : il n'y a pas un Rembrandt qui vaille moins que deux cent mille dollars... Vite, Inachos! Pressons! Pressons! Si Inachos part avec moi, ce n'est pas pour partir. Ce n'est pas non plus parce qu'il est amoureux de la nature, de Marie-Antoinette, de Bernadette Soubirous ou de Ambroise Paré. C'est parce qu'il est amoureux de Asie Azothe. Que de doutes, de malentendus et de menaces se cachent dans la chambre du départ! Mais le délire noie tout. Bon gré mal gré, qu'on le sache ou non, nous sommes en train de partir pour toujours. C'est si beau! Les chaînes de l'ouragan enchaîné en moi se fendent. Le ciment dans lequel est pris le steamer se fend en tous sens. Les contrevents du steamer

battent le steamer comme le mari jaloux bat sa femme. Certaines fenêtres éclatent comme des ballons, d'autres s'envolent d'une seule pièce de leurs châssis comme un oiseau de sa branche. Dans la courative, huiles et aquarelles, statues et statuettes volent comme feuilles.

Il faut que nous songions à un itinéraire et aux quatre points cardinaux. Selon Inachos.

— Je n'ai que faire des mappemondes, du nord, du sud, de l'est et de l'ouest! Sautons plutôt par la fenêtre! Élançons-nous par la fenêtre comme après la mort l'âme s'élance vers Dieu. Je suis sûre que c'est à Saint-Anségise que nous retomberons.

La lenteur d'escargot de Inachos me navre. Ses précautions d'utilisateur d'élaïomètre et de compas d'épaisseur me navrent. Sa minutie de brodeuse me crispe. Ses prudences de chasublier me crispent. Ses réserves, ses réflexions et points de repère me mettent hors de moi. Quoi? Des chasubles...? Mais nous n'avons pas le temps, pauvre Inachos! Si j'étais vétérinaire, c'est à la hache et à la dynamite que j'opérerais les abeilles! Si j'étais abeille, c'est au quintal, à la tonne que je cracherais du miel. Si on me demandait de faire des chasubles, c'est à la scie circulaire, à la faux que je les brode-rais!

Saint-Anségise, la paroisse où Asie Azothe est en train de se semer à tous les vents (si chaque vent avait son Rembrandt, les Rembrandt seraient sans valeur), est situé au point de jonction de la rivière Ouareau avec le lac Cousineau. Nous ferons donc d'une pierre deux coups! En plus de reprendre Asie Azothe nous verrons donc la source, dont nous avons tant rêvé, de la Ouareau! Inachos mesure avec une règle la distance que nous avons à parcourir. Je le tuerais! Le soleil est sur le point de se lever et nous sommes encore ici! L'espèce de tortue! L'espèce d'adepte de l'attentisme!

— Toi et le contraire d'un casse-cou : *ejusdem farinae!*  
Toi et le contraire d'un trompe-la-mort : *ejusdem farinae!*  
Un écumeur de marmite est le contraire d'un écumeur de

mer. Les trois navires de Christophe Colomb étaient l'*Océan Tume*, la *Mer Tume* et le *Tumérillon!*

Il replie enfin sa mappemonde. Nous sortons enfin.

70

Nous longeons la rivière Ouareau. Un Ute et une Ute font deux Utes. A vol d'oiseau, nous devons avoir l'air de deux Utes, plus précisément : de deux Uaikoakores. Nous marchons à petits pas pressés, l'un derrière l'autre, sur le faite du mur de soutènement qui suit avec nous la rivière depuis une dizaine de milles et dont nous souhaitons qu'il dure jusqu'au bout. Quand je pense que Inachos est amoureux de Asie Azothé, mes narines se souviennent de la forte odeur qui régnait à Arcachon, au bord de l'océan. Mes oreilles, elles, en même temps, retrouvent la voix de Faire Faire (que j'ai revue une couple de fois depuis notre voyage en France et qui m'a juré une éternelle amitié qui n'a pas eu l'heur de m'intéresser) : « Il faut rire ! Le rire est le contraire de l'amour, de la foi et de l'espoir. Comme tu es sérieux, océan ! » Regardant Inachos être amoureux de Asie Azothé, il me semble que je commence à saisir le sens de ces phrases. Faire Faire les a prononcées en déployant les bras vers l'océan, en se donnant l'air d'un pasteur, pour rire. Si, pour rire, je disais à Inachos qu'il est amoureux de Asie Azothé, il nierait, se fâcherait, deviendrait sérieux comme un océan. Au sommet de la pente que le mur sur lequel nous marchons tronque, une route passe. De l'autre côté de cette route, un rideau de pins se dresse. Je vois au travers d'un de ces grands arbres, comme dans un ostensorio, le soleil. A mesure que nous avançons, le nombre des pins double, triple, décuple, et le rideau s'approfondit jusqu'à devenir une forêt couvrant toute cette moitié de la surface terrestre qui commence de l'autre côté

160

de la route. Les bûcherons qui peuplent cette pinière ahanent si fort en cette fin de journée qu'à côté du concert de leurs ahans nous n'entendons pas leurs haches foudroyer les souches et les branches se rompre toutes ensemble lors des effondrements. Grave erreur ! Grave erreur ! Inachos marche devant moi. Il se retourne et me demande ce que je veux dire par « grave erreur ». Si nous marchons à une vitesse de dix milles à l'heure, nous arriverons à Saint-Anségise ce soir à dix heures et demie. Sinon, nous arriverons à Saint-Anségise avant ou après dix heures et demie ce soir. Fondation de sable établie de sable ! Fondation de sable établie de sable ! Inachos se retourne et me demande ce que j'entends par cela.

— Rien !

Et je me mets à rire comme une folle. Le talus est constellé de bouteilles vides. Nous ne sommes pas pressés : nous les cueillons et les lançons dans l'eau ou sur l'une des grosses roches dont la rive est constellée. Il y en a des bleues, des rouges, des vertes, des brunes et des incolores. Il y a des bouteilles de liqueur douce, de bière, d'alcool, de parfum, de médicament et de vinaigrette. D'entre celles qui sont bleues certaines sont bleues comme les yeux de Inachos. Avant de la saisir, je dis à chacune : « Bonjour, étrangère ! » Inachos est exaspéré par le langage sibyllin dont je fais usage depuis notre départ.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « Bonjour, étrangère » ?

— Rien.

Et j'éclate de rire. Sous le choc de la bouteille, la rivière claque et s'ouvre en épanouissant une sorte de grosse fleur transparente. Puis elle avale, se referme et continue de couler comme si de rien n'avait été. Au fond, une bouteille est un assemblage de pierres précieuses. Lorsque la bouteille frappe une roche, l'assemblage se défait et les cent pierres précieuses bleues ou rouges redeviennent cent pierres précieuses. Au pied du mur de soutènement, des peupliers poussent. Ils sont tout petits : les plus grands ne nous arrivent pas à la taille. Nous devons nous pencher, quelquefois même nous

161

agenouiller, pour plonger nos bras dans leurs têtes. Je salue et accueille chacun. Il y en a qui sont gonflés de feuilles, dont les feuilles noient les branches. Il y en a qui n'ont que des branches, dont les branches sont nues, vides. J'en vois qu'un coup de vent ou de foudre a tués et dont les feuilles brunissent. Je les aime tous. Je dis à chacun : « Bonjour, étranger ! » Il y en a que Inachos boude, qu'il accuse d'être laids.

— Ce qu'on appelle laid est ce envers quoi on n'est pas assez généreux, ce pour quoi on ne fournit pas un assez grand effort d'hospitalité. Tiens-toi tranquille.

— Si tu n'as jamais reçu un morceau de citron dans l'œil, tu vas voir comment c'est !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Rien. Je dis ce qui me passe par la tête. Il est trois heures quarante-deux ! Si à quatre heures quarante-trois tu n'es pas parti, je te lance trois citrouilles sur le postérieur ! Il te reste une heure et une minute ! J'ai dit !

Chère grosse valétudinaire, écrirai-je bientôt à Faire Faire, qu'est-ce qui m'a pris de ne pas me laisser amadouer par toi ? J'ai pu convertir Inachos ; il accepte de crier : « Bonjour, étrangère ! » à l'eau des rapides ; il s'engage dedans jusqu'aux genoux sans enlever son pantalon d'arampe, jusqu'aux épaules sans enlever son chandail d'arampe. (Le mot « arampe », ne signifie rien du tout.) L'eau est sournoise. Soudain, elle se jette sur nous et nous coupe le souffle. Soudain, elle se lève et saute par-dessus nos têtes. À jouer dans l'eau, nous perdons de la vitesse. Courons afin que s'améliore notre moyenne.

— Afin que ne se gâtent pas nos faines, que ne se fende pas ma gaine, que ne nous reinent pas les reines, que le fisc ne nous fisque pas, que la loi ne nous loie pas.

— Arrête-toi de faire l'imbécile.

— Une célibataire fait l'imbécile. Une femme mariée fait des imbéciles. Conclusion : il vaut mieux faire l'imbécile que faire que s'accroisse le nombre des imbéciles. Sous-entendu : tous les êtres humains sont imbéciles.

Le soleil, qui est très bas à l'heure qu'il est, est bon. Il

passe à travers nos visages comme l'eau à travers nos vêtements ; il entre dans nos bouches en passant à travers nos joues. Soudain, nous arrivons en face d'un comptoir de la Compagnie de la Baie de Hudson. A ceux que nous trouvons dedans nous demandons si nous nous trouvons loin de Saint-Anségise. Ils nous répondent ce qu'ils ont à nous répondre et donnent à chacun un verre de limonade que des cubets (petits cubes) de glace font tinter et une glace aux fraises. Nous continuons. Maintenant, nous marchons sur un chemin de terre battue. Plus nous marchons, plus le chemin se rétrécit, moins les ornières sont profondes, plus il y a large et haut d'herbe entre les ornières, plus les deux forêts entre lesquelles nous nous enfonçons se rapprochent et nous serrent. Maintenant, nous marchons dans la nuit. Chaque arbre, pour peu que nous y fixions un instant notre attention, prend la forme d'un animal sur le point de bondir. Il y a terriblement de lucioles dans l'air et chacune est terrible. Tout à l'heure, l'une d'elles s'est allumée dans un de mes yeux ! Je les ai, mes crocodiles et mes caïmans. Des hiboux ululent plein l'air. Nous butons sur les racines allongées à travers le chemin comme sur des serpents à sonnettes, des serpents à lunettes et des queues de tigres. Pour donner la frousse à ma frousse, je parle à tue-tête.

— Ceux qui sont prêcheurs prêchent ! Ceux qui sont saints prient ! Ceux qui sont missionnaires convertissent ! Les globe-trotters comme nous trottent ! Ceux qui ne font rien ne font rien parce qu'ils n'osent pas être quelque chose ou qu'ils ont honte de n'être que ce qu'ils peuvent être. Que ceux qui ne peuvent être que plagiaires plagient et que les autres les laissent tranquilles !

La borne est phosphorescente et est en forme de charpente de porte. Nous lisons très fort et en chœur ce qui est écrit sur son entretoise. « ST-ANSÉGISSE — 3 MILLES — LA PRUDENCE EST LA SŒUR DE LA SÛRETÉ. » Soudain, un oiseau noir grand comme un aéroplane passe si près de nos visages que deux plumes du bout d'une de ses ailes se cassent sur mon nez.



Nous voici enfin en vue de Saint-Anségise. Les forêts nous ont exténués. Je n'en peux plus. Les voyages, c'est fini! J'ai hâte d'être revenue au steamer. Je serais une petite fille globe-trotter, mais je ne suis rien puisque je n'ai plus la force d'être partie pour ne plus revenir. Je me sens sycophante. Il s'est mis à pleuvoir et nous traversons un terrain vague qu'une pancarte nous a présenté comme étant un parc industriel. Des tiges de mûriers grattent agressivement mes jambes nues. Des capitules de bardane s'attachent par paquets à nos vêtements; c'est un peu comme si nous traversons la mer par en dedans et que des poissons s'accrochaient par bandes à nous. Il pleut et il n'y a rien entre les nuages d'où tombe, par petites boules tièdes, la pluie et la peau de mon visage, de mes bras et de mes jambes. Les capitules de bardane ne sont pas inutiles : elles servent à s'attacher à nos vêtements. Tellement de choses ne servent à rien! Tellement de choses, à notre passage, restent indifférentes! Inachos trébuche, tombe à plat ventre. Ses pieds se sont embarrassés dans des feuilles de journal. Il y a des feuilles de journal que nous ne laissons pas indifférentes... Inachos se relève, mort de fatigue, tout honteux de sa faiblesse. Il est certes le plus robuste, tout plus de foi et de courage : je peux encore forcer mes jambes à demeurer solides. Nous avons aperçu un petit agglomérat de lumières jaunâtres au loin et nous nous traînons vers lui à travers le terrain vague comme les rois mages piquaient à travers le désert en se guidant sur l'étoile. Dans la boue, nos pieds déjà trop lourds grossissent et s'alourdissent, deviennent des pieds d'éléphant, de mammoth, des pieds cubes de plomb, des pieds de montagne. Des stolons de fraisiers empêtrent Inachos qui s'étend de tout son long dans la boue et se met à pleurer. Le voir pleurer me galvanise. Je suis si loin de pleurer, moi! Que je suis forte! Se sentir fort enivre. Je m'admire autant que j'admirais Alexandre.

— Pauvre Inachos! Pauvre chéri! Cher chou, va! Prends-moi par le cou; je te soutiendrai. Tu n'aurais jamais dû suivre ta petite sœur, pauvre petit!

Nous fraillons comme des tampons. On nous ouvre enfin; nous passons enfin entre les deux vantaux de la porte de pieux grands comme des poteaux télégraphiques de l'enceinte de pieux grands comme des poteaux télégraphiques du camp de vacances.

— Qui êtes-vous?

Deux caporaux scouts de trente-cinq ou trente-six ans nous font monter l'échelle impossible d'un mirador où nous accueille gravement une sorte d'état-major aussi scout et vieux qu'eux. Quel siècle! Si Alfred de Musset voyait cela! Il commence à faire jour. Le paysage qu'encadre la seule fenêtre et où figure la source de la Ouareau me fait penser à celui du tableau de Chintreuil qui git parmi les moutons sous le lit de Van der Laine. Je leur dis que nous sommes venus voir Asie Azothé.

— Asie Azothé! s'écrient-ils comme s'ils avaient tous couché avec elle, comme s'il s'agissait d'une vedette de cinéma (j'ai bien dit « cinéma »).

Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Ils nous en posent, des questions. Il faut bien qu'ils s'assurent que je ne veux aucun mal à leur Asie Azothé. Ils me regardent des pieds à la tête, tranquillement, pas vite. Ils doivent trouver qu'elle est bien bonne d'admettre dans son cercle d'amis le déchet d'humanité qu'il leur semble que je suis. Ils doivent avoir du mal à en revenir : elle si belle, si gaie, si spirituelle, si bien élevée et si bien vêtue! Je dois être sa petite pauvre, ou quelque chose comme cela. Où avez-vous vécu jusqu'à ce jour? Sortez-vous des jungles du Haut-Sénégal-Niger? Ils regardent mes mains aussi sales que possible, noires. Ils regardent ma robe aussi sale que si j'avais ramonné toutes les cheminées de la terre. Mes voix me disent de ne pas changer de robe : Je la porterai jusqu'à la fin de mes jours si un pyromane ne me la brûle pas. Asie Azothé dort. Langée comme un bébé dans le hamac le plus mignon de la terre, elle dort. Ils nous demandent de leur permettre de ne la point déranger.

— Réveiller quelqu'un au petit jour est ce qu'il y a de plus malséant.

Les avoir vus dire cela vaut un million. Ils se sentent si propres, si élégants, si beaux et si nobles à côté de nous, si supérieurs, qu'ils s'en frottent les mains, que l'eau leur en vient à la bouche. Ils nous tendent deux hamacs, souriant avec bonté.

— Taisez-vous et allez vous coucher. Vous avez l'air vannés.

Nous essayons de dormir, en pensant aux questions qu'ils nous ont posées et à ce que nous leur avons répondu. Inachos gémit, se morfond, est bourrelé de remords. Il se piquait d'être infaillible en géographie...

— Quelle est la capitale de la Norvège? lui ont-ils demandé.

— Copenhague! a-t-il répondu.

Sans lui laisser le temps de se reprendre, ils se sont mis à rire de lui.

— Donc, tu as commis une erreur et tu es fâché, désespéré.

— Oui.

— A ta place, j'en serais contente, heureuse : je rirais, chanterais. Pourquoi? Parce que j'ai une tête sur les épaules et que qui sait se servir de sa tête peut dominer n'importe quelle situation.

— A quoi veux-tu en venir?

— A ceci : tu es malheureux en ce moment parce que tu n'as pas su réagir à ton avantage à ce qui vient de se produire. Revenons en arrière dans le temps. Tu viens de dire que la capitale de la Norvège est Copenhague. Comment réagiras-tu à cela? Les possibilités sont si nombreuses et si variées que nous pourrions passer des jours à les étudier. Te mettras-tu en colère? Resteras-tu indifférent? Te mettras-tu à courir? Danseras-tu? Ton âme s'emplira-t-elle de joie? Quelle réaction sera la tienne? Réponds!

— Je me mettrai à broyer du noir.

— Pourquoi choisis-tu une réaction qui te sera si désagréable, qui est peut-être la pire d'entre les milliers que tu aurais pu choisir?

— On ne choisit pas.

— On choisit! On le peut et on le fait!

Que Inachos se bouche les oreilles dit assez clairement qu'il ne veut rien savoir.

— Ne pas se rappeler sur le coup que la capitale de la Norvège est Helsinki... Cela est-il agréable ou désagréable? Tu n'as que l'embarras du choix. Prenons un loup, n'importe lequel. Deux enfants comme nous le regardent. Le premier le trouve beau et le deuxième le trouve laid. Pourquoi le premier enfant trouve-t-il le loup beau? Parce que le loup est brun, a les yeux brillants et les oreilles pointues. Pourquoi le deuxième enfant trouve-t-il le loup laid? Parce que le loup est brun, a les yeux brillants et les oreilles pointues. C. Q. F. D. J'ai détruit d'avance par ce petit exemple tous les arguments que tu pourrais produire pour détruire ma théorie...

Inachos, sans rien entendre, continue de gémir, de se morfondre et d'être bourrelé de remords. Je suis butée. Je reprends *ab ovo* tout mon exposé. Au fond, le désordre de l'âme de Inachos n'est pas mon affaire. Mais je veux l'en tirer : il m'agace.

— Que ceux qui voudraient être heureux osent l'être! Aimerais-tu être heureux, Inachos? Oui? Eh bien sois-le! Tu aimerais trouver la vie agréable, Inachos? Trouve-la agréable! Où est la difficulté? Les raisons qu'on a de trouver la vie agréable et celles qu'on a de la trouver désagréable sont les mêmes. Tu n'as qu'à te rappeler le loup...

— Où as-tu pris ce que tu me dis?

— J'ai lu une tonne de paperasse sur le sabéisme, tonne que Faire Faire et moi avons trouvée dans une crypte, en France, près de la frontière italienne.

Je viens de mentir. Entre mentir et ne pas mentir, je choisis mentir. Entre faire quelque chose (mentir) et rester plantée là à ne rien faire (ne pas mentir), je choisis faire quelque chose. Il y a un bateau à ta portée. Le prendras-tu ou le laisseras-tu là?

— D'ailleurs, Inachos, tu n'as pas commis une erreur en

répondant « Copenhague ». Ce qui compte, c'est ce qu'on veut dire, non les paroles dont on se sert pour le dire. Les mots ne sont qu'un moyen, qu'un outil. Question : Quelle est la capitale de la Norvège? Réponse : La capitale de la Norvège est la capitale de la Norvège. Par « Copenhague », tu as voulu dire « la capitale de la Norvège », non « la capitale du Danemark ». Où est l'erreur?

Je secoue le hamac du fond duquel Inachos ne me donne plus la réplique. Bien en vain! Il dort, comme un loir croque-noisettes. Il n'a pas l'air plus heureux qu'avant de s'endormir. Si le but de ta vie n'est pas de tout dominer, tu es fou.

71

Nous avons enlevé Asie Azothé et, au Canada, enlever quelqu'un coûte au minimum quinze ans de prison. Nous sommes devenus criminels. Maintenant, nous ne pouvons plus tergiverser. Nous sommes menacés d'emprisonnement : nous devons fuir. Nous sommes des hors-la-loi : nous sommes partis; pour ne pas perdre notre liberté, nous devons pour toujours nous tenir en dehors de cela d'où nous avons toujours rêvé de partir. Donc, tout va pour le mieux. Des policiers nous cherchent, de vrais policiers, des policiers munis de revolvers qui tuent. Je me sens délivrée, soulagée, légère comme une plume. Le rapt de Asie Azothé m'a fait sortir de la Milliarde, m'a exilée. La Milliarde m'a vomie : je ne suis plus dans son ventre, je n'étouffe plus. Nous sommes menacés d'emprisonnement et je suis heureuse. Que serait-ce si j'avais tué, si j'avais été menacée de pendaison? Que n'ai-je pas tué un de ces scouts?

Il fait noir comme dans un cercueil. L'hélicoptère lancé à notre poursuite passe au-dessus de nous sans nous voir, Il fait en vain éclater des bombes rouge vin. Où allons-nous? Nous resterons fidèles à notre vieux projet. Nous longerons la Ouareau jusqu'à Montréal, d'où nous nous rendrons à Saint-Jean par train. De Saint-Jean, d'où nous verrons l'océan comme je vois ma main, nous pourrons marcher jusqu'au littoral sans risquer de nous fourvoyer. Après... A Dieu vat! En nous évadant du camp de vacances, nous avons volé de l'argent (pour prendre le train) et deux boîtes de chocolat de deux livres. Comme Asie Azothé est malade, nous avons dû mettre deux jours pour atteindre le comptoir de la Compagnie de la Baie de Hudson, qui n'est qu'à une quinzaine de milles de Saint-Anségise. Après avoir longuement étudié la question, Inachos et moi, nous avons décidé que Asie Azothé n'est pas victime de sa fièvre, mais qu'elle en est coupable. Ce que sa maladie lui mérite, ce ne sont pas des attentions délicates et de la pitié, mais bien des reproches virulents. Nous n'irons pas jusqu'à la brusquer, jusqu'aux voies de fait, mais nous lui ferons sentir sans équivoque que son état est une épine à nos pieds. Nous avons cessé d'être des enfants. Nous sommes des Uaikoakores maintenant.

— Tu es l'ombre de toi-même. Réagis! Est-ce que l'ombre d'un poirier porte des poires? L'ombre d'un rosier fait-elle fleurir des roses juteuses, violacées, rebondies et fermes? Guéris! Refertilise avec du sang cette ombre de toi-même que tu es devenue! Habite-toi de nouveau!

Nous marchons dans le soleil. Nous avons rallié le mur de soutènement. L'hélicoptère lancé à notre poursuite sinue sous les nuages pendant que son ombre sinue dans l'eau. Nous ne nous occupons pas inutilement de cette espèce d'oiseau. S'il fait signe de se poser, nous ferons comme hier : nous irons nous cacher dans la forêt dont la végétation est si haute qu'elle projette son ombre jusque dans la rivière. Inachos me suit et il précède Asie Azothe. Je suis première de cordée, pour ainsi dire. Malgré le tintamarre dont je suis victime de la part de l'hélicoptère, j'entends comme si elle était la mienne la respiration sifflante de Asie Azothe. Les bouteilles vides qui fleurissaient sur le talus ont crû et se sont multipliées. J'en casse autant que je peux. Asie Azothe est trop malade pour avoir seulement envie d'en casser. Et l'état de cette dernière inquiète trop Inachos pour qu'il en casse. Au comptoir de la Compagnie de la Baie de Hudson, nous nous sommes vus dans un journal. Nos visages figuraient côte à côte sur une largeur d'une dizaine de colonnes. « FILLETTE KIDNAPPÉE. LES DEUX JEUNES RAVISSEURS SONT DES DÉBILES MENTAUX DANGEREUX. LE PIRE EST A CRAINDRE ! » Asie Azothe ne se plaint pas. Elle ne dit pas un mot plus haut que l'autre. Nous n'entendons d'elle que les allées et venues pressées de son souffle. Elle n'ose même plus tousser. Soudain, elle crie, ce qui fait crier aussi fort le pauvre Inachos. Une fois de plus, elle est tombée et elle s'est évanouie. Je la saisis par la tête, Inachos par les pieds, et nous la portons dans la forêt. L'ombre fraîche des pins gigantesques la ranimera.

— Si l'ombre fraîche des pins gigantesques ne la ranime pas...

— Si l'ombre fraîche des pins gigantesques ne la ranime

pas, tant pis, qu'elle meure ! Je ne suis tout de même pas pour la forcer à vivre. Celle qui boude un si beau soleil ne mérite tout simplement pas d'en être l'invitée.

— Tu n'es qu'une grosse sans-cœur, Iode Ssouvie !

Peu importent les mauvaises plaisanteries et les mauvais plaisants. Je connais Asie Azothe par cœur, jusque dans l'intimité de ses neurones : c'est mon privilège d'amie. Je sais que ma fermeté ne lui fera que du bien. Nous la déposons sur un tapis de mousse d'une épaisseur et d'une douceur inouïes. Reprenant connaissance, elle vomit. Je fixe un regard attentif sur ce qu'elle a expulsé. De peine et de misère, j'y identifie des cucurbitins. Me voilà fixée ! La mine réjouie, j'attire l'attention de Inachos sur ma découverte. Nous nous y connaissons en cucurbitins. Nous avons souffert tellement de fois du ver solitaire, qu'il pourrait même s'agir pour nous, en cette matière, de véritable compétence. Il confirme mon diagnostic. Nous éclatons de rire, tous les trois. Le ver solitaire fait rire... Est-ce que le ver solitaire est parfois, ne serait-ce qu'exceptionnellement, mortel ? Aussitôt, nous nous rembrunissons. Pendant que Asie Azothe se repose en grignotant un morceau de chocolat, nous partons à la recherche de matières colorantes. Nous voulons avoir l'air de vrais Uaikoakores. D'ailleurs, pour ce propos, nous avons lissé nos cheveux avec de la glaise. La terre mêlée à nos cheveux nous fait un casque épais et lourd que nous nous montrons fiers de porter. Les fleurs ordinaires, comme les baies, le sang et le charbon de bois, se sont avérées inefficaces, d'un effet trop éphémère. Nous cheminons entre les conifères gargantuesques en rêvant de fleurs ayant des autres remplies d'encre pour corolles. Je me vois ouvrir la fermeture éclair d'un pétale plein de rouge indélébile, d'un autre plein de jaune inaltérable, d'un dernier plein de vert ineffaçable.

— Si nous pouvions attraper une pieuvre, nous aurions du noir. J'ai lu que...

— Tais-toi. Les pieuvres sont pélagiques, donc hors de notre portée.

Et moi qui prêche ainsi le sérieux et le réalisme, je laisse à la folle de mon logis tout loisir. Je pénètre dans l'atelier de Toulouse-Lautrec. Je m'y baigne dans des cuves dont chacune déborde d'une nuance différente de chacune des couleurs de l'arc-en-ciel. Je vois, passant en vitesse d'une cuve dans une autre, des gouttes d'orangé, puis des gouttes de fuchsia, puis des gouttes de cinabre, tomber en masses de mes cuisses et se rompre comme des gouttes de mercure en frappant le plancher. Inachos ne comprend rien aux péripéties rocamboliques de cette aventure imaginaire. Il ne connaît pas plus de Toulouse-Lautrec que de Utamaro. Nous ne trouvons pas de pétales gonflés de couleurs liquides. Nous revenons les mains vides près de Asie Azothe. Ils attendent mon signal pour se remettre en route. Je me sens découragée. La fraîcheur, la sérénité et les parfums de la forêt m'accablent insupportablement, ont, sournoisement, peu à peu, sapé toutes mes forces, toute ma détermination, toute ma férocité. Tout est si bon, si hospitalier...! Ma volonté implacable de tout haïr et de me venger de tout n'était-elle pas une grossière erreur, la plus stupide injustice? Pendant que dans ma tête Toulouse-Lautrec peint à grands coups de brosse des zèbres en rose et des cacatoès en gris, mon cœur se gonfle et mon menton tremble spasmodiquement. J'ai envie de pleurer. Les voix en moi crient : « Merde! Merde! » si fort qu'elles m'étourdissent. Asie Azothe est la première à éclater. Bientôt, nous pleurons tous les trois, à qui mieux mieux, comme des bébés. Je pleure la face contre le tronc d'un mélèze maigre et pourri, l'enlaçant de toute ma force, ou arrachant des morceaux de son écorce. Sous l'enveloppe friable, des xylophages blancs un moment aperçus disparaissent affolés dans leurs galeries. Sous mes bras, le bois cède, mollit, se meut peu à peu en chairs épaisses, tendres et chaudes, en ventre de mère. Que fais-tu sur le mont Éverest, espèce de grosse valétudinaire?

— « Il était un petit satyre, il était un petit satyre, qui menait Lili sous les peupliers, qui battait Gigi à grands coups de pieds... »

Asie Azothe nous a appris sa chanson. Nous la chantons en chœur à tue-tête. Hier, nous nous sentions las et perdus comme les personnages des romans d'aujourd'hui. Aujourd'hui, nous sommes rapides et fiers comme des mustangs. Nous marchons au milieu de la rivière, qui coule ici entre deux files de maisons qui vont se rapprochant. Nous crevons de faim, mais nous jouissons de cela. Bientôt, au centre de l'ombre dont les sagittaires couvrent les rives, quelques ficaires brilleront de tout leur jaune. Et nous foncerons vers le bouquet qu'elles formeront en nous appliquant des crocs-en-jambe, nous nous jetterons sur elles comme des joueurs de hockey sur la rondelle, nous les déracinerons avec force, nous nous arracherons leurs tubercules que nous croquerons à toute vapeur avec volupté, nous nous arracherons leurs fleurs pour enduire par frottement nos visages de leur sang.

Chaque rive, à perte de vue, est couverte par un toit de sagittaires imbriquées. Les sagittaires ne bougent pas. Celles que nous écrasons en courant froufroutent, croassent, crissent. Quand on se met à plat ventre et qu'on regarde comme il faut sous la surface égale et sans rupture formée par la feuille unique de chacune, on voit des cloîtres, des corridors et des labyrinthes tracés par des colonnes blanches.

Étienne Brûlé descendit la Susquehanna, seul, en canot, jusqu'à la baie où il fonda Yorktown. A Stryphale, Héraclès extermina, seul, avec ses mains, une race entière d'oiseaux gigantesques à bec et ailes de fer. De tels exemples stimulent l'instinct d'émulation, fouettent l'orgueil, fortifient. Sur les

trois pointes du cap Horn, nous fonderons Inachopolis, Asie Azotheville et Iode City. Quant aux avions et à leurs semblables, nous les exterminerons, nous mettrons leurs ailes et leurs becs en capilotade et nous briserons leurs moteurs en deux sur nos genoux : ils passeront un mauvais quart d'heure. Parrhasios brosera nos portraits avec sept couleurs nouvelles. Praxitèle taillera nos statues dans du marbre d'Afghanistan. F.-X. Garneau chantera nos exploits. Tu n'as qu'à bien te tenir!

75

Trois fois l'hélicoptère a atterri, trois fois nous avons échappé à ceux qui en sont sortis. Cependant, nous qui aimions les narguer, agiter crânement les bras à leur adresse, nous sommes assagis. La forêt, qui pouvait presque instantanément nous servir de refuge s'est trop écartée de notre voie et les maisons devenues fort nombreuses, nous cernent de trop près. Nous n'avançons plus que lorsqu'il fait noir. Mais nous n'avons pas poussé le manque de témérité jusqu'à changer de direction. Nous longerons la rivière, jusqu'au bout, advienne que pourra! Nous passons la partie éclairée du jour enfouis étroitement dans l'un de ces gros boyaux de zinc ondulé qui passent sous la chaussée et s'égouttent par les barbacanes du mur de soutènement. C'est pendant ces longues heures de repos forcé que nous nous racontons les histoires les plus fantastiques, que nous formons les projets les plus audacieux, que je sais le mieux leur parler de Héraclès, Étienne Brûlé et Faire Faire.

L'air est trop chaud et il stagne : nous suffoquons, nous sommes presque étouffés. Nous ne pouvons circuler qu'en rampant. Nous sommes assis dans un pied d'eau fétide et d'une grande variété d'immondices. Tout cela ne nous fait relati-

174

vement rien, n'a d'effets sur nous que physiques. Nous nous racontons des histoires qui ne tiennent pas debout et que nous forgeons à mesure. Nous rappelons qu'en restant sagement enfermés dans ces conduits impossibles nous dépistons le vautour à rotor ronronnant (l'hélicoptère) nous inspire plus de courage que suffisamment. Aussi, nous lisons. Si, au hasard de notre marche, nous trouvons des pages de livres et de journaux, nous les plions sans les regarder le moins et Inachos les serre dans ses poches. C'est notre façon de mettre, en prévision des longues attentes que seraient sans cela les journées, des surprises en conserve. Les textes en anglais sont l'objet d'amères déceptions. Nous n'avons rien contre les Anglais mais nous ne comprenons rien à ce qu'ils écrivent. L'autre jour, d'ailleurs, tout ce que nous avions ramassé était en ce jargon. Hier, nous sommes tombés sur tout le premier fascicule de l'édition in-quarto de *La Théorie du rayonnement et les quantas* du génial Paul Langevin : notre surprise a été aussi grande et agréable que si, en plein désert, nous étions soudain arrivés devant un cerisier dont nous aurions vu, sous la charge trop lourde des fruits, toutes les branches se rompre.

76

Les maisons sont à deux pas; ce qui nous permet de nous emparer sans danger des pintes de lait et des chopines de lait que le laitier laisse sur le gratte-pieds des perrons tôt le matin. Des enfants jouent sur la plage. Vont-ils nous remarquer? Nous les observons, appréhendant chacun de leurs gestes. Un, soudain, mû par quelque malsaine curiosité, s'approche. Voici qu'il a introduit sa tête dans la barbacane, qu'il nous voit. Nous sommes perdus. Mais nous connaissons-ils? Que vont-ils faire? Ils se réunissent en conseil à

175

la façon des joueurs de football. Ils discutent ferme. Ils ont décidé d'attaquer. Armés jusqu'aux dents, ils chargent. Occupant les deux bouches de l'égout, ils nous assiègent, à coups de cailloux, de mottes, de bouteilles, de flèches et de lances. L'un d'eux a introduit une perche dans le boyau et en bat frénétiquement le métal : c'est le tonnerre à chaque coup; d'autres tympans que ceux de nos oreilles n'y résisteraient pas. Les cailloux qu'ils nous lancent, nous les leur relançons aussitôt. Les flèches qu'ils nous lancent, nous les leur relançons. Ceux qui sont armés de lances nous les lancent; nous les leur relançons. Tout projectile aussitôt reçu est aussitôt retourné. Ils rient, jubilent, hurlent. Nos ripostes ne les atteignent même pas : elles n'ont d'autre effet que celui de rendre facile leur réapprovisionnement en munitions. Ils nous lancent des injures. Nous serions bien fous de ne pas faire comme eux.

— Gamins! Galopins! Morveux!

Faute de pouvoir rien faire de plus positif, nous nous faisons un devoir de protéger Asie Azothé. Accroupis de chaque côté d'elle, lui servant de bouclier comme de parados, nous interceptons tout ce qui pourrait la toucher. Notre tir est pitoyable, déplorable, ridicule. C'est à peine si, en roulant et se traînant, leurs projectiles peuvent revenir à nos agresseurs. L'espace est tellement réduit que nous ne pouvons presque pas mouvoir nos bras. Comment pourrions-nous lancer quoi que ce soit avec force et précision?

Ils se sont arrêtés de nous bombarder. Que sont-ils en train de mijoter? Nous nous préparons au pire. Soudain, le cercle de blancheur qui termine chaque bord de notre terrier est obstrué. Ils veulent nous asphyxier! Ils ont bouché les deux ouvertures avec des boîtes de carton pleines d'herbe verte auxquelles ils sont en train de mettre le feu. Des deux côtés, de lourdes vagues d'une fumée blanche et âcre roulent, s'avancent. Déjà, nous toussons comme des pinsons. Asie Azothé se tord et s'étrangle, pleure et crie à s'en mettre la gorge en sang.

— Je ne peux plus respirer! Je ne peux plus vivre!

J'ai le visage noyé de larmes de nausée et d'angoisse. Presque toutes mes forces m'ont quittée. Je ne peux plus m'empêcher de tousser : c'est comme si ma langue voulait se vomir. Je suis presque évanouie. Tout s'est passé si vite! Plus une seconde à perdre... Réagir... Il me semble que je bouge, que je travaille. Mais tout cela se passe dans mon imagination. Asie Azothé, je m'en rends compte soudain, a cessé de gémir et de se débattre. Cette constatation, tragiquement, me galvanise. Il faut coûte que coûte que nous tentions une sortie. D'ailleurs, qu'avons-nous donc à perdre?

— Allons-y, Inachos! Sortons vite d'ici! Ne fonce surtout pas tête première : tu te feras crever les yeux s'ils se remettent à tirer des flèches. En d'autres mots, fonce à reculons! Fonce à reculons de ton côté; je fonce à reculons du mien. Inachos, m'entends-tu? M'entends-tu, Inachos?

— Oui! Oui! La fumée empêche de respirer et de voir mais n'empêche pas d'entendre!

Il y a encore quelque chose de changé. La fumée, aussi épaisse, continue de glisser, mais les cris qui l'animaient ne l'animent plus. Où sont passés nos ennemis? Un air plus pur commence à s'insinuer dans mes narines.

— Nous arrivons! dis-je à Asie Azothé que je tire par les pieds le plus vite possible, son visage, comme tout le reste de sa personne, traînant dans la plus laide boue du cosmos.

Des mains me saisissent aux chevilles. Merde! Les mains tirent irrésistiblement. Que puis-je faire? Je rue! J'émerge dans la lumière, dans toute l'immensité ensoleillée. Ce n'est pas un de nos assaillants qui m'a attrapée. C'est une femme. Je ne vois pas tout de suite son visage. Elle me prend, me soulève, me porte à bout de bras et, pivotant follement dans les joncs, me fait tourner. C'est nulle autre que Faire Faire. Elle est seule. Elle ramasse le livre qu'elle a posé par terre avant de me saisir aux chevilles.

Elle nous dit qu'elle n'est l'agent de personne. Elle n'est pas venue en dénonciatrice mais en complice. Elle trouve

beaux nos cheveux casqués de glaise, beaux nos visages chinés de jus de plantes. Elle me trouve changée, allongée. Elle nous enferme tous les trois dans ses bras, bien qu'elle ne connaisse Inachos et Asie Azothe ni de Ève ni de Adam. Elle nous serre très fort contre ses hanches. Elle n'est l'agent de personne; elle le répète et le souligne. Elle s'est lancée à notre recherche aussitôt que Saint-Anségise a signalé le rapt. Elle dit, sans préciser, qu'elle a lancé nos limiers sur de fausses pistes. Les larmes aux yeux, elle insiste: elle n'est pas plus sycophante qu'une fente, pas plus délatrice que Lili de la Trice. Elle est venue nous trouver à titre d'aspirante, de disciple. Elle veut que nous l'adoubions. Nos ennemis seront les siens. D'ailleurs, elle n'aura plus d'autres ennemis que les nôtres. Elle nous aidera à les débusquer, à les déculotter, à déclinquer leurs frégates, à défoncer leurs sous-marins.

77

Nous avons rallié hier notre paroisse, mais nous ne nous y sommes pas arrêtés. Nous avons parcouru en dix jours ce que, à l'aller, nous avons parcouru en un seul. Quelle odyssée!

Rue Notre-Dame, nous attirons l'attention des automobiles. Elles ne peuvent s'empêcher de ralentir avant de s'éloigner pour toujours. (Est-il permis de s'exprimer ainsi?) Faire Faire sait où se trouve la gare. Ah! si nous ne t'avions pas, grosse valétudinaire!... Ce qu'elle porte religieusement sous son bras: *Les Œuvres complètes* de Émile Nelligan. C'est tout ce qu'elle conserve de son passé. Elle a sacrifié le reste d'un seul geste. N'est-ce pas assez chou pour toi? Est-ce que tu ne trouves pas cela kiki comme tout?

— Sauf ce recueil, j'ai envoyé tout paître. Adieu, seaux, taches, torchons...!

Nous ne prêtons qu'une petite attention à ce qu'elle dit.

178

Qu'elle est bien intentionnée, nous le savons: elle nous l'a dit cent fois.

— J'étais la maîtresse du directeur du comité directeur de Mancieulles...

Asie Azothe l'interrompt.

— Sa maîtresse... Qu'est-ce que tu lui apprenais?

— Peu importe. Il suffit que Iode comprenne. De toute façon, c'est grâce à cet homme que j'ai pu te kidnapper sans avoir à faire face à la justice, il y a deux ans. Il a su faire tout ce qu'il fallait pour que tout aie l'air régulier. D'ailleurs, je sais pourquoi tout a raté. Je me suis attribué ton rôle: je t'ai enlevée au lieu de me faire enlever par toi. Emparez-vous de moi! Volez-moi! Et adoubez-moi!

Est-elle folle? Qu'est-ce qui fait trembler sa voix? Est-ce la peur? Est-ce la passion? Est-ce qu'en elle tout s'est effondré? Ou est-ce qu'en elle, comme en nous, tout a repris feu? Elle me témoigne une admiration terrible. Elle me traite de Lady Macbeth, de Boadicée, de Amalasonte, de Judith.

— Toi, tu n'as pas peur de t'ériger en république, en empire, en individu! Tous les autres ont peur, femmes comme hommes, adultes de vingt-cinq ans comme adultes de quarante-cinq ans!

Elle vante sans vergogne les avantages de sa collaboration. Elle sera simple soldat: c'est elle qui se battra, qui les battra, et nous qui commanderons. Elle sait guérir et empoisonner. Elle peut lancer le poids aussi loin que le marteau. Elle connaît le grec et l'espagnol. Elle peut conduire une automobile comme personne.

— Et je connais des noms de villes d'une sonorité si riche que le cœur se contracte jusqu'à devenir petit comme une olive quand on les entend pour la première fois. Prenez, par exemple, Bobo-Dioulasso...

— Tu ne me feras rien prendre que je ne veux pas.

— Prenez Joué-les-Tours, Dobrouisk, Foukouaka...

Revenue à bout de superlatifs, elle se met à affabuler. Elle affirme être dans les bonnes grâces des gardiens de tous les

179



phares de toute la côte du Honduras britannique et connaître aussi bien que Joséphine connaissait Napoléon les gardiens de tous les phares de tous les autres pays du littoral de l'Atlantique.

— Qu'est-ce qu'ils ont tant, ceux du Honduras britannique?

— Tu es bête comme tes pieds, Asie Azothé!

Asie Azothé et Inachos huent Faire Faire. Ils la traitent de robinet d'eau tiède, de diseuse de mots insignifiants, de soprano de syllabes muettes. Moi, qu'elle a instruite et déniaisée, je la comprends et la défends. Je leur commande de se taire, de la laisser dire ce qu'elle veut dire comme elle veut le dire. Elle a quitté le directeur du comité directeur de Mancieulles parce qu'il est bouché à l'émeri. Par exemple, il traite de bluette l'œuvre de Nelligan. Nelligan et le palais dont il n'a pu décrire que les ténèbres qu'il a vues derrière ses fenêtres la seule fois qu'il s'en soit approché sont tout ce qui lui reste. Elle aime mieux les morts que les vivants et Nelligan est, de tous les morts qu'elle connaît, celui qu'elle préfère.

Inachos, notre sous-chef, a été chargé de la caisse contenant l'argent volé à Saint-Anségise. Ayant compté cet argent, il demande à Faire Faire s'il y en aura assez pour acheter quatre tickets bons jusqu'à Saint-Jean du Nouveau-Brunswick.

— Voler! Mes chers petits... Voler... Vous avez volé : vous avez fait comme les hirondelles, les moineaux, les colibris, les aigles...

— ... Les balles, les fusées.

Faire Faire n'exprime qu'un seul regret, qui a l'air très vif, celui de ne pouvoir porter, sur son dos ou sous un bras, des orgues comme celles que chaque curé a. Elle nous aurait, de temps en temps, joué de petits airs.

— Au cours de nos pérégrinations, lors des heures de repos, je vous aurais joué... non du Bach, car la confiance seraine qu'on retrouve dans tout Bach et qui a l'air de la joie n'est que bête assurance, assurance monotone et froide comme celle

qu'on peut sentir dans les cliquetis de toutes les machines électroniques... mais du Arcadelt. Je me vois au sommet d'un mont chauve, au perdant de la marée. Je vous vois en bas, au pied, bercés tous les trois par les accords de Arcadelt comme par un seul moïse et vous endormant. Ah! le seul mot orgue me ferait mourir de désir!

Nous passons, sans lui lancer un coup d'œil, devant le petit gratte-ciel où Lange demeure et où Ina demeure peut-être encore, et nous nous en éloignons sans nous retourner. Je sens (je ne le vois pas) le sommet de l'édifice familial dépasser les toits qui l'entourent. Que risquons-nous? Si Lange se montre récalcitrant ou hostile, empêcheur de voyager en rond, nous le jugulerons et le trouerons de balles. Allons le voir une dernière fois! Faire Faire, avec force, s'oppose.

— C'est inutile : cet individu, vous l'avez déjà vu une dernière fois. Ce sera vainement difficile! La dernière fois est toujours une fois de trop. Dans tous les cas, c'est l'avant-dernière fois qui aurait dû servir de dernière fois.

— Si la dernière fois est toujours une fois de trop, l'avant-dernière fois en devenant une dernière fois devient elle-même une fois de trop... O. K.?

Faire Faire cesse de s'inscrire en faux et nous suit. Qui frappe? Iode chérie! Qui ouvre? Ina! Mis à part un brusque recul de tout son être moins ses pieds, elle n'a pas l'air très surprise de nous trouver derrière la porte.

— Ah!... c'est vous. Je croyais que c'était le garçon de la pharmacie.

Elle ne semble pas très au courant du rapt et de tout. Elle traite, en la voyant, Faire Faire de femme.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme?

Elle ne nous fait pas entrer : elle nous laisse passer.

— Si c'est Lange que vous venez voir, il est parti et il ne sera pas de retour avant neuf heures demain soir, heure du début de la petite surprise-partie que j'ai organisée en l'honneur de personne et de rien du tout et à laquelle je vous invite cordialement.

— Et si c'est toi que nous venons voir, maman... maman...  
maman...

Je dis « maman » avec l'air de dire « grosse valétudinaire », comme en crachant. Son peignoir est entrouvert de telle sorte qu'on peut voir tout ce qu'une femme doit cacher.

— Est-ce dans cette tenue qu'il faut que les reines reçoivent les commissionnaires, maman?

— En Amérique, ma fille, les reines et les commissionnaires sont traités avec les mêmes égards. D'ailleurs, en Amérique, ceux qui « traitent » ont été commissionnaires ou sont fils de commissionnaires.

Nous décidons d'attendre Lange. Nous sommes vannés. Attendons Lange et, en l'attendant, dormons.

— Quand le garçon de la pharmacie arrivera, envoyez-le dans ma chambre. Et dites-lui de ne pas avoir peur de me réveiller s'il me trouve endormie. L'amour!...

Faire Faire est forte en gueule. Cigarette au bec, après avoir réconcilié tous les ennemis (y compris Jeanne Politique et Geneviève Morale), elle se concilie les faveurs de tous. Il y a du monde plein l'appartement (qui est mal éclairé). Tout à l'heure, la porte n'était pas assez grande (on pense à *La Porte étroite* de André Gide) pour laisser passer à mesure qu'ils se présentaient ceux qui arrivaient. On s'embrasse derrière moi, devant moi, à ma gauche, à ma droite. On m'embrasse. Partout on se bécote. Cela commence par un baiser et finit par un bébé. Il n'y a rien sur la planète comme une surprise-partie! La bière et le vin coulent à flots. Les nougats et les pralines volent.

— La vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Soyons donc tous de bons vivants!

Faire Faire tire une table au milieu de la pièce, se met debout dessus et se met à aboyer *La Romance du vin*.

— « O si gai que j'ai peur d'éclater en sanglots! »

Pendant qu'elle est applaudie, bissée, trissée, elle décharge en direction du plafond un revolver dont on ne sait d'où il sort.

Un gros laid me prend dans ses bras et se met à tituber au rythme du cha-cha-cha que l'électrophone crie. Viens danser avec moi, mon petit chou! Un autre petit affreux lèche le visage de Asie Azothe comme la chatte lèche son petit. Mais, la langue du lécheur ressemblant bien plus à celle d'une vache qu'à celle d'une chatte, ma comparaison est loin d'être juste. Il n'y a rien au monde comme l'affection.

Ina et son compagnon dansent en marge du cercle dans lequel les autres dansent. C'est un jeune homme très beau qui, comme tous les jeunes hommes très beaux, a l'air de n'avoir dans la tête que la phrase « Je suis beau ». Il fait une chaleur suffoquante, une température à s'en essorer les cheveux. Il y en a qui ont enlevé presque tous leurs vêtements. Le cavalier de Ina est entré ici vêtu comme Christophe Colomb au seuil de la dernière étape de l'escalade du mont Himalaya et il n'a rien enlevé. Il n'a retiré ni ses mouffes grosses comme des raquettes, ni sa casquette fourrée, ni ses bottes fourrées. Il est très grand. La tête de Ina, comme un animal qui a peur, se cache sous l'un des amples collets de l'espèce de carrick doublé et triplé de laine qu'il porte avec un air qui dit clairement qu'il veut que l'insouciance avec laquelle il le porte passe pour de l'esprit. Pourquoi Lange, juché sur un escabeau, rote-t-il à pierre fendre si roter est aussi impoli qu'on le dit? Comment Faire Faire peut-elle rire de si bon cœur avec la Milliarde si elle est aussi écoeurée de celle-ci qu'elle prétend? Asie Azothe pleure et gigote une grotte : un militaire que personne ne songe à réprimander l'a étendue sur ses genoux, a baissé sa culotte et lui administre, en riant comme un gaur, une fessée. On n'a plus les soldats qu'on avait.

— Qu'est-ce qu'il avait à te battre comme cela?

— Je ne sais pas... Il m'a demandé de le peigner. Je lui ai répondu : « Comment voulez-vous que je vous peigne, monsieur : vous êtes sans cheveux? » Alors... Aïe! Ouïe!

Un saint-bernard, sortant en jappant comme un grain de sable d'on ne sait où, la mord soudain au talon et ne veut pas la lâcher.

— Sortons d'ici, fille! Sortons vite d'ici, Iode!

Je prends entre mes mains comme un vase étrusque son visage noyé de larmes. Il brûle.

— Restons ici, fille. Restons. Cela nous durcira. Et rien n'est plus souhaitable pour nous qui sommes à la veille de tomber sur un littoral que ce qui sclérose.

Elle pleure de plus belle, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

— Ne m'abandonne pas! Viens avec moi dehors! Nous reviendrons! Allons dehors! Pour une minute! Dehors! J'ai peur! J'ai peur! Yo temo!\*

Nous nous assoyons sur le trottoir. Nous étendons nos jambes sur l'asphalte comme dans l'eau d'une rivière. Elle renifle et hoquette de moins en moins. Sous les chinures de suc de fleurs, la pâleur de son visage reprend peu à peu son éclat. Elle ne dit rien. Elle frotte lentement ses jambes. Je ne dis rien. Je regarde le double train flamboyant des automobiles descendre et monter la pente de la rue transversale.

— Tu n'es qu'une petite pleurnicheuse. Tu mériterais que nous te laissions tomber. Tu as huit ans. Moi, à ton âge, il y avait belle lurette que j'avais cessé de pleurnicher. J'ai bien envie d'appeler ton frère aîné pour lui demander de venir te chercher, te reprendre dans ses gros bras poilus. Ce serait vite fait d'ailleurs : il y a un édicule téléphonique juste derrière nous. Entre deux gros bras poilus on n'a peur de rien. Et quand on n'a pas peur, on s'ennuie. Et s'ennuyer, c'est banal et vulgaire. Et ce qui est banal et vulgaire, c'est ce qu'il y a de mieux pour les petites pleurnicheuses.

Est-ce que Faire Faire les a tous hypnotisés? Ce ne serait pas au-dessus de ses forces. Je l'ai vue, au cours de notre voyage en France, hypnotiser (dans des circonstances différentes) un gendarme, un mareyeur, une femme plombier et un Espagnol. Debout sur la table, gesticulant, comme au moment de l'accouchement l'héroïne du film *Les enfants ne*

\* Suédois pour : « J'ai peur ». (Note de I. Bergman.)

*naissent pas facilement*, elle les apostrophe. Elle ne parle pas : elle crie de toute sa gorge.

— Vos viandes sont raides, métalliques! Faites qu'elles deviennent tendres! Reposez-vous! Arrêtez-vous de courir comme des faons devant des chiens! Assoyez-vous! Rien ne vous menace! Il n'y a pas de danger! Reposez-vous autour de moi!

Ils lâchent d'énormes soupirs de soulagement et s'assoient docilement sur le plancher de façon à former cercle autour de la table.

— Faites que vos oreilles deviennent poreuses, qu'elles laissent entrer mes paroles! Ouvrez-vous assez grand pour que le monde trouve place en vous, pour que les arbres, les maisons, les pays et le ciel puissent entrer en vous comme une automobile dans son garage! Faites un assez grand vide en vous pour tout accueillir! Devenez assez vastes pour tout englober! Le châtiment de ceux qui ne peuvent pas tout englober est d'être englobés par tout! Mais être vaste et vide ne suffit pas! Mais n'être que tendre est végétier! Sollicitez! Vous avez bien entendu : Sollicitez! J'ai dit : Sollicitez! A genoux, tous!

Docilement, ils se mettent tous à genoux.

— Priez! Implorez! Sollicitez ces fleurs, ces oiseaux, ces tables, ces chaises, ces hommes, ces femmes! Face contre terre, tous! Demandez! Suppliez! Suppliez-moi! Abreuvez-moi d'appels, d'oraisons, d'invocations! Ouvrez-vous que j'entre! Et que ce gouffre dont vous écarterez les bords afin que j'entre exerce sur moi des tractions, avec des pinces, des dents et des ventouses! Que cette bouche grande comme tout le néant m'attrape avec des mains et que ces mains tirent! Lancez-moi des bras, des pièges, des filets, des lassos! Ne soyez pas muets comme des entonnoirs! Appelez! Appelez! Criez : « Faire Faire! Faire Faire! Faire Faire! » Ne soyez pas inertes comme des entonnoirs! Aspirez-moi comme les aspirateurs aspirent la poussière! Aimez-moi que je puisse vous vaincre sans coup férir! Ne défendez pas vos âmes!

Ne vous battez pas! Livrez-vous! J'ai horreur de répandre le sang! Brûlez vos drapeaux! Mon drapeau est assez grand pour que toutes les nations de la terre marchent dessous!

Tous, les larmes aux yeux, ils tendent, aussi haut qu'ils peuvent, leurs bras vers Faire Faire qui, s'étant payé leurs têtes tout le long, éclate de rire.

— Voilà! C'est fait! Je vous domine! Je suis la reine et vous êtes les esclaves! Maintenant, mangez tous de la merde!

Tout est rentré dans l'ordre. Ils ont tous trouvé drôle de se trouver à plat ventre sur le plancher quand Faire Faire les a réveillés. Van der Laine (qui a dû faire son entrée pendant que j'étais dehors avec Asie Azothé) danse avec une femme qui doit peser quatre cents livres, une puce qui mesure six pieds et qui est plus large que haute, et il est soûlé, comme tout le monde. Faire Faire danse avec Ina. Celle-ci ne semble plus éprouver le mépris qu'à leur premier contact elle n'a pas caché à celle-là. Se parlant et se souriant plus que dansant, elles sont, de toute évidence, en train de devenir une paire d'amies aussi poignante que celle qu'incarnaient Clark Gable et Errol Flynn dans *There is nothing wrong with homosexuality when it does not look like homosexuality*\*. Les personnes sur lesquelles Faire Faire jette son dévolu n'ont qu'à bien se tenir! Les yeux grands comme des joueurs de basket-ball et fixes comme ce qui fixe dans un fixatif très bon, Inachos regarde Asie Azothé, qui s'est couchée dans la boîte-patère (une boîte-patère est une boîte grande comme un lac où on dépose ses vêtements d'extérieur en entrant dans une maison munie d'une boîte-patère) et s'est endormie. Il faut dire qu'à l'heure qu'il est la surprise-partie dure depuis à peu près deux jours. Comme tout le monde, j'ai bu. Mais je n'ai pas assez bu pour être soûlé comme tout le monde. Maintenant, c'est avec Van der Laine que Faire Faire danse. Elle embrasse goulûment son cou. Elle fait cela pour deux raisons : pour rire de lui et pour qu'il ne mette

\* L'homosexualité n'a rien de répréhensible quand elle n'a pas l'air d'en être.

pas à exécution son désir d'appeler la police. Pourquoi Van der Laine veut-il nous dénoncer? Pour empocher les deux mille dollars de récompense? Non! Pour s'amuser? Non! Pour nous empêcher de mettre à exécution notre désir de parcourir le littoral de l'Atlantique d'un bout à l'autre? Non! Parce qu'il a peur qu'en ne nous dénonçant pas il finira par se faire accuser de complicité? Oui!

Qui est-ce qui tout à coup entre dans l'appartement (qui est surpeuplé)? York!

York et Van der Laine nous accompagneront jusqu'à Saint-Jean. Ina, que Faire Faire continue de travailler (« On ne laisse pas tous ses enfants partir seuls avec une étrangère et une bambine de huit ans pour le cap Horn, surtout s'ils sont recherchés pour le rapt de cette bambine! »), nous accompagnera peut-être jusqu'au cap Horn. Quant au saint-bernard, qui suit Asie Azothé qui marche à reculons pour ne pas se faire mordre par surprise, nul n'a idée de ce qu'il a dans la tête. Avant de quitter l'appartement, où aucun des nombreux invités ne nous a reconnus (nous sommes bien trop glaisés et coloriés pour qu'aucun étranger puisse faire le rapport entre nous et les photographies de nous qui circulent dans les journaux), nous avons entendu ceci à la radio : « La police a complètement perdu la trace de Iode et Inachos Ssouvie. Nous ne vous rappellerons pas sans rougir que lorsque, pouvant les voir comme je vois mon microphone, elle les a surveillés, elle aurait pu facilement trouver le moyen de mettre la main sur eux. Si elle (la police) ne change pas, il va falloir que nous fassions attention. C'est parce qu'elle a eu trop confiance en elle que les deux jeunes criminels ne sont pas derrière les barreaux à l'heure qu'il est.

Ne faisons pas comme elle : n'ayons pas trop confiance en elle. »

Le vendeur de tickets, sans trop se faire prier (« Si tu crois que c'est par plaisir que je vends des tickets, tu te trompes grossièrement! ») a vendu à Inachos les sept tickets dont nous avions besoin. Les roues du train grincent. C'est comme si le train souffrait terriblement, comme s'il était vivant et qu'avant de se mettre à rouler il fallait qu'il s'arrache, se déracine. Je pars enfin! Ce n'est pas le ventre du train, mais le mien, que les rails déchirent! Faire Faire se lève, va presser la fenêtre de son visage. Soudain, dressée sur la pointe des pieds, elle lance un long cri de folle qui me délivre, qui décongestionne ma gorge de celui que j'allais devoir lancer. Elle retombe épuisée sur son fauteuil. Sa tête ploie son dos.

— Je pars parce que je veux être de quantité supérieure. Rester, c'est s'immoler, c'est donner à son âme tout le temps qu'il lui faudra pour féconder le seul arbre et la seule maison qu'on a. Partir, c'est se découpler, c'est embrasser chaque âme que fécondera en soi chacun des millions d'arbres contre lequel on s'appuiera, chacune des millions de maisons dans lesquelles on entrera. Mais je m'exprime mal. Écoutez plutôt, mes amis, ce que dit Rimbaud, en ceci supérieur à Nelligan : « Un souffle ouvre des brèches opéradiques dans les cloisons... »

— Qu'est-ce qu'une « brèche opéradique »?

— C'est une sorte de trou où des scènes plus fantastiques que celles d'un opéra se déroulent.

80

Le train file sur une plaine. Si tous les trains restaient enfermés dans leurs gares, la surface argentée de tous les rails deviendrait aussi brune de rouille que leurs flancs. Dans les courbes, nous pouvons voir à la fois la tête et la

188

queue du train. Le vent nous lance au visage des poussières de fer très piquantes et d'une odeur très âcre. La nuit vient. Un à un les autres voyageurs de notre wagon descendent dans la cave de celui-ci, où un lit blanc assez grand pour que tous les chevaux du roi puissent y dormir ensemble s'étend. Enfin le dernier disparaît. Nous faisons ouf. Les lampes-torchères sont au nombre de cent. Fébrilement, nous éteignons toutes celles qui sont restées allumées. Il y a sept fenêtres, une pour chacun de nous, trois d'un côté du wagon et quatre de l'autre. Nous ouvrons fébrilement toutes celles qui sont restées fermées. Nous ne gardons que sept fauteuils, en plaçant un devant chaque fenêtre. Les autres, nous les jetons par les fenêtres. La nuit s'engouffre dans le wagon, faisant battre les rideaux de mousseline. Les ténèbres se chassent les unes les autres; dans leurs tourbillons les cheveux de ceux qui ne sont pas casqués de glaise tourbillonnent. Nous sommes assis dans le vent noir, chacun devant sa fenêtre, les femelles d'un côté les mâles de l'autre. Je suis placée entre Ina et Faire Faire : les interminables cheveux de l'une, très bruns, se mêlent sur mon visage aux interminables cheveux de l'autre, très noirs. Le saint-bernard jappe de plus en plus. En circulant, les ténèbres font entendre un bruit doux pareil à celui que fait entendre en battant la flamme d'un grand feu.

Le chien a cessé d'aboyer. Debout sur les pattes de derrière, s'appuyant contre l'appui de la fenêtre de Asie Azothe, le museau humide et frémissant, il renifle de toute sa force l'air de moins en moins familial. Tout à coup, sans crier gare, il saute par la fenêtre.

— Qu'est-ce qui lui a pris?

81

Le train a viré de bord. Et pendant qu'il se prépare à parcourir en sens inverse la distance qu'il vient de parcourir,

189

ceux qui reviendront sur leurs pas et ceux qui continueront d'avancer s'embrassent. Ina est passée de notre côté : elle nous accompagnera jusqu'au bout. Sous la verrière de la gare, dans une atmosphère de doute et de trouble, chacun fait de son mieux pour avoir l'air affectueux. Les accolades de York broient les os. Les baisers de Van der Laine arrachent les joues. Les larmes de Asie Azothe noient. Les seins de Faire Faire défoncent les poitrines. Une fois le train reparti je suis frappée comme par une révélation par la présence à nos côtés de Faire Faire et Ina. Que font-elles ici? Qui les a laissées s'introduire dans nos secrets d'enfants? L'ombre qu'elles projettent déjà sur le littoral détruit toute l'envie que j'en avais et fait pousser à sa place un mépris et un désespoir tels que jamais je n'en ai connu. Je les regarde fixement, sentant en moi tout s'écrouler, mes yeux piquant comme quand on ne peut pas s'empêcher de se mettre à pleurer. Adieu salut! Adieu rédemption!

Je marche derrière eux vers l'océan, souffrant comme Lédà quand le cygne a introduit en elle son long bec emmanché d'un long cou, étant sûre de me tromper, ayant la certitude de marcher vers ma perte.

Nous sommes assis devant l'océan. Il pue à s'en boucher le nez. Il étend jusqu'à nos pieds une nappe transparente pleine de morceaux de poissons pourris qu'il ravale aussitôt.

— Nous y sommes. Soyons-y!

DU MÊME AUTEUR

*nrf*

L'AVALÉE DES AVALÉS  
LE NEZ QUI VOQUE